

La Revue 15c populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 16, No 11

Novembre 1923



Un drame à Monte-Carlo

Notre roman: Ma Cousine Nicole

par MATHILDE ALANIC

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. *Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va ; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie femme.* Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste.* Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une vraie femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses ; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se combleront les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 15 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

Cartes de Fêtes Françaises

Notre assortiment de cartes françaises pour Noël et le Jour de l'An, gravées, lithographiées et coloriées à la main, a été augmenté considérablement et vous trouverez chez-nous le plus grand choix de cartes artistiques d'un goût très délicat, de dessins et genres très nouveaux, de cartes unies ou de fantaisie rédigées surtout en bon français, chacune soigneusement et joliment finie d'un noeud de ruban, fournie avec enveloppe. (Nous les avons aussi en anglais.)

Un centin à quarante centins chacune.

Catalogue illustré envoyé sur demande.

NOUS IMPRIMONS SUR COMMANDE SPECIALE LES CARTES PERSONNELLES

pour Noël et le Jour de l'An avec nom et adresse. Tous renseignements supplémentaires seront fournis sur demande.

Nous avons tous les

ALMANACHS Canadiens et Français.

Aussi une très grande variété de

CALENDRIERS Religieux et de Fantaisie.

Une collection complète et choisie de

LIVRES D'ETRENNES Edition de luxe.

Catalogues envoyés sur demande.

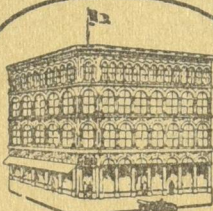
Attention tout-à-fait spéciale aux commandes par poste.

GRANGER FRÈRES

Libraires. Papeteriers. Importateurs

43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

La plus
importante
Librairie et



Papeterie
Française
du Canada.

EDMOND-J. MASSICOTTE

LE BONHEUR

Quand, las de sa course éternelle
Le papillon s'est endormi
L'enfant croit, en prenant son aile,
Captiver ce bel ennemi.

Mais, las, le papillon se lève
Et l'enfant chagrin s'aperçoit
Qu'il ne lui reste de son rêve
Que de la poussière à son doigt.

C'est bien la ressemblante image
De l'homme créé pour souffrir :
Il a pour papillon volage
Le bonheur qu'il veut conquérir.

Il y touche... sa joie est brève
Et, vaincu par le sort moqueur,
L'homme ne garde de son rêve,
Que la poussière du bonheur!

Victor de LAPRADE

ROMANCE

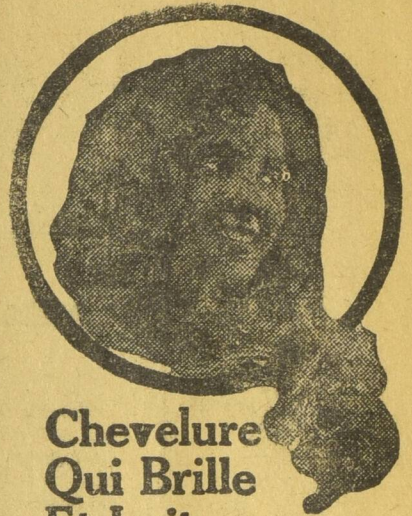
Le ciel bleu me fait-il?
J'ai l'azur de tes prunelles.
Que me font les nids d'avril?
Je sens palpiter tes ailes.

Que m'importe le soir brun,
Ayant tes paupières closes?
Ta jeunesse étant parfum
Je n'ai pas besoin de roses.

Quant aux lys!... de ta blancheur
Les fleurs blanches sont éprises.
Ton souffle en a la fraîcheur,
Je n'ai pas besoin des brises.
Mais vois-tu, chère, ton coeur

(C'est fragile un coeur de femme)
Garde-le-moi; c'est ma fleur.
Il faut bien des fleurs à l'âme.

Numa DUMINY

Chevelure
Qui Brille
Et Luit

avec la vie et le lustre de la parfaite santé et de la propreté possédant le charme ravissant des nuances toujours changeantes. Il vous est facile d'avoir tout ceci, et plus encore en employant

SHAMPOO
ORIENTAL
GOURAUD
À L'HUILE DE COCO

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal

**Épaules
et bras parfaits**

Rien n'égale la beauté, la douceur et l'éclat d'un blanc de perle que la crème Orientale de Gouraud communiquera aux épaules et aux bras. Couvre les défauts de la peau et ne s'enlève pas par frottement. Est de beaucoup supérieure aux poudres.

Echantillon envoyé franco contre 15 cents
Ferd. T. Hopkins & Son
Montréal

Crème Orientale
de Gouraud

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . \$1.50
Six Mois . . 75c

Montréal et ban-
lieue exceptés

**PARAIT TOUS
LES MOIS**

La Revue Populaire

Vol. 16, No 11

Montréal, novembre 1923

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

**POIRIER,
BESSETTE
& CIE,
Edits.-Props.,
131, rue Cadieux,
Montréal.**

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Une femme peut-elle réformer un homme ?

Un lecteur de "La Revue" me de-
mande comment il se fait qu'une
femme puisse transformer un homme
intelligent en un parfait imbécile ?

Mon lecteur se trompe assurément.
Jamais aucune femme dans l'histoire
n'a réussi ce miracle. On a souvent
vu des hommes faire des fous d'eux-
mêmes pour une femme, mais la fem-
me n'était que la cause indirecte des
folies commises. On a souvent vu un
homme âgé et riche épouser une pe-
tite jeune fille de dix-sept ans et se
croire aimé d'elle. Dans ce cas c'est
l'homme lui-même qui se leurre en se
croyant plus joli et mieux bâti que les
petits jeunes gens de l'âge de sa fem-
me. C'est le mari qui se donne la co-
médie et qui fait un fou de lui.

L'influence de la femme a été nulle
de tous les temps sur le mari.

L'idée que l'homme se pétrit com-
me de la cire molle dans les mains de
son épouse est absolument erronée et
n'a été inventée par les hommes que
pour expliquer leurs faiblesses et
trouver une excuse à leurs erreurs.

Les femmes, de leur côté, ont en-
couragé cette théorie parce que cela
flattait un peu leur vanité. La seule
femme qui peut se vanter d'avoir une
influence vitale sur un homme est la
maman. Toute maman peut faire ce
qu'elle veut de son bébé-mâle, elle

peut le façonner à sa guise, à sa res-
semblance. Mais dès qu'un homme a
grandi tout ce qu'une femme puisse
faire, c'est de l'aider à poursuivre sa
route, mais elle ne changera jamais
sa manière de voir et d'agir même une
fois sur mille.

Si un homme est bon, une bonne
femme fera fructifier ses vertus, mais
pas plus; si une femme est méchante
elle ne fera jamais que cet homme de-
vienne méchant, vil et ignoble.

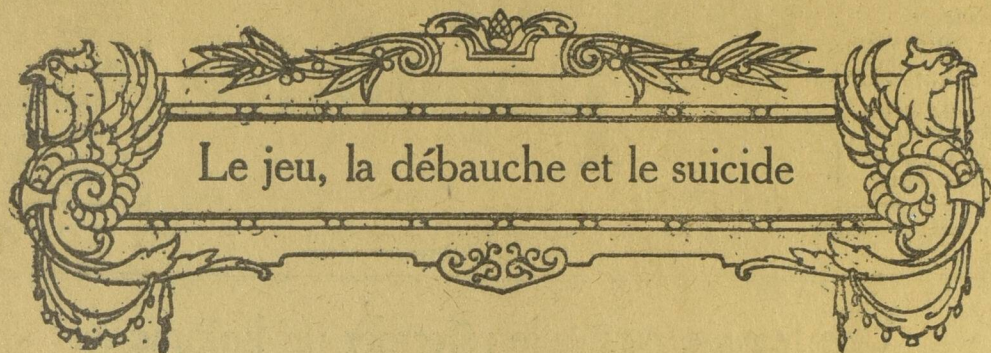
Si un homme est ambitieux une
femme lui aidera à parvenir au som-
met des grandeurs, mais cet homme y
serait parvenu tout de même, peut-
être plus lentement, mais aussi sûre-
ment.

D'un autre côté, si un homme est fai-
ble et sans ambition, jamais une fem-
me ne lui donnera de la force. Aucune
femme sur terre ne peut faire travail-
ler un paresseux. Vous pouvez comp-
ter sur vos dix doigts les femmes qui
ont épousé des maris dans l'intention
de les reformer et qui ont réussi.

Tout homme est le propre archi-
tecte de son succès ou de sa faillite et
la femme ne compte pour rien dans sa
réussite ou dans son insuccès.

L'homme intelligent est toujours
intelligent et l'imbécile toujours im-
bécile quoique fassent les femmes

(Suite à la page 8)



Le jeu, la débauche et le suicide

C'est tout Monte-Carlo, cet endroit diabolique, composé d'une maison de jeu et d'un cimetière, où chaque année par milliers, des gens de tous les pays du monde vont perdre leur fortune et souvent leur vie.— La mort d'une comtesse, amie de la princesse Charlotte, indigné à tel point cette dernière qu'elle essaie de faire fermer le Casino.

La jeune et belle princesse Charlotte, héritière présomptive de la couronne de Monaco, faisait une marche matutinale, l'autre jour, dans son petit domaine. Son père gouverne sur cette principauté en miniature qui pourrait difficilement vivre de ses propres ressources, si elle ne tenait pas la plus grande maison de jeu du monde. Grâce à ce casino, connu dans le monde entier, lui et sa famille peuvent vivre dans un luxe inouï, sur le même pied que les plus puissants rois et millionnaires de deux continents.

Par cette radieuse matinée de printemps, la jeune princesse était bien loin de songer à toutes ces choses, au jeu, à la ruine, à la fortune et au suicide. Le jeu avec les pertes qu'il entraîne marche de pair avec le suicide sur cette terre. Mariée depuis peu, tout lui avait souri jusque-là ;

elle était riche et parfaitement heureuse.

Elle s'avança sur la célèbre promenade qui conduit au Casino. Une verdoyante pelouse s'étendait de chaque côté, mais sur cette verte pelouse, un point blanc sembla s'en détacher. Elle s'approcha, intriguée. C'était une jeune femme en toilette de bal qui gisait là sans mouvement. Elle se pencha sur elle et la toucha. La femme était morte. Dans sa main, elle tenait une bouteille vide qui avait contenu du poison.

La petite princesse épouvantée examina de plus près la figure de la morte. Elle venait de reconnaître en elle la comtesse de B..., qu'elle avait connue assez intimement et qui venait d'épouser un riche et très noble gentilhomme.

Une autre victime du jeu ! Un autre suicide après tant d'autres ! Elle avait échappé à la vigilance des gardiens qui suivent de l'oeil les malheureux qui vont chercher dans la mort l'oubli de leurs pertes au jeu. Ces gardiens recueillent encore précipitamment leurs cadavres qu'ils livrent aux parents ou qu'ils enterrent secrètement dans le cimetière des suicidés.

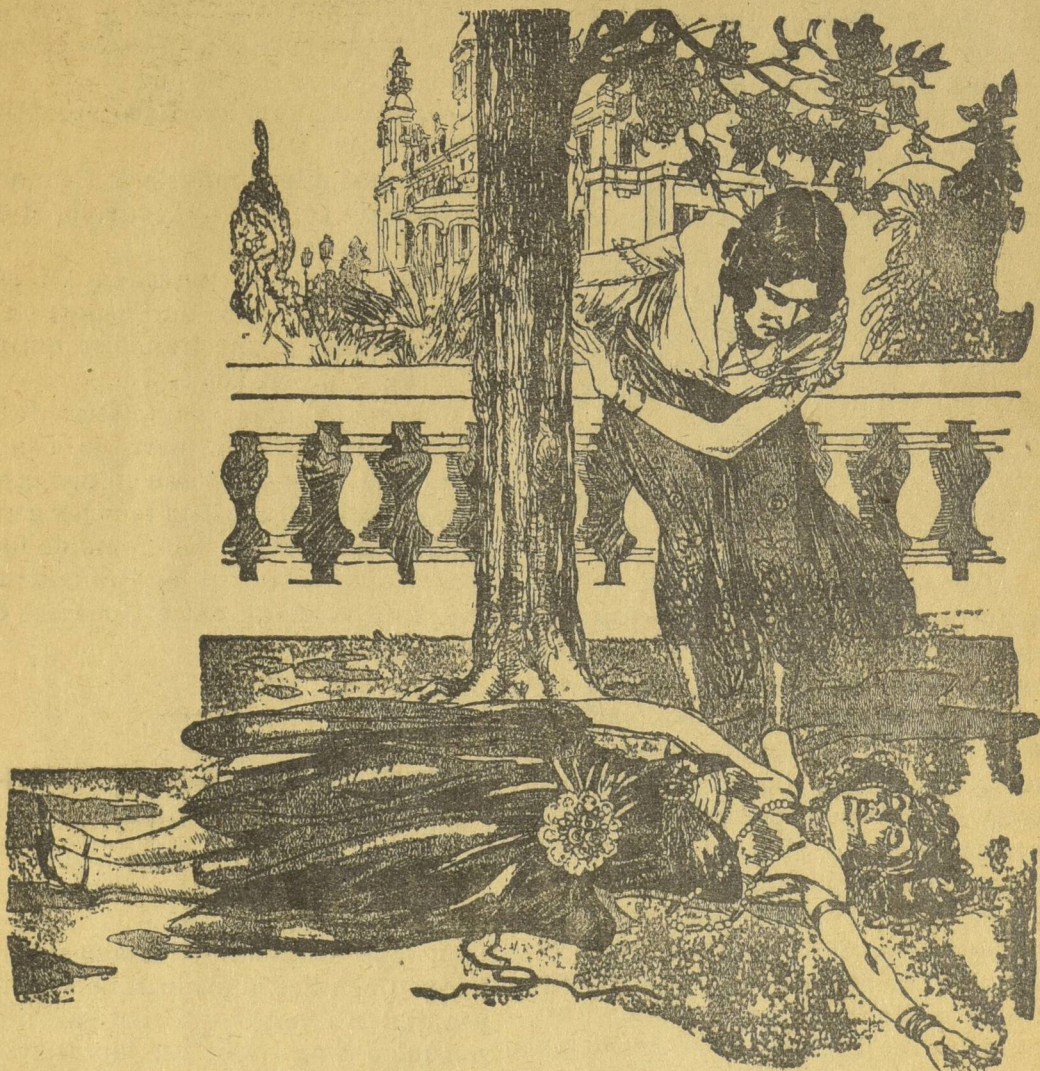
Cette malheureuse jeune femme s'était sans doute promenée toute la nuit se demandant si elle avouerait ses

pertes à son mari ou si elle en finirait tout de suite.

La princesse de Monaco ordonna aux gardiens d'enlever le corps et ouvrit une enquête sur les circonstances qui avaient déterminé et accompagné

pour quelque temps, lui assurant qu'il reviendrait aussitôt ses affaires réglées.

En son absence, elle se laissa fasciner par l'attrait quasi-irrésistible des tables de jeu. Elle joua tous les



La princesse Charlotte reconnut en la malheureuse suicidée la comtesse de B..... qui avait perdu au jeu toute la fortune de son mari.

sa mort. Elle apprit que son amie était venue à Monte-Carlo avec son mari pour y prendre quelques jours de repos. Celui-ci avait été rappelé en hâte à Paris et avait laissé sa femme seule

soirs et perdit de fortes sommes. Elle avait tiré tellement de chèques sur son mari qu'elle l'avait pratiquement ruiné. La veille, son mari lui avait annoncé son retour et ne se sentant pas

le courage d'affronter sa colère, elle se suicida.

Au cours de la même enquête, la princesse apprit bien d'autres choses sur Monte-Carlo. Elle apprit que de belles femmes, postées là tout exprès, dans le Casino, persuadaient aux riches étrangers de prolonger leur séjour à Monte-Carlo et de jouer toute leur fortune à la roulette. Elle apprit encore que de jeunes gens, de mine attrayante, payés par le casino, poussaient les femmes riches au jeu.

Toute une organisation diabolique travaillait dans ce petit pays pour faire dépenser tout l'argent possible aux étrangers. Par tous les moyens possibles et imaginables, les plus malhonnêtes, les plus répugnants, on faisait en sorte que pas un étranger ne quittait le pays sans y laisser quelques centaines de milliers de francs.

Si vous avez la chance exceptionnelle de gagner la première fois que vous vous mettez aux tables, il se trouve toujours quelqu'un ou quelqu'une tout près de vous pour vous lester de votre premier gain. Puis ensuite, grâce encore à ces bons compagnons, vous en arrivez à perdre tout ce que vous avez gagné, plus tout ce que vous aviez dans vos poches à votre arrivée. Une fois bien fauché, sans le sou, l'administration du Casino vous paye votre billet de retour. Si par contre vous faites la bêtise de vous suicider, l'administration vous paye une petite place gratuite au cimetière.

Une seule personne, apprit encore la jeune princesse, réussit, il y a plusieurs années, à prendre une photographie du cimetière des suicidés, qui est gardé, jour et nuit, par une cinquantaine de gardes qui en défendent l'approche.

"Rouge et Noir", l'organe officiel des "joueurs de roulette et trente et quarante", établit que le nombre des suicides à Monte-Carlo est en moyenne de quatre cents par année, près d'un par jour.

Sachant toutes ces choses, la princesse demanda à son père, le prince Louis, de fermer le Casino.

—Mais de quoi vivrions-nous? lui répondit-il.

—J'aime mieux mourir de faim que de vivre du fruit de la débauche et du crime, répliqua sa fille.

Mais il y a un empêchement sérieux à la fermeture du Casino; c'est que le Casino a une franchise qui ne se termine qu'en 1947.

Cependant, grâce aux efforts de la princesse et de son mari, le comte Pierre de Polignac, issu d'une très vieille famille française, tous les gens, hommes et femmes, écumeurs de tout acabit, qui poussaient les étrangers au jeu et les volaient, ont été chassés du territoire.

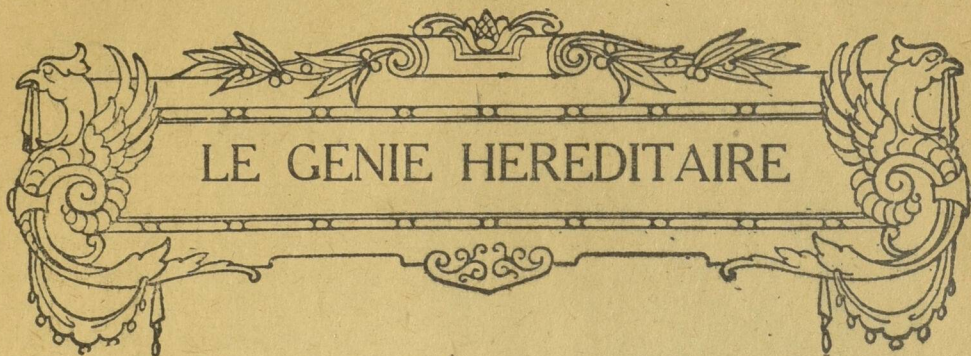
—o—

UNE FEMME PEUT-ELLE REFORMER UN HOMME ?

(Suite de la page 5)

pour le rendre ou fou ou sage suivant le cas. Ceci, tiré au clair, il ne s'ensuit pas que la femme ne doive pas aider son mari à parvenir, car, après vous avoir dit tout ce que vous venez de lire, je pourrais très facilement démolir le tout dans un autre carnet qui prouverait tout le contraire. Mais nous sommes ici-bas pour nous amuser; pas vrai?

Paul COUTLEE.



LE GENIE HEREDITAIRE

Le génie et le talent peuvent se transmettre aussi bien de père en fils et de mère en fille que la folie, l'alcoolisme et diverses autres dégénérescences.— Le cas d'une mère qui voulait faire de sa fille une grande cantatrice et qui y réussit.

Si la folie, l'alcoolisme, la dégénérescence, l'abâtardissement, ainsi que de nombreuses maladies physiques sont héréditaires, c'est-à-dire qu'elles se transmettent de père en fils et de mère en fille, pourquoi le génie, le talent, ne pourraient-ils pas passer ainsi des uns aux autres ? Un grand savant autrichien qui étudia vingt ans cette belle question prétend qu'on peut rendre le génie héréditaire. Il croit même que les plus magnifiques idéals des parents peuvent devenir instincts chez les enfants.

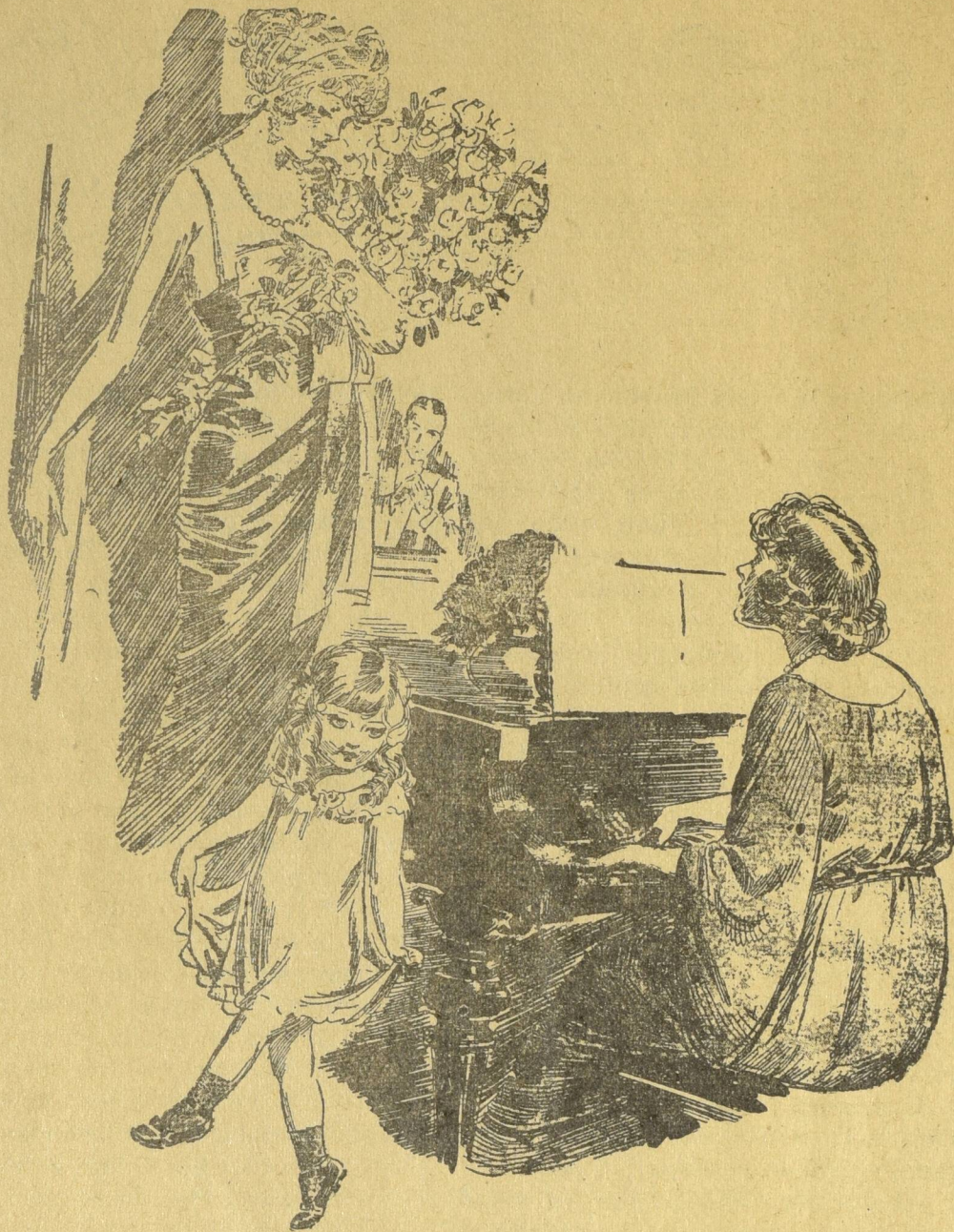
Une mère française qui avait lu dans une revue scientifique la communication de ce savant, s'écria : "Il n'est pas nécessaire d'être un grand savant pour savoir cela ; il suffit d'être mère."

Cette femme avait expérimenté bien avant le savant toutes ces théories. Son ambition avait toujours été de transmettre ses rêves, ambitions et idéals à sa fille. Bien avant sa naissance, dès le premier jour qu'elle portât

son enfant dans son sein, et dans les premières années de son enfance, elle s'appliqua de toute la concentration d'esprit dont elle était capable à faire entrer dans le cerveau et le cœur de sa fille le goût de la belle carrière dont elle avait rêvé pour elle, mais qu'elle n'avait pu embrasser. Cette femme avait travaillé toute sa vie à devenir cantatrice, mais la nature ne l'avait pas suffisamment douée pour qu'elle réalisât ce rêve. Elle se maria et voulut avoir une fille pour lui faire tenir la place qui lui avait été refusée.

Elle voulait que Virginie, sa fille, devînt la plus grande actrice de son temps. Pour cela, pendant toute la durée de sa grossesse, elle fréquenta les théâtres et les salles où se donnait la meilleure musique ; elle se monta une bibliothèque de livres et traités sur la musique ou l'histoire des grands musiciens ; elle couvrit les murs de sa maison de portraits de grands musiciens, de grands chanteurs et des plus célèbres cantatrices du monde. Elle vécut à tel point dans une atmosphère comme saturée de musique que quand son enfant vint au monde, elle se tortait de joie dans son berceau en entendant sa mère jouer une valse d'autan sur son piano.

Chaque semaine, sa mère l'amenait au théâtre et à cinq ans la petite fille



LE REVE D'UNE MERE

possédait par coeur deux ou trois opé-
... Plus tard, elle en connut bien da-
tage, et à huit ans, le rôle de Ma-
dame Butterfly lui plaisait tellement
qu'elle ne faisait qu'en rêver. Sa mère

se rendit compte à ce signe que sa
méthode avait réussi et que sa fille,
née avec le goût, l'instinct de son art,
deviendrait une célébrité.

Tous les jours, la mère se mettait au piano, et quand sa fille avait cinq ans, lui faisait faire quelques tours de valse et chanter quelques petites romances pour lui former la voix. Plus tard, elle lui faisait répéter une longue partition d'opéra.

A dix ans, il fallut lui donner un professeur et à quatorze ans, elle chanta dans les concerts. Dans deux ans, ses études terminées au Conservatoire, elle entrera enfin à l'Opéra.

Nous avons donné cet exemple de la transmission aux enfants des caractères des parents, parce que c'est le seul que nous connaissions bien; il en existe des milliers d'autres, sans aucun doute, qui ne sont pas aussi bien catalogués.

Ce qu'une mère a pu faire de sa fille, un père peut le faire de son fils. Un artiste, un écrivain, un poète, un industriel, un commerçant, peuvent trouver dans leurs enfants, non pas seulement une continuation de leur nom, mais une continuation de leur oeuvre.

Pour cela, il faut que les parents veillent de très près à l'éducation, à la formation de leurs enfants, au lieu d'en laisser tout le soin à des étrangers.

—o—

LE SEMINAIRE DE SAINT-SULPICE

Question de justice et de prestige

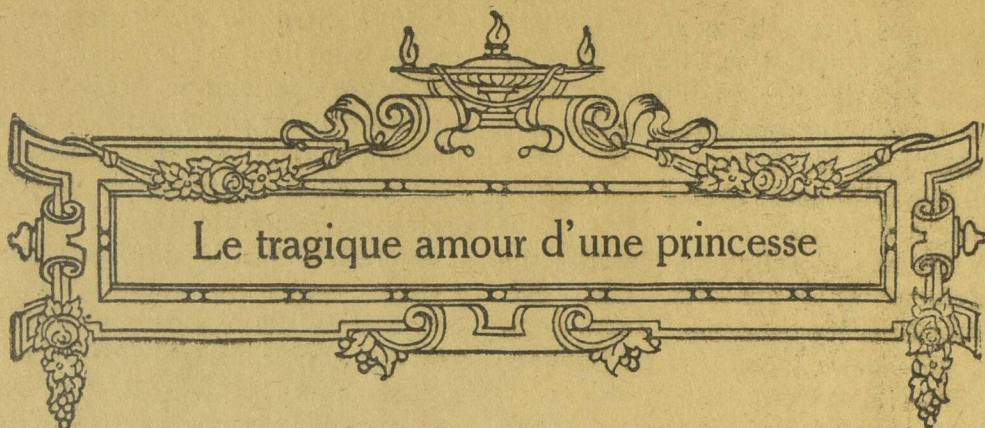
Un de nos excellents confrères, le "Journal des Débats", laisse prévoir l'imminence d'un arrangement entre l'archevêché de Paris et le ministère des finances au sujet du séminaire de St-Sulpice. L'Etat restituerait l'immeuble à l'archevêché, lequel lui cè-

derait, à titre de compensation, un grand orphelinat de la rive gauche. L'affaire est ancienne. Déjà, en décembre dernier, on avait cru un moment qu'elle était conclue, mais il fallait, paraît-il, ménager la forme et certaines susceptibilités.

En fait, il y a là une question de justice: rendre un immeuble... saisi à sa destination naturelle et légale, et d'autant plus qu'il est inutilisable à d'autres fins... Mais il y a surtout une question, importante et délicate, de propagande française.

Saint-Sulpice jouissait, en effet, d'un immense prestige dans l'univers catholique. Il recevait de tous les pays des clercs qui, devenus prêtres, étaient pour la plupart, et spontanément, de précieux agents de l'influence française à l'étranger. De plus, des fondations avaient été faites en vertu desquelles des séminaristes anglais, écossais, canadiens, etc., devaient recevoir leur éducation cléricale chez les prêtres de Saint-Sulpice. En brisant brutalement ces précieux liens spirituels, la Séparation avait causé à notre pays un préjudice moral considérable; nos pouvoirs publics en ont éprouvé les mauvais effets. De jeunes clercs d'outre-Atlantique cessaient de recevoir en France une éducation ecclésiastique à la française et allaient la chercher ailleurs... L'on s'est alors avisé en haut lieu qu'il serait bon de remédier à un état de choses qui est à nous préjudiciable sans laisser d'être désagréable aux intéressés.

Rendre le séminaire de Saint-Sulpice à sa destination naturelle importe donc à notre bon renom. C'est un petit problème d'ordre international qui, nous l'espérons, sera bientôt résolu dans l'intérêt le plus certain de la France. ("Le Gaulois".)



Le tragique amour d'une princesse

La plus malheureuse des princesses d'Europe est bien certainement la princesse Louise de Belgique, fille de feu le roi Léopold qui fut forcée d'épouser un monstre, le prince Philippe de Saxe-Cobourg.— Son fils est tué et sa fille la renie.— L'histoire d'une vie malheureuse et tourmentée.— Son unique amour eut une fin tragique.

La princesse Louise de Belgique, fille aînée de feu le roi Léopold, n'a pas fini de souffrir par les siens. Son amoureux de toujours, le romanesque chevalier qui ne cessa de la protéger contre tous, le comte Mattatich, est maintenant un homme ruiné et impotent, et elle a été obligée de chercher un refuge chez la comtesse Lonyay, l'ancienne princesse Stéphanie d'Autriche. Louise n'est plus qu'une pauvre qui a perdu son amoureux et son seul protecteur.

Mariée très jeune à un monstre, elle échappa aux brutalités de son mari avec la complicité d'un obscur officier de cavalerie. Retrouvée par les agents du prince, elle fut emprisonnée pendant de nombreuses années dans des asiles d'aliénés. Son amoureux, l'officier de cavalerie qui l'avait délivrée une première fois des griffes du

monstre, la sauva une seconde fois en la tirant de sa prison.

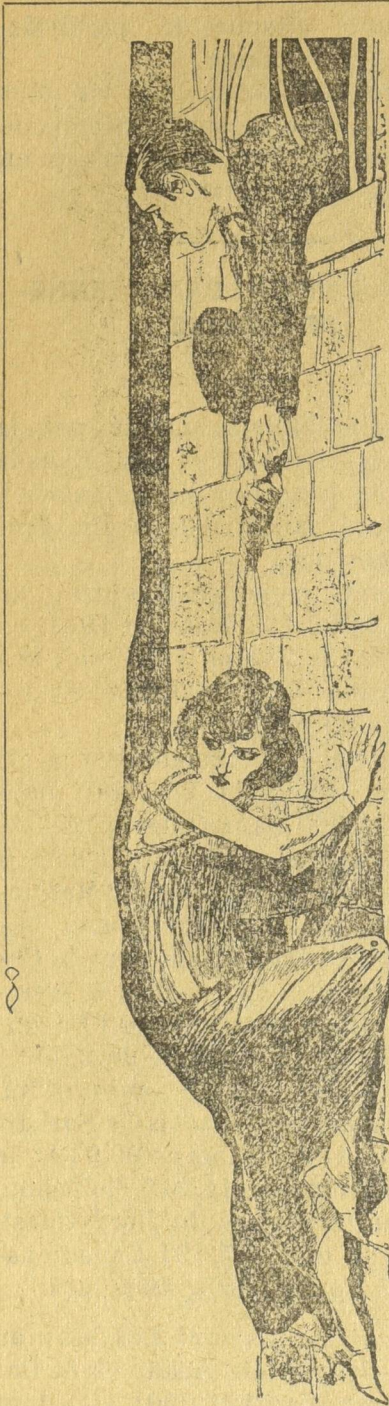
Son père mourut là-dessus, ne laissant qu'une fortune ridicule à partager entre ses trois filles, la princesse Louise, la princesse Stéphanie et la princesse Clémentine.

Il laissa le plus fort de sa vaste fortune, soit \$60,000,000, à la baronne de Vaughan, la compagne de ses dernières années, une femme de basse extraction de qui il avait eu deux enfants.

La princesse Louise, aidée de sa soeur Stéphanie, tentèrent de faire annuler le testament de leur père. La princesse Clémentine, qui avait été la plus gâtée des trois, refusa de se joindre à ses soeurs. Laissée plus tard à ses seules ressources, la princesse Louise continua le procès pour le perdre et en même temps une partie de ses revenus.

Quand la guerre éclata, elle se trouvait au sud de l'Allemagne. Née Belge, mariée à un sujet autrichien, elle fut considérée comme une ennemie autant par l'Autriche que par les puissances alliées. Tout ce qui lui restait de propriétés en Autriche fut saisi par le gouvernement.

Les malheurs de cette princesse commencèrent à son mariage forcé,



Le comte de Mattatich, après deux tentatives infructueuses, réussit enfin à escalader le mur de l'asile et à en sortir la malheureuse princesse Louise.

alors qu'elle n'était qu'une enfant de dix-sept ans, avec le prince Philippe de Saxe-Cobourg, un homme d'âge mûr, mais un misérable. Le père et la mère de la princesse l'obligèrent à ce mariage, parce qu'il était noble et immensément riche.

Le prince Philippe appartenait à une famille régnante de l'Allemagne du Nord, mais s'était établi à la cour de l'empereur d'Autriche, à Vienne, parce qu'on s'y amusait mieux.

La Princesse a publié ses mémoires; c'est quelque chose de très douloureux. Son mari la traita aussi durement que ses serviteurs.

Quelques années après son mariage malheureux, les cours de Vienne et de Bruxelles "arrangèrent" une alliance entre la plus jeune soeur de Louise, Stéphanie, et le prince héritier, Rodolphe d'Autriche.

Le prince Philippe de Cobourg favorisa la liaison tragique entre le prince héritier Rodolphe et la petite baronnesse Marie Vetsera. Puis il les trahit tous les deux et contribua indirectement à la tragédie de Meyerling dans laquelle furent tués le prince et la baronnesse.

Le prince Philippe est accusé par la princesse Louise d'avoir corrompu son fils Léopold qui fut tué par une femme, à Vienne.

Non content de lui faire subir toutes sortes d'humiliations, le prince attachait un jour sa femme à un lit et la battit cruellement. Dans toutes ses souffrances, elle n'avait reçu de sympathies que du comte Gena Mattatich, un obscur officier de cavalerie hongrois. Le dévouement sans bornes du comte à la malheureuse princesse est un des plus touchants romans d'amour des temps modernes.

Lasse enfin des humiliations morales et physiques que lui faisait endurer le prince, elle s'échappa en France, avec le concours de cet officier. Le prince Philippe les suivit et provoqua en duel le comte de Mattatich. Le comte le blessa légèrement et le désarma.

Incapable de ramener sa femme par la force, à cause du courage de son défenseur, il usa de la ruse. Ses agents lui persuadèrent de revenir en Autriche, où elle serait reçue avec tous les honneurs dus à son rang.

Elle tomba dans le piège et à son retour se vit enfermer dans un asile d'aliénés où elle passa six années, tandis que le comte était envoyé en prison pour un crime simulé.

A sa sortie de prison, le comte entreprit de sortir la princesse de son asile. Ce n'était chose facile, la princesse y étant gardée jour et nuit. De plus, on la soumettait à des tortures odieuses dans le but de lui faire perdre complètement la raison.

Le comte escalada deux premières fois les murs de l'asile, véritable forteresse, mais deux fois surpris, dut renoncer à son audacieux projet. Il réussit enfin à pénétrer dans sa cellule et à la descendre à terre au moyen d'une corde. Une fois sauvés tous deux, ils durent passer trois jours et trois nuits dans une forêt pour éviter les soldats que le prince avait lancés à la poursuite des fugitifs.

Ayant enfin réussi à se procurer des vêtements de paysans, ils traversèrent la frontière de la France et se retrouvèrent en liberté.

Le comte demeura en France et la princesse alla vivre en Allemagne. La princesse Louise perdit toute sa fortune pendant la guerre, ainsi que le comte de Mattatich qui n'est plus à la

suite d'une attaque de paralysie, qu'une loque humaine.

La princesse Louise ne vit plus maintenant chez sa soeur Stéphanie que comme une parente pauvre qu'on a recueillie par charité.

— 0 —

LA POPULATION CANADIENNE-FRANÇAISE

Le dernier bulletin publié par le Bureau des Statistiques du Canada permet de constater l'augmentation de l'élément canadien-français dans chaque province.

L'élément canadien-français qui comptait 2,053,408 âmes en 1911, en comptait 2,452,782 en 1921, soit une augmentation de 400,000 en dix ans ou près de 20 pour cent.

Par province, l'augmentation a été en chiffres ronds de 284,000 dans Québec, 46,000 dans Ontario, 23,000 au Nouveau-Brunswick, 5,000 dans la Nouvelle-Ecosse, 10,000 au Manitoba, 19,000 dans la Saskatchewan, 11,000 dans l'Alberta, 2,000 dans la Colombie-Anglaise. Par contre, la population d'origine française de l'Ile-du-Prince-Edouard a diminué de 2,000.

Le Manitoba compte aujourd'hui 40,638 Canadiens-français, la Saskatchewan 42,152, l'Alberta 30,913, la Colombie-Anglaise, 11,246, le Yukon, 248 et les territoires du Nord-Ouest, 158, soit en tout 125,491 Canadiens-français à l'ouest des grands lacs.

Dans Ontario, ils sont 248,000; au Nouveau-Brunswick, Acadiens et Canadiens-français, 121,000; soit tout près de 33 pour cent de la population totale; 56,619 dans la Nouvelle-Ecosse et 11,971 dans l'Ile du Prince-Edouard.



Londres est la ville des maisons et des châteaux hantés.—La légende de la sorcière dont la tête hideuse apparaissait la nuit à tous les occupants d'une maison du Red Lion Square.—L'aventure de M. et de Mme Prescott.

Il n'y a pas un pays au monde où circulent plus de légendes de fantômes qu'en Angleterre. Rien d'étonnant à ce que l'homme qui parle le plus de fantômes et de manifestations spiritistes, Sir Conan Doyle, soit Anglais. Les châteaux et les maisons hantés se chiffrent par milliers dans tout le Royaume-Uni. Nous avons fréquemment entretenu nos lecteurs de ce sujet. Nous ne voudrions pas les priver de la légende de la maison hantée de Holborn, Londres, où la tête livide d'une affreuse sorcière apparut à tous les occupants et les poursuivit jusqu'à ce qu'ils déménageassent.

La "vieille maison", comme on l'appelle à Londres, donne sur le Red Lion Square. Ce square est un endroit historique. On dit que les restes du grand Cromwell furent inhumés pendant quelques jours au moins dans le petit jardin qui se trouve encore au centre de cette place et que le fantôme du grand Protecteur revient dans

les nuits orageuses hanter l'endroit où il reposa.

Mais c'est surtout la "vieille maison" qui attire l'attention du voyageur. Elle sent le renfermé, le rassis; les gens du quartier lui trouvent même une odeur de fantôme. Cette maison est terriblement hantée.

Il y a quelques années, une dame Prescott en occupait les deux premiers étages, le rez-de-chaussée et le sous-sol servant au concierge, à sa femme, à une servante et à quelques bureaux qui fermaient le soir. Mme Prescott passait pour une femme sceptique et de grand sang-froid. Elle ignorait complètement que la maison fût hantée. Elle en eut la révélation un certain soir d'avril.

Son mari et sa servante étaient sortis, elle resta seule à la maison avec ses deux enfants, qu'elle coucha de bonne heure. Elle resta quelque temps dans leur chambre à reprendre des vêtements puis, la lumière baissant, elle reposa son panier à ouvrage sur un meuble et, au lieu de faire de la lumière, descendit au salon où elle se tint à la fenêtre. Le temps avait changé; la journée avait été belle, la soirée s'annonçait orageuse.

Pas un enfant ne jouait sur le pas de la porte ou dans le square d'en face; pas un bruit ne se faisait non plus

entendre dans la maison; c'était le silence absolu. Cependant, un de ses enfants se mit à pleurer en s'éveillant. Elle se leva et aperçut tout à coup du bas de l'escalier une vieille femme dont elle ne voyait que la tête d'en arrière qui en escaladait rapidement les marches. Croyant reconnaître la servante, revenue de bonne heure, elle retourna au salon où elle avait repris sa place à la fenêtre quand elle entendit ses deux enfants jeter des cris de terreur. Epouvantée, Mme Prescott monta dans leur chambre. Les deux petits se tenaient assis dans leur lit, pleurant et criant. Revenus un peu de leur terreur, ils expliquèrent à leur

une tête décharnée de sorcière. Les yeux seuls brillaient d'un feu sinistre. Le reste de la tête tenait du squelette. Tout son corps semblait briller de phosphore. Un nimbe lumineux dessinait les contours de son horrible tête sur le fond noir de la porte principale.

Comme la mère continuait de la regarder, incapable de faire un mouvement, ou proférer une parole, le fantôme leva sur elle un poing décharné et l'en menaça. Puis, elle disparut en éclatant de rire.

Lorsque revint le major Prescott, quelques heures plus tard, il fit des recherches dans toute la maison, mais



mère qu'une vieille femme à la figure terrible était entrée dans leur chambre et les avait regardés de façon menaçante.

Rassurant les enfants de son mieux, la mère quitta la chambre et s'apprêtait à descendre quand elle revit la même femme qui descendait l'escalier devant elle.

—Mme Stone, s'écria-t-elle; Mme Stone! Est-ce vous?

C'était le nom de la concierge.

La vieille cependant ne répondit pas, mais à la dernière marche, elle se retourna lentement et dévisagea Mme Prescott. A sa vue, celle-ci faillit perdre connaissance. De la femme, on ne voyait pratiquement que la tête,

sans aucun résultat. Sa femme lui raconta ce qui lui était arrivé, ce dont le major se moqua beaucoup. Il dit à sa femme qu'elle avait sans doute rêvé.

Mais le major eut son tour. Quelques semaines plus tard, sa femme et ses deux enfants partirent pour la campagne, de sorte qu'il demeura seul à la maison. Le lendemain du départ des siens, au retour d'une partie de golf à Blackheath, il se coucha de fort bonne heure, contre son habitude, tellement cette distraction l'avait fatigué. Il se réveilla soudain en sursaut avec le pressentiment que quelqu'un était entré dans sa chambre. La chambre était vide pourtant et pas un bruit du dehors ne lui parvenait. Comme il

couchait toujours les fenêtres ouvertes, il en fut surpris. Un rayon de lune donnait sur une grande armoire, devant lui. Convaincu qu'il avait rêvé, il se recoucha, essayant de dormir. Mais il se réveilla de nouveau. Quelqu'un avait frappé à l'armoire. Quelques secondes plus tard, on frappa de nouveau. Puis la porte grinça et se rouvrit lentement, lentement. Le major Prescott n'était rien moins qu'un homme nerveux. Il avait fait les campagnes des Indes et la guerre sud-africaine. Il avait la réputation d'un soldat très brave et d'un homme résolu. Cependant, ces coups mystérieux lui firent peur. Il se mit sur son séant et attendit. Essayant de vaincre la crain-

te qui lui troublait les idées, il s'avança vers l'armoire. Mais, comme il allait en refermer la porte, celle-ci se rouvrit violemment et la même tête de sorcière que lui avait décrite sa femme lui apparut.

Elle traversa la chambre en le fixant et sortit. Fou de terreur, il se sauva dans la rue en toilette de nuit et alla chercher refuge à un hôtel voisin. Le lendemain, il déménageait.

Tous ceux qui occupèrent par la suite cette maison hantée entendirent des bruits insolites la nuit et revirent la tête de la sorcière. On fut obligé de la convertir en édifice public, personne ne voulant plus l'habiter.

— 0 —

LES MARIAGES MANQUÉS

Ou pourquoi les hommes désertent leur foyer; pourquoi les maris abandonnent leur femme.—Dix raisons aux mauvais ménages.— Les torts des époux et des épouses.

Depuis que notre grand-père Adam s'est mis en brouille avec le Créateur, avec Eve, avec tous les animaux et fut forcé d'abandonner son magnifique logement pour une malheureuse pomme, les époux et les épouses n'ont pas cessé de se chamailler, de se quitter et de se raccorder. Quelles sont les principales raisons qui poussent les maris à désertir leur femme et leur foyer et vice versa? Elles sont légion, nous n'en donnerons qu'une dizaine: la brutalité des maris, l'alcoolisme, la mauvaise tenue de maison, les enfants, la crise des logements et la vie chère, la légèreté des épouses, l'incompatibilité de caractères, le goût du

changement et du vagabondage, la négligence de l'épouse, les mariages contractés à la hâte, l'Autre Femme.

Dans quatre de ces cas, les torts sont pour l'homme; dans les autres, ils retombent sur la femme. C'est ainsi du moins que raisonne l'homme. Une femme écrirait cet article à notre place et tout serait changé! Il est donc presque impossible de s'entendre sur un sujet aussi délicat.

La brutalité des maris, leur méchanceté, leur avarice, leur goût pour la "boisson forte" sont autant d'explications pour quantité de mauvais ménages. Inutile d'en dire long là-dessus.

Les enfants, paraît-il, feraient aussi quelquefois le malheur de leurs parents, bien involontairement. Ces pauvres petits que les époux ont mis au monde ne demandent qu'à crier, qu'à pleurer, qu'à faire un tapage infernal

du matin au soir, et surtout du soir au matin; à mouiller leur linge et leur lit; à briser de la vaisselle et des vases à fleurs; à se "beurrer" de confitures et à arracher la queue du chat! En quoi donc peuvent-ils rendre leurs bons parents malheureux??

C'est que dans les premiers mois du mariage, les époux ne vivent que l'un pour l'autre. La femme s'occupe de son linge, vide les cendriers, habille son homme, lui passe ses boutons de faux-col et de manchettes, sa robe de chambre et ses savates quand il revient du bureau ou de l'atelier. Arrive l'enfant, tout cela change. Tous les soins, toutes les attentions que l'épouse portait à son mari, elle les a maintenant pour son petit. C'est très naturel, mais l'homme s'en trouve blessé dans sa fierté. Il commence à se sentir négligé. Le soir, l'épouse ne peut plus sortir avec lui, à cause de l'enfant. Le mari se met à vagabonder; l'épouse s'en plaint. Quelques bonnes disputes, quelques portes qui claquent et bientôt le mari est dehors pour tout de bon. Ces maris sont des orgueilleux stupides et des lâches. Il n'en reste pas moins vrai que la guerre dans certains ménages commence à l'apparition de l'enfant.

La crise du logement et la vie chère. Depuis que la crise du logement oblige de jeunes couples à vivre chez leurs beaux-parents, le diable est dans ces nouveaux ménages. A la suite de querelles entre le beau-père et sa bru, entre la belle-mère et son gendre, l'un ou l'autre des nouveaux mariés s'en va et c'est le plus souvent le mari.

Une mauvaise tenue de maison vient en troisième ou en quatrième. L'homme qui a été habitué chez ses parents à vivre dans un appartement ou un logement bien tenus s'imagine

que les lits se font tout seuls, automatiquement, qu'un être mystérieux, invisible, balaie, nettoie, lave la vaisselle et s'occupe de la buanderie. Si sa femme ne tient pas bien sa maison, il se plaint. Elle réplique. Il se monte. Elle pleure. Il prend son chapeau.

Et que dire de la femme légère? Que dire de l'épouse qui entre en ménage avec des goûts et des allures de "flapper" de magazine américain? Elle aime à donner des soirées, des thés, des parties de cartes, des parties de toutes sortes, mais elle aime moins à faire le ménage de son intérieur, après le départ de ses invités. S'il y a quelque chose de pire qu'un appartement, après le départ des invités, on ne l'a pas encore trouvé! Quand le mari revient de son bureau, tout est sens dessus dessous et il ne trouve à manger que des restes de sandwiches. Certains soirs, il rentre fatigué à la maison, pour trouver sur son bureau une lettre ainsi libellée: "Mon chéri, je suis à jouer le bridge avec Anne et ses amis. Je ne pourrai pas rentrer de bonne heure. Il y a de la salade et des pommes de terre dans la glacière. Tu peux prendre du cidre s'il en reste. N'oublie pas de soigner le chat et le canari. Je t'écris à la hâte. Estelle."

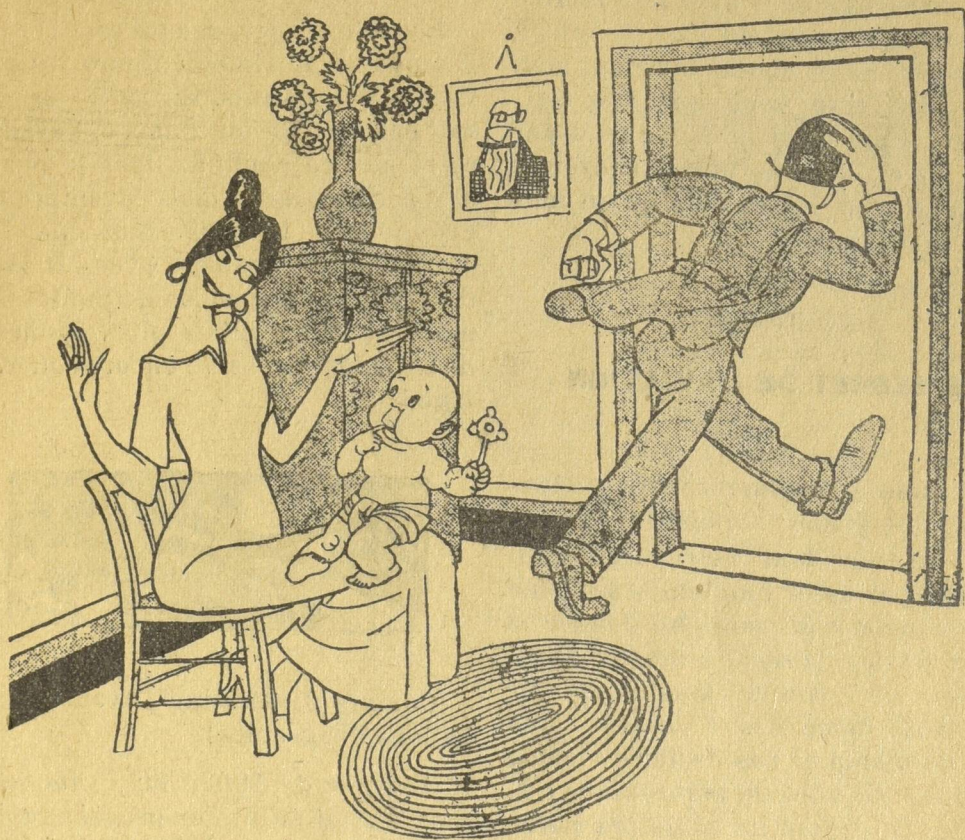
Mais il arrive aussi fréquemment, que quand Estelle revient à la maison, emportant un ignoble vase en porcelaine qu'elle a gagné à sa partie de cartes, elle trouve de même une note sur la table de la salle à manger. Ce sont les adieux du mari qui est retourné chez ses parents!

L'incompatibilité d'humeur et de caractère fait la ruine de plusieurs autres ménages. Les deux époux ne sont jamais du même avis, pour les grandes et les petites choses. C'est une guerre continuelle. Quand le mari s'avoue

vaincu, il se retire, il prend la fuite comme font tous les vaincus. La femme, victorieuse, reste sur le terrain.

Le goût du changement, du vagabondage, des sorties; l'Autre Femme, font aussi que des milliers de maris quittent leur foyer.

et déchirés, des vêtements qui ne tiennent que grâce à des épingles de sûreté et autant de petits détails intimes que les épouses connaissent, devraient être évités par l'épouse comme la peste! Si la femme se néglige, le mari fait des comparaisons avec d'autres



LA RIVALITE ENTRE LE MARI ET L'ENFANT.

Et que dire de la négligence de l'épouse? Trop de femmes croient qu'une fois qu'elles ont gagné le coeur d'un homme, qu'elles l'ont épousé, elles n'ont plus de raisons de paraître belles, à leur avantage, devant lui. C'est un tort et un grand tort. Une mise négligée, des cheveux continuellement en papillottes, des tabliers sales

femmes, qui ne sont jamais à l'avantage de la sienne.

Et pourquoi aussi hélas, tant de gens se marient-ils sans se connaître? Il y a de ces couples qui se découvrent, comme on découvre un pays nouveau, une fois unis pour la vie. C'est trop tard. Il aurait fallu se sonder l'un l'autre avant les fiançailles,

Accepteriez-vous, jeunes gens, de partager une chambre ou un appartement de célibataires, avec un individu rencontré la veille ? Non, n'est-ce pas ? Et pourtant un ménage de vieux garçons peut se briser sans esclandre, au bout d'une semaine. Pourquoi consentez-vous à partager toute votre existence avec une femme que vous n'avez pas du tout cherché à connaître ? Si les choses tournent mal, c'est votre faute ; vous seuls êtes coupables. Rien n'est plus édifiant sur terre, qu'un ménage uni et heureux ; rien n'est plus lamentable qu'un mariage manqué.

LE SECRET DE L'AVIATION

Pourquoi et comment vole un aéroplane ? Un avion, "plus lourd que l'air", se tient dans l'air parce qu'il ne reste pas assez longtemps sur une seule couche d'air pour lui donner le temps de le laisser tomber. C'est comme un caillou bondissant sur l'eau à la façon des "crêpes" que vous ne manquez pas de faire chaque fois que vous allez en pique-nique à la rivière. Le caillou ne coule pas parce qu'il ne reste pas assez longtemps sur une partie infinitésimale de la surface de l'eau. A l'avion comme au caillou, il faut la vitesse pour rester en l'air. La pression de l'air sur les ailes de la machine est un des facteurs de la stabilité de l'aéroplane, mais ce n'est pas le plus important. Les ailes d'un avion sont recourbées ou arquées, et quand elles s'enfoncent dans l'air à une très grande vitesse, il se produit dans l'air des choses bizarres. C'est ainsi qu'il se fait un vide à l'arrière de la ma-

chine et sur les bords des ailes. Ce vide est la force la plus efficace pour tenir l'avion en l'air et l'avion ne travaille qu'à faire ce vide pour le remplir ensuite.

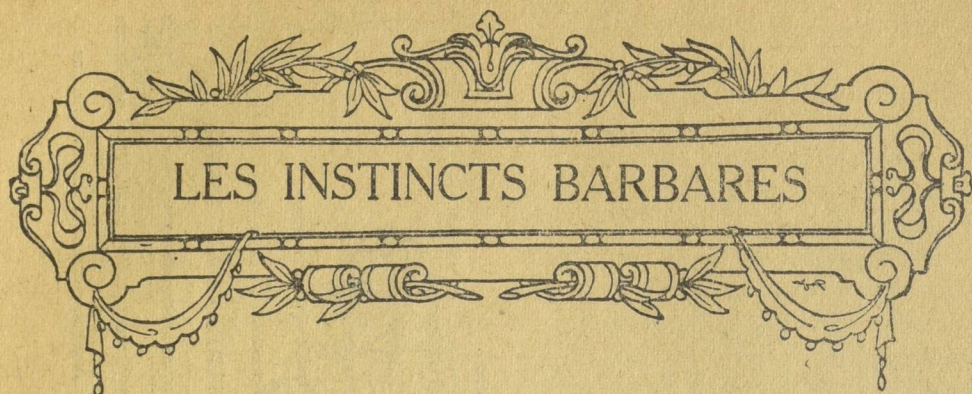
Tout est prévu pour permettre à l'avion de glisser mollement sur l'air, avec la plus petite résistance possible.

L'aviation a fait des progrès si rapides qu'elle a démenti toutes les prévisions des savants. En 1905, on pouvait écrire : "De toute façon, l'aviation reste encore confinée dans le champ des courageuses, mais aventureuses expériences. Le plus léger que l'air (le ballon dirigeable), avec les essais des ballons dirigeables de Santos-Dumont et les résultats plus confirmés de Lebaudy, conserve encore son avantage."



Comme il est loin l'avantage des ballons dirigeables !

A partir de 1908, en France surtout, l'aviation fit des progrès rapides et décisifs : le 25 juillet 1909, le Français Blériot effectuait la première traversée aérienne de la Manche, de Calais à Douvres. Depuis lors les Alpes (1910), la Méditerranée (1912), l'Océan Atlantique (1919) ont été franchis par les aviateurs ; les avions se sont élevés à plus de 30,000 pieds d'altitude, ont atteint la vitesse de 180 milles à l'heure. Les transports aériens commencent à s'organiser partout. Qu'il vous suffise de lire notre article sur la poste aérienne.



LES INSTINCTS BARBARES

La foule se laisse commander par ses instincts barbares.— Le spectacle de la mort la réjouit.— Nombreux exemples.— Le captivant récit d'un dompteur de lions et de tigres.

Qu'est-ce qui nous pousse à nous arrêter dans la rue pour regarder un laveur de carreaux qui se tient sur le rebord d'une fenêtre, à un dixième étage? Pourquoi restons-nous si longtemps à observer un peintre qui redore ou repeinture un clocher; un artiste qui illustre un panneau élevé? A quoi tient le succès des hommes-mouches, de ces prodigieux grimpeurs qui escaladent les murs extérieurs d'une bâtisse de cinquante étages? N'est-il pas vrai que nous regardons tous ces gens avec, au fond du coeur, le cruel espoir de les voir tomber? Ne vous demandez-vous pas ce que serait leur chute, dans quel état ils arriveraient à terre, si cet accident vous troublerait ou vous laisserait indifférents? N'êtes-vous pas déçus quand rien de cela n'arrive? Pourquoi, alors que les exécutions capitales étaient publiques, attiraient-elles tant de monde? Dans les cirques, ce sont les prouesses les plus dangereuses qui attirent le plus la foule. Nous pourrions dire la même chose des combats

de taureaux, des joutes de boxe et de tant d'autres sports mi-barbares. Serions-nous des sauvages? C'est ce qu'a tenté de prouver dans un roman des plus macabres et des plus dangereux, l'écrivain Octave Mirbeau. L'acrobate comme le dompteur de lions vous diront que jamais la foule ne leur est sympathique; qu'elle leur en veut de ne pas manquer leur coup et de ne pas se tuer bel et bien sous ses yeux. Dans tout combat entre un dompteur et une bête féroce, les sympathies de la foule vont à la bête. Et c'est précisément cette animosité de la foule à son égard qui en fouettant son orgueil fait qu'il a toujours raison de l'animal.

Les dompteurs d'animaux sauvages connaissent donc leurs ennemis qui sont ces bêtes fauves et la foule. Ecoutez ce que raconte à ce sujet un célèbre dompteur du nom de Tom Brown qui fit le tour du monde avec les frères Ringling et Barnum & Bailey. C'est au cours d'une tournée dans le Sud-Américain et les Indes Occidentales que lui sont arrivées les aventures qu'il va raconter: Le cirque se trouvait dans la république du Vénézuéla où nous devions parcourir toutes les villes et tous les villages de quelque importance. A cette époque, en ma qua-



Le dompteur affrontant trois tigres, nouvellement capturés, devant une foule hostile qui ne souhaitait que le voir mourir.

lité de dompteur, j'avais pour élèves (des élèves plutôt récalcitrants) deux lions et cinq ours. C'étaient de vieux animaux et la chaleur accablante contribuait encore à les rendre plus mous et plus nonchalants. A Caracas, je fus sifflé par toute l'audience parce que

mon "numéro" manquait d'entrain et de verve. Ils s'en prirent aussi à mes animaux qui accomplissaient tous leurs tours sans la moindre résistance. La représentation terminée, comme je me promenais dans les rues de la ville, la population me reconnut et me lança les pires injures.

Finalement, de peur que notre cirque ne perdît de l'argent et aussi par pur orgueil, j'offris à toute la population de pénétrer seul et sans armes dans un petit jardin du Jardin Zoologique municipal où se tenaient trois tigres nouvellement capturés, encore aussi sauvages, aussi féroces qu'ils devaient l'être dans leur jungle. On s'empressa d'accepter mon offre. C'était la preuve que le public voulait assister à ma mort.

Le lendemain après-midi, à l'heure dite, une foule immense comme jamais le cirque n'en avait attiré, se pressait autour du jardin des tigres. Ils étaient venus de partout pour me voir mourir. Et je dois avouer que le pari que j'avais fait les favorisait considérablement. Entre ces tigres et mes bêtes ordinaires, il n'y avait que la différence du mouton et du léopard. Mais le grand secret dans l'apprivoisement des bêtes est une victoire absolue sur la peur. La rencontre d'un homme et d'une bête fauve tourne toujours à l'avantage de celui des deux qui a moins peur. Tout animal a une peur instinctive de l'homme, comme s'il avait conscience de la supériorité de l'homme sur lui. Si l'homme s'est rendu à ce point maître de sa volonté qu'il peut à sa guise commander son sentiment instinctif de la peur, il n'a rien à craindre des fauves les plus redoutables. Mais l'animal note tout de suite au moindre geste, au regard, à l'expression d'une figure, si l'homme le craint ou le brave.

Je pénétrai dans le jardin, puis dans une grande cage dans laquelle on avait enfermé les trois tigres. Il me fallait traverser le jardin où se promenaient dix ours en toute liberté, les empêcher de me barrer la route, ouvrir la porte de la cage, la refermer sur moi, en fai-

re le tour et ressortir de la même manière.

Les ours se tinrent à une certaine distance de moi; un seul s'approcha d'assez près pour me toucher. Je fis mon entrée dans la cage où m'attendaient les trois tigres qui rugissaient. Rendu au milieu de la cage, ils se mirent à tourner autour de moi, les yeux constamment fixés sur les miens, épiant mes moindres mouvements. A un moment donné, ils se trouvèrent tous trois entre la porte et moi. Je puis dire que je passai là un mauvais quart d'heure en essayant de les attirer dans un coin pour faciliter ma sortie. Je m'échappai finalement sans la moindre égratignure.

La foule, les femmes surtout, fut profondément désappointée. Tous ces gens étaient venus, certains de très loin, pour s'offrir le spectacle de ma mort, pour me voir tomber sous les dents de ces fauves, et ils s'en retournaient avec le regret d'avoir gaspillé leur temps et leur argent.

Qu'est-ce que ça leur faisait d'avoir vu un homme sans armes aux prises avec trois animaux terribles qu'il avait domptés par la seule force de sa volonté?

Quelques mois plus tard nous fîmes une autre tournée du même genre dans les Indes Occidentales. Des charriots conduits par des boeufs étaient notre unique moyen de locomotion pour transporter tous nos bagages dans les montagnes de Porto Rico et un jour que nous nous dirigeons vers la petite ville de Ceye, l'un de ces charriots qui contenait les lions roula dans une côte, laissant les bêtes sauvages prendre la clé des champs.

Tous furent rattrapés moins un qui avait eu le temps de pénétrer dans la forêt. Arrivés à Ceye, un gendarme

nous apprit que le lion s'était réfugié dans une cave et que si nous n'allions pas l'en déloger, on le tuerait à coups de fusil.

Des animaux dressés pour le cirque coûtent cher et la perte de l'un d'eux coupe d'autant nos profits qui ne sont jamais très élevés. Je décidai donc de le faire sortir de sa retraite. Aussi bien me suicider, car l'animal, ayant repris le goût à la liberté et en plus, ayant été enragé par toute une population qui lui donna la chasse, ne m'obéirait plus.

La nouvelle se répandit rapidement dans l'endroit qu'un dompteur allait s'attaquer seul au lion. Il n'en fallut pas davantage pour attirer de tous les villages d'alentour une foule de milliers et de milliers de personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, désireux de voir un homme qui allait lutter avec une bête enragée et probablement mourir.

Cette fois, la foule ne s'en retourna pas mécontentée; elle était heureuse, enthousiaste, affolée. J'avais réussi à faire retourner mon lion dans sa cage, monté sur un charriot, mais il m'avait infligé de si cruelles blessures qu'une ambulance dut me transporter dans un hôpital où je passai deux mois douloureux.

—o—

TROPHEES DE GLOIRE

Personne n'ignore que les Indiens de l'Amérique du Nord avaient l'habitude de "scalper" leurs ennemis, c'est-à-dire de leur enlever les cheveux avec la peau du crâne, et que chaque chevelure constituait un ornement destiné à orner la maison du guerrier vainqueur.

Au temps de Charlemagne, il existait une coutume quelque peu analogue, mais beaucoup moins cruelle. Les seigneurs de l'époque étaient très fiers de leur barbe, qu'ils portaient fort longue.

Aussi, quand ils avaient vaincu un adversaire, ils s'empressaient de lui enlever la barbe, mais d'une manière peu cruelle simplement en le faisant raser. Ils gardaient, naturellement, ces trophées magnifiques.

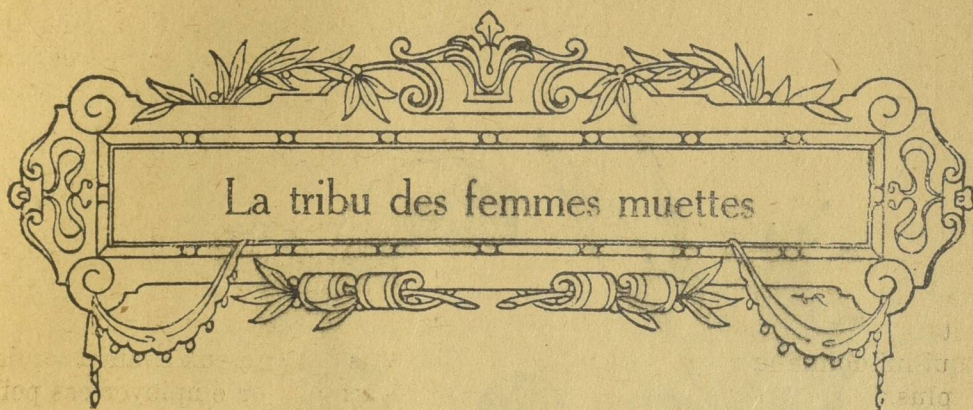
Certains d'entre eux avaient eu des idées bizarres pour employer ces poils de barbe. L'un s'en était fait tisser un manteau dont il était fort glorieux; un autre en avait garni un matelas qui composait un lit d'honneur.

De la sorte, ces guerriers avaient constamment près d'eux un témoignage matériel de leur vaillance.

—o—

L'AUTOMOBILISME A MONTREAL

L'île de Montréal compte à elle seule près de la moitié des licences d'automobiles émises dans la province, d'après les statistiques fournies par M. Emile Joncas, chef du bureau des automobilistes. Sur 66,417 licences, on en compte 31,417 de l'île de Montréal et 4,000, de la cité de Québec. Il y a dans la province 54,838 chars de tourisme, 8,124 camions, 1,700 motocyclettes et 213 autobus. Le nombre des licences de conducteurs amateurs est de 51,918 et celui des chauffeurs de profession, de 14,553. La province compte 1,050 agents vendeurs d'automobiles et 662 garages. L'augmentation est en général considérable, le nombre des autobus à lui seul s'est accru de 79 à 213.



La tribu des femmes muettes

Les femmes djingés, tribu de l'Afrique, perdue sur les bords du lac Tchad, sont muettes mais fort laides.— Un choix à faire entre la beauté chez la femme, qualité commune, et le mutisme, très rare qualité...—Comment ces négresses se déforment les lèvres.—Les hommes les plus tatoués du monde.

Un savant français, le docteur Gaston Muraz, attaché au ministère des Colonies, membre de la Société Géographique de France, a rapporté d'un voyage extrêmement intéressant qu'il fit dans une région africaine inconnue, sise entre la rivière Chari et le lac Tchad, des photographies fort intéressantes sur les femmes djingés dites "femmes à plateaux", et un volume de poésies: "Sous le grand soleil". Au lieu de rapports en prose, pleins d'expressions scientifiques qui ennuiant tout le monde, et que le grand public ne peut lire avec intérêt, ce jeune médecin a eu l'heureuse idée de faire en vers la relation de son voyage.

Nous ne savons pas ce que pensent de cette innovation les graves savants qui composent la Société de Géographie. Quoi qu'il en soit, le livre est

unique. Il parle de ces femmes barbares qui distendent leurs lèvres en y suspendant des disques de bois, qui se couvrent de tatouages dont plusieurs très artistiques au moment de se marier, de ces hommes qui se font sur la figure et tout le corps des cicatrices effroyables auprès desquelles les balafres des étudiants allemands ne sont que de la "petite bière"; des malheureux atteints de la maladie du sommeil qui sévit particulièrement dans cette région, etc., etc.

C'est au sud du lac Tchad, entre la rive droite du Chari et un pays arabe connu sous le nom de Salamat, que se trouve la tribu des Saras-Djingés.

Dans ce pays, les hommes sont vêtus d'une large tunique de coton qu'ils se font eux-mêmes et les femmes ne portent pour tout costume que quelques feuilles soutenues par une ficelle à la ceinture. En cela, ces barbares d'Afrique ne sont pas très loin de notre civilisation soi-disant avancée où les hommes s'habillent de la même façon à toutes les latitudes et les femmes se déshabillent aussi bien en hiver qu'en été.

D'après M. G. Grandidier, secrétaire général de la Société de Géographie, avant l'arrivée des Français en cette



Le savant docteur Muraz, au milieu de femmes djingés aux grosses lèvres et de guerriers tatoués.

région, le pays sara-kaba était un des principaux réservoirs d'esclaves de certains sultans. Chaque année, des milliers de captifs et de captives étaient conduits vers l'Egypte, la Tripolitaine et la Turquie.

La crainte de la captivité expliquerait peut-être la coutume que pratiquent les hommes d'ingérer de mutiler aussi atrocement le visage de leurs femmes, afin d'en dégoûter les marchands d'esclaves.

Mais, il est assez difficile d'admettre cette explication, car, en ce cas, les hommes aussi bien que les femmes, se seraient soumis à une mutilation quelconque.

Le docteur Muraz a fait une enquête des plus minutieuses sur ces étranges déformations labiales. Il a appris que "la transfixion des lèvres de la femme haba est faite en général par son fiancé. Dans cette tribu comme dans bien d'autres, l'homme choisit sa compagne très jeune. C'est souvent une fillette de quatre ou cinq ans. Entre cinq et dix ans, ses lèvres sont donc perforées par son futur mari.

Le port des plateaux, aux lèvres, des femmes, semble bien consacrer, par conséquent, dans cette tribu, plus un rite de fiançailles et un sentiment de coquetterie, qu'une défense passive contre l'esclavage."

Et comment se pratique cette horrible opération? Les deux lèvres sont percées au moyen d'une longue épine. Les trous pratiqués par l'épine sont tenus ouverts par des pailles. Au bout de quelques semaines, les pailles sont remplacées par des chevilles de bois. Ensuite, tous les deux ou trois mois, la grosseur des chevilles est augmentée à mesure que s'agrandissent les orifices. En quelques années, le cylindre de bois devient une véritable as-

siette qui, pendant de la lèvre inférieure, couvre toute la poitrine d'une femme.

D'ailleurs, l'assiette ou le plateau inférieur est toujours plus grand que le plateau supérieur.

Pour manger, la femme doit tenir d'une main sa lèvre inférieure, pendant que de l'autre main elle se verse dans l'entonnoir (sic) sa bolée d'eau ou sa pâtée de mil. Naturellement, le rire, les baisers sont interdits à ces femmes. Elles ont aussi une façon de parler qui n'est pas banale. Elles procèdent par sons gutturaux, par onomatopées. Aussi bien dire que ces femmes sont muettes... On pourrait à ce sujet dire beaucoup de méchancetés et taquiner quelque peu nos femmes civilisées, mais ne nous attardons pas à ce petit jeu trop facile ! Cette négresse muette travaille beaucoup pour son mari et pour tuer le temps, comme elle peut difficilement cancaner, elle fume la pipe. Mais les hommes les aiment comme ça et les femmes d'ingérées ne sont pas du tout malheureuses...

—o—

Les parcs nationaux du Canada constituent les plus vastes refuges d'animaux sauvages du monde entier. Les bêtes les parcourent en toute liberté et sans la moindre crainte de l'homme.

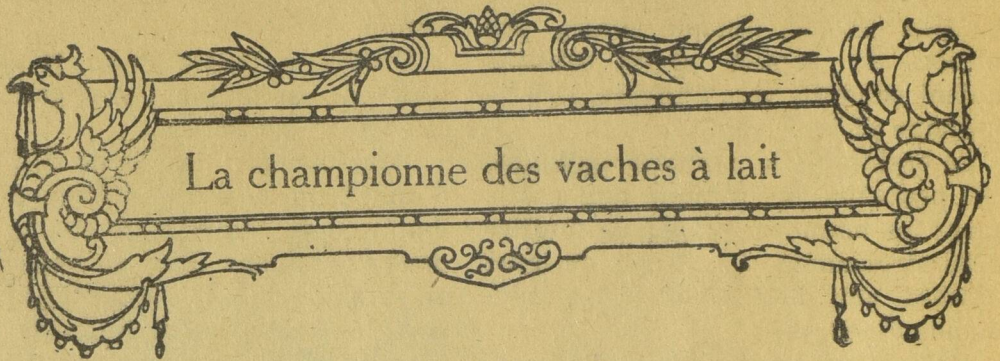
—o—

Alexandre Soumet disait de son gendre, savant linguiste, qui parlait peu :

—Oh! c'est un homme de mérite : il se tait en sept langues.

—o—

La douceur, c'est la plénitude de la force.



C'est Segis Dixie, propriété de M. Donat Raymond, qui donne trois fois plus de lait qu'une vache ordinaire. — Elle détient tous les records du monde qui revenaient l'an dernier à May Echo, de la Colombie Anglaise, qu'on fêta dans un grand banquet.

Il y a quelques années—deux ou trois—un grand banquet fut donné à l'hôtel Waldorf-Astoria, à New-York, en l'honneur du célèbre cheval—Man-O-War—qui avait brisé tous les records de vitesse.

Il y a quelques mois, on fêta de la même manière sur la Ferme Expérimentale du Dominion, à Agassiz, Colombie Anglaise, Miss Agassiz Segis May Echo, une vache Holstein, qui avait donné dans son année 30.889 livres de lait, ainsi que 1,681.25 livres de beurre. Cette vache extraordinaire qu'on traite quatre fois par 24 heures, détenait alors le record du monde.

Mais depuis, une autre vache est venue—plus merveilleuse encore—qui a établi un record définitif, la "De Kol Plus Segis Dixie", propriété de M. Donat Raymond. Cette vache Holstein que M. Raymond a élevée sur sa ferme moderne de Vaudreuil est évaluée à \$20,000 et ses veaux à \$5,000 chacun.

De Kol Plus Segis Dixie (quel drôle de nom pour une vache!) a donné au cours de la dernière année d'essai 1,349.2 livres de gras (1,686.5 livres de beurre) et 33,477.3 livres de lait, dépassant ainsi par une large marge la championne de la Colombie. Mais la vache de M. Raymond n'a pas encore eu son banquet.

L'enfance de cette vache a été plutôt dure. Née à Bloomfield, Ontario, d'une vache du peuple, elle fut vendue au prix de \$125. Le docteur Harwood de Vaudreuil aussi, l'acheta pour la somme de \$400 et la revendit \$200 à M. Raymond. Le docteur Harwood craignait que cette bête ne fût atteinte de tuberculose. Aux soins de M. Raymond, elle reprit une vigueur extraordinaire. Ses progrès surprenants sont dus à ces soins que lui dispensa son nouveau propriétaire.

D'après M. C. L. Goodhue, gérant de la ferme Raymond, Segis Dixie est la seconde vache Holstein qui puisse donner plus de 1,000 livres de gras pendant deux années consécutives ou distancées et la troisième vache de toutes les espèces du monde qui puisse produire autant de gras.

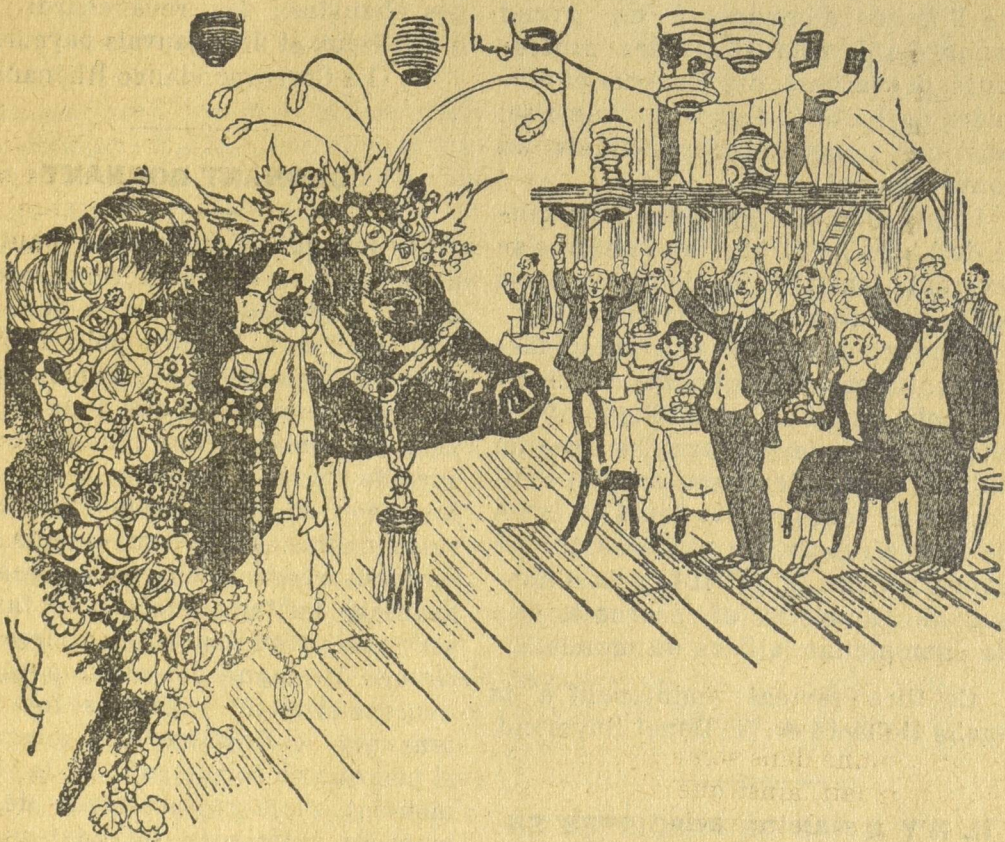
Son record strictement officiel se ramène à une moyenne de 1,562,92 livres de beurre et 33,098.75 livres de lait.

Ce total de 3,217 livres de beurre en deux années peut être comparé au record précédent de 2,728.75 livres établi par la vache Holstein canadienne, Bella Pontiac.

Voulez-vous une description de Segis Dixie: elle possède une forte tête, des yeux grands et doux, l'encolure robuste, la poitrine large et le dos vi-

l'indifférence au chatouillement sont les signes d'un tempérament paisible et celui-ci, en général, la condition d'une lactation active et régulière.

Il faut que les mamelles soient volumineuses, leur peau souple et fine, que les quatre trayons soient espacés régulièrement et égaux en développement. Certaines vaches qui possèdent



goureux. Elle répond en tous points à la description classique de la bonne vache laitière.

En effet, l'humidité du mufle, le poil lustré, la souplesse de la peau, la vivacité de l'oeil, la régularité de la respiration, indices d'une bonne santé, doivent être constatés chez une vache à lait. La douceur du regard,

de cinq à six trayons, au lieu de quatre, ne sont que plus appréciées.

La vache de M. Raymond a un appétit d'ogre. Il fut un temps où elle consommait 24 livres de mélange de grain par jour avec une mesure de charbon de bois et de sel comme dessert. On lui donne encore 40 livres d'ensilage, 55 livres de pâte de bette-

rave mélangée avec de la melasse et de l'eau.

Segis Dixie n'est pas une sorteuse. C'est au plus si elle se promène plus de trois ou quatre heures par jour. Elle souffre même de rhumatisme dans les jambes de derrière.

Nous disions donc que Miss May Echo—cette vache de la Colombie qui détenait tous les records avant qu'ils fussent brisés par Sergis Dixie—avait été l'invitée d'honneur à un grand banquet qui réunissait des professeurs, des laitiers, des éleveurs et fermiers de toute la Colombie Anglaise, ainsi que plusieurs représentants du gouvernement.

Le président leva sa tasse à la santé de l'héroïne et tous les convives se levèrent, tenant à la main une tasse pleine du lait de la championne.

Pendant que 300 personnes festoyaient ainsi en son honneur, la bonne vache ruminait tranquillement sur une estrade que l'on avait dressée au milieu de la salle. A son cou, on avait passé une couronne de fleurs. A la fin de la cérémonie, un représentant du gouvernement lui offrit le prix d'honneur de l'année et lui décerna le prix de championne laitière du monde.

Ce titre revient maintenant à la vache Holstein de M. Donat Raymond.

IL N'Y A PAS DE FASCISTES EN ALLEMAGNE

Appeler fascistes les pangermanistes et les nationalistes allemands et tous ceux qui combattent le communisme uniquement parce qu'il gêne leurs aspirations de revanche, c'est faire injure à toute l'Italie.

Les quelques Italiens qui collaborent avec nous dans la Ruhr et en Rhé-

nanie sont profondément blessés lorsqu'ils lisent dans un journal français des articles où il est parlé du fascisme allemand. Ils ne veulent pas que l'on déshonore le nom de ceux qui sauvèrent l'Italie de l'anarchie. Nul doute qu'il n'en soit de même dans la péninsule. Souvenons-nous que le Fascisme pas plus que le Champagne ne saurait être un produit allemand. Il n'y a pas de fascisme en Allemagne. Il n'y a que des chauvins, des revanchards, des orgueilleux et des mauvais payeurs.

(La Correspondance Rhénane.)

DONNANT DONNANT

On sait qu'il s'est tenue à l'automne, à Londres, une conférence économique impériale. Qu'avons-nous encore à offrir à la métropole ? Qu'en pouvons-nous attendre ? Tous les gens sensés reconnaissent que nous ne pouvons lui consentir une plus large mesure de préférence que celle que nous lui accordons déjà. Beaucoup de gens raisonnables estiment même que nous devrions recevoir en retour quelque avantage tarifaire. Mais, pour favoriser nos produits alimentaires, la Grande-Bretagne devrait imposer les denrées étrangères. Et il est fort douteux que le Royaume-Uni augmente si peu que ce soit le coût de la vie au moment où le resserrement de ses marchés extérieurs lui met sur les bras—si l'on peut dire—plus de douze cent mille chômeurs. Quoi qu'il en soit, tous les hommes d'affaires canadiens comptent que les représentants du Canada, dans l'intérêt général des deux pays, pratiqueront toujours envers la métropole la politique du "give and take": donnant donnant.

(L'économiste canadien.)



C'est une terrible histoire qui remonte à plusieurs siècles et se raconte encore dans une vieille famille anglaise.—Comment Lord Lovell retrouva, après cinquante années de recherches, le cadavre de sa fiancée, dans un coffre de chêne.

L'une des plus terrifiantes des légendes qui circulent par milliers dans toutes les vieilles familles anglaises qui appartiennent à l'aristocratie, est celle de la "Fiancée au gui". Naturellement, cette seule légende se raconte de plusieurs façons. De nombreuses familles, de nombreux châteaux la revendiquent comme un grand honneur. Mais, il nous semble qu'il ne soit pas permis de douter qu'elle se rattache à l'histoire des barons Cope. L'historiographe de cette illustre famille dit que le coffre dans lequel fut trouvée la mystérieuse fiancée au gui est encore conservé à Bramshill House, Hampshire, au château de Sir John Cope.

Il est dit dans une chanson qui date de plusieurs siècles que la fiancée de Lord Lovell s'enferma elle-même dans un coffre de chêne pour échapper à son chevalier. Cette chanson ne donne pas le nom de cette fiancée résolue, mais il a été amplement prou-

vé qu'elle appartenait à la famille des Copes qui possède aujourd'hui le coffre.

Bramshill House fut construit par Lord Zouche, remarquable homme d'Etat, aventurier et philosophe, qui vivait au temps de la grande Elisabeth. C'était l'ami intime du fameux William Cecil, premier ministre de la reine, ainsi que de Francis Bacon, du comte d'Essex et de plusieurs autres figures célèbres de cette époque remarquable.

Lord Zouche consacra toute sa fortune à l'édification de son château. Ce château est resté depuis l'un des monuments les plus imposants et les plus caractéristiques de l'architecture du temps. Ce château est long de 150 pieds. Il prend la forme d'un immense E, le trait du milieu de cette lettre indiquant l'entrée principale. Au-dessus de cette porte est placée la statue grandeur nature de Lord Zouche, fondateur de la maison.

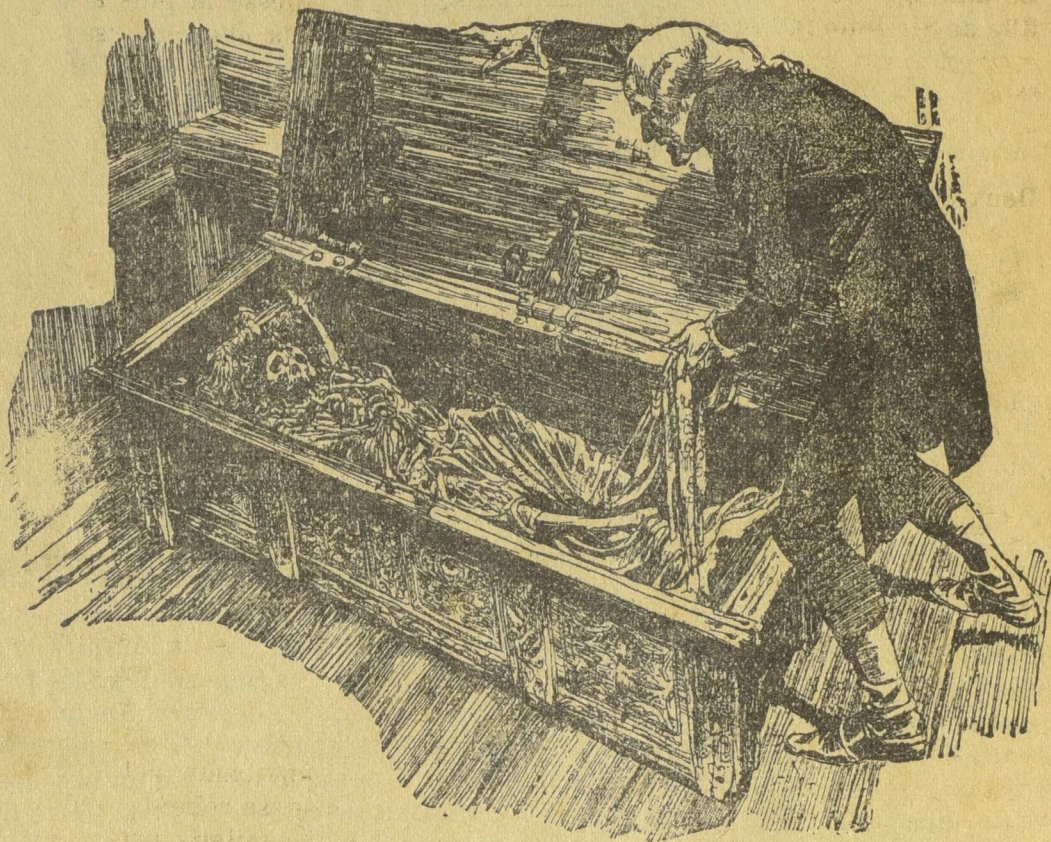
Ce château renferme des richesses incalculables, peintures antiques, meubles, cuivres, argenterie, armes, etc. On y voit surtout des tables, des fauteuils, des buffets, des coffres comme il ne s'en trouve qu'au Musée de Cluny, à Paris. Deux et même trois

mille personnes peuvent facilement se promener à l'intérieur du château. Si vastes en sont les appartements, que les châtelains eux-mêmes s'y sentent étrangers. Dans les murs profonds sont dissimulées des oubliettes, s'ouvrent des passages secrets dans lesquels personne n'a pénétré depuis longtemps.

ment, réduits à la pauvreté, ils vendirent le château aux Copes, une très ancienne famille qui jusque-là habitait un petit castel voisin.

Le baron John Cope qui régnait alors sur cette famille avait une fille d'une très grande beauté qui se fiança au Lord Lovell, riche gentilhomme.

Les fêtes furent célébrées dans le



Dans le coffre de chêne, reposait le squelette de sa fiancée de jeunesse, qu'il recherchait depuis cinquante ans.

Lord Zouche s'était fait faire un cabinet de travail secret, inaccessible, dans lequel il se consacra toute sa vie à ses chères études philosophiques et scientifiques.

Le train de cette maison immense était si dispendieux que les descendants de Lord Zouche durent le réduire considérablement. Puis finale-

château du père, John Cope. Puis, on s'entendit pour fixer la date du mariage. Sir John exprima le désir de faire coïncider la cérémonie avec les fêtes de Noël.

A cette époque, les mariages donnaient lieu à des réjouissances extraordinaires qui duraient souvent plusieurs jours. Tous les chevaliers des

environs, escortant leur dame, étaient invités et se rendaient à la fête montés sur leurs plus beaux chevaux caparaçonnés. Dans les familles les plus nobles régnait alors une grosse gaieté qui choquerait aujourd'hui nos goûts délicats. Le vin coulait à flots. On se disputait souvent à l'épée le voile de la mariée et il fallait que tous les invités alassent reconduire les nouveaux mariés à la chambre nuptiale. Le mariage de Lord Lovell et de la fille de Sir John fut un événement sensationnel. On s'y amusa doublement, fêtant à la fois les nouveaux mariés et le jour de Noël.

Savez-vous ce qu'il s'y mangea ? Deux cents oies et deux cents canards et autant de petits cochons de lait. Les vins les plus rares, les plus fins, les plus grisants coulèrent à flots.

Le repas terminé, on dansa et l'on fit de la musique. La jeune mariée paraissait lasse; tout ce bruit semblait l'attrister. Elle rassembla son mari et quelques jeunes gens, filles et garçons, et proposa une partie de cache-cache. A ce jeu, une jeune fille se cachait et le chevalier qui la découvrait avait droit à un baiser.

"C'est moi qui commence", fit la jeune mariée, "donnez-moi cinq minutes pour me cacher, puis courez-moi après."

Les joueurs attendirent cinq minutes, puis partirent à sa recherche. Le marié brûlait naturellement de la découvrir lui-même. Mais ils cherchèrent, cherchèrent longtemps ! Ils la cherchèrent inutilement pendant des heures et des heures ! On rit d'abord. On s'amusa du tour qu'elle devait jouer ainsi à son mari. Mais, le soir venu, on s' alarma. Les hôtes et les serviteurs firent des fouilles partout, partout.

Le soir venu, le jeune marié avait perdu sa belle épousée.

Des jours, des mois, des années passèrent. Lord Lovell s'abîma dans une douleur profonde, mais il ne pensa pas une minute qu'il avait été abandonné. Il était certain qu'un malheur était tombé sur elle.

Pendant toute sa vie, il la rechercha. Il ne voulait jamais quitter le château où il l'avait vue la dernière fois. Dans sa vieillesse la plus avancée, il continua de la chercher, si bien que les petits-enfants de Sir John ne le considéraient plus que comme un malheureux homme que la douleur avait rendu fou.

Un jour, cinquante ans plus tard, alors que pour la millième fois, il passait sa vieille main parcheminée sur le panneau de chêne d'une des chambres du rez-de-chaussée, il toucha un bouton qui fit manoeuvrer le panneau. Une chambre secrète s'était ouverte devant ses yeux. Au milieu reposait un antique coffre de chêne, recouvert de poussière, merveilleusement travaillé. On y avait sans doute enfermé de précieux documents.

Pris d'un affreux pressentiment, il se munit d'outils et força le coffre. Dans le coffre se trouvait le cadavre de sa fiancée ! Ce n'était plus qu'un squelette sans chair, vêtu d'une robe merveilleuse, sa robe de mariage qu'il reconnut. La toilette avait jauni; une main se levait comme dans un suprême effort pour soulever le couvercle.

La jeune fiancée d'alors s'était réfugiée sans doute dans cette oubliette et dans ce coffre pour dérouter les invités qui la recherchaient. Elle avait fermé le couvercle sur elle. Celui-ci se referma de lui-même, l'enfermant dans un cercueil. Aucun effort ne pou-

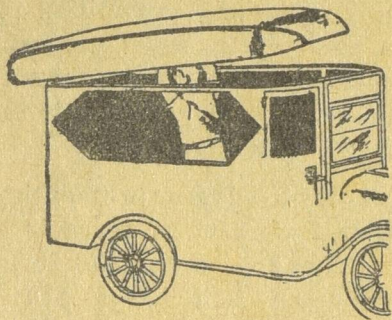
vait le rouvrir. Elle mourut là d'une mort atroce.

Lord Lovell n'avait plus aucune raison de vivre, après la découverte qu'il venait de faire. Il mourut quelques semaines plus tard.

—o—

UN VERITABLE CANOT-AUTO-MOBILE

On dit en bon français d'un yacht: un canot-automobile. Sans doute, a-t-on raison. Mais si l'on garde ce terme pour désigner un yacht, de quel autre se servira-t-on pour indiquer une voiture composée d'un canot et d'une automobile? Grave problème. Il s'agit bien en effet d'une automobile couverte et fermée dont la capote, si



on l'enlève, devient une légère embarcation qui porte aussi bien sur l'eau qu'un canot ou une chaloupe. A la place de cette drôle de couverture, on met une toile, au cas où il pleuvrait pendant qu'on se sert du canot. C'est là une invention dont seuls des gens riches peuvent se servir. Nous la donnons pour ce qu'elle vaut pour eux. On ne peut rêver mieux pour aller camper sur le bord d'une rivière.

LE BON MARCHÉ

En Angleterre, les malfaiteurs redoutent le chat à neuf queues. En Hongrie, c'est un fouet, proche parent du knout, qui punit certains délits.

Un mercanti, qui exagérât, se vit récemment condamné, dans une petite ville hongroise, à recevoir quarante coups du redoutable fouet. Par métier notre homme savait que tout se négocie. Il conclut donc un marché avec l'exécuteur local des hautes oeuvres. Pour chaque coup frappé légèrement, le délégué de Thémis recevrait une somme de tant. La victime s'engageait à crier comme si on lui arrachait l'âme, afin que son complice ne fût point accusé de mollesse dans l'exécution.

Le marché fut tenu, les trente-neuf premiers coups tombèrent avec une négligente douceur. Mais le quarantième, par contre, fut appliqué si vigoureusement que le patient hurla sans le moindre faux-semblant.

—Pourquoi avoir agi ainsi? demanda-t-il en larmes, tandis que l'exécuteur le déliait.

—Juste pour vous montrer quel bon marché vous avez fait! répondit le subtil bourreau.

—o—

Soyons les défenseurs de la langue française non seulement contre les autres, mais contre nous-mêmes.

(Henri Bourassa.)

—o—

Si la langue que nous parlons est quelque peu rugueuse, c'est parce qu'elle a été souvent à la bataille.

(Armand Lavergne.)

—o—

L'ennemi du français au Canada n'est ni le patois, ni l'archaïsme, mais l'anglais.—(Oscar Dunne)

UN ROMAN COMPLET

MA COUSINE NICOLE

Par MATHILDE ALANIC

I

Le coq vient de chanter, Nicole s'éveille brusquement et salue à terre.

—Enfin, voilà aujourd'hui! s'écrie-t-elle.

En deux temps, elle s'ajuste, trouve, — sans s'étonner de ce bizarre renversement des choses, — ses petits souliers sur le fauteuil et ses jupes aplaties en cercle sur le tapis, — et court à la croisée dire bonjour au soleil.

Les pigeons roucoulaient dans le colombier voisin, la basse-cour caquète, des frisselis d'ailes agitent le lierre cramponné au pignon. La jeune fille ouvre la fenêtre toute grande à l'aurore rose et à l'air frais, et dit sa prière en riant au ciel du bon Dieu, magnifiquement illuminé pour la fête matinale dont profitent si peu de gens.

Puis elle achève sa toilette.

—C'est aujourd'hui, aujourd'hui enfin! chante-t-elle sur des airs variés, en se hâtant comme si sa célérité pouvait précipiter le cours des heures. Ses grands cheveux récalcitrants l'arrêtent longtemps, Nicole s'irrite:

—Mon Dieu! s'écrie-t-elle, trépignante, que les garçons sont heureux!... Les garçons ne portent pas de longue chevelure qui s'embrouille, pas de jupe encombrante, qui fouette les jambes... La tranquillité ne leur est pas recommandée comme une vertu... Pour ces raisons et cent autres encore, Nicole Marfeau envie passionnément le sort des jeunes gens.

D'abord, ne serait-ce pas charmant, — si elle appartenait à ce sexe privilégié — de revenir aujourd'hui même des grandes manœuvres, en compagnie du cher parrain Kermeur et du non moins cher cousin Rémy?... C'est là, sans doute, une chance assez contestable que plus d'un pioupion, qui chemine à cette heure, sur la grand'route, harassé et poudreux, lui céderait sans regret... Mais certainement, en dépit de sa taille exigüe, Nicole, — on peut l'assurer — se comporterait en crâne petit soldat.

—“Bon sang ne saurait mentir”, dit un vieux proverbe. Et Mlle Marfeau ne peut être impunément petite-fille, fille, cousine et filleule de vaillants et loyaux militaires.

Aussi, irait-elle au feu plus volontiers que de rester tranquillement à effiler de la charpie. La décoration de sa chambre atteste ses goûts belliqueux: Nicole est environnée d'un véritable musée guerrier, où les effigies du Grand Empereur, de Duguesclin, de Jeanne d'Arc et de Bayard voisinent avec les uniformes de la famille. Le “Mémorial”, sur une étagère, coudoie la “Chanson de Roland” et “Ivanhoe”. Et de chaque côté du lit blanc, saint Maurice et saint Georges montent une garde vigilante pour repousser les mauvais rêves.

N'est-ce pas enrageant qu'une âme aussi martiale soit enfermée dans un corps de fillette?... Encore se console-t-on du malheur d'être femme quand on a la gloire de ressembler à Diana Vernon ou à Clorinde de chevaleresque mémoire!...

Ironie du sort!... Allez donc essayer des effets imposants avec une taille de un mètre cinquante-trois, des joues désespérément florissantes, duvetées et colorées comme des brugnons mûris en plein air, une bouche en coup de sabre, aux coins de laquelle folichorment sans cesse de rieuses fossettes, et ce diabolotin de nez frondeur qui s'obstine, après avoir suivi la ligne droite pendant une notable partie de son trajet, à se relever très légèrement vers le bout, comme effleuré d'un coup de pouce falcieux!...

Oh! ce nez! — un nez spirituel, dit le consolat parrain. — Un nez bien français! définit dédaigneusement miss Cook qui enseigne à Nicole la langue de Milton.

Infortune sans remède. Nicole est donc petite! Et l'énorme tresse qu'elle pétrir rageusement n'a pas même le mérite d'être franchement blonde ou brune, mais présente mille nuances incohérentes, qui se fondent en un ton châtain, à reflets de cuivre rouge. Restent les yeux... Nicole n'aime

pas les rencontrer dans le miroir. Ce regard, qui heurte la glace et vient plonger dans le sien, la trouble singulièrement. Il lui semble voir son âme ouverte. Et en effet, tout ce qui passe dans son cœur, bon ou mauvais, jette sa lumière ou son ombre dans ces prunelles changeantes d'un gris-bleu tendre et fin, comme la couleur de l'ardoise du pays. Mais le charme de ces yeux limpides et francs, qui n'ont guère réfléchi encore que l'étonnement joyeux d'une enfant, n'est appréciable que pour les autres, et Nicole s'ignore trop elle-même pour le pressentir...

Et qu'importe tout cela, pourvu qu'elle plaise à ceux qu'elle aime!... Gaiement, Nicole renonce à l'espoir de frapper jamais l'imagination de ses contemporains. Ne pouvant pas être l'aiglonne, elle sera simplement le petit roitelet espiègle et chanteur, dont la voix réjouit les échos d'un vieux logis et le cœur d'une vieille grand'mère.

Dieu!... et tout de suite après, grand'mère!... les premières pensées et les premières effusions de chaque réveil!... Ce matin-là, Nicole devance l'heure accoutumée. Jamais l'aïeule ne goûtera assez tôt l'allégresse de ce jour. A peine vêtue, la fillette se précipite dans le couloir, descend trois marches, en remonte deux, car le Bois-Fleury est une de ces adorables vieilles demeures remplies de contradictions architecturales, de hauts, de bas, de coins et de recoins biscornus, d'escaliers qui ne mènent à rien, et de paliers sans issue. L'élan de Nicole s'arrête subitement au seuil d'une vaste chambre pavée de petites briques hexagonales, éclairée de deux grandes fenêtres, dont les contrevents ne sont jamais fermés, et garnie d'un mobilier d'acajou massif, dans le style lourd et sans grâce du Second Empire.

La jeune fille s'avance sur la pointe du pied, regardant avec anxiété du côté du lit de la générale Marfeau; puis éclatant de rire en rencontrant des yeux qui lui sourient dans l'ombre des courtines, Niquette bondit et embrasse follement sa grand'mère.

— Là, deux baisers pour Rémy d'abord!... Aux absents, la première part! A partir de demain, je commencerai par me servir la première!... Avez-vous bien reposé, bonne-maman? Quant à moi, pouf!... En me couchant, je suis tombée endormie comme dans un trou!...

Penchée sur la courte-pointe, elle jase à perdre haleine. Et ce ramage, innocent comme celui du petit oiseau qui salue le jour au bord du nid, rafraîchit l'âme de l'aïeule, dissipe l'ombre accumulée par le sommeil pénible, et les tristes souvenirs revenus dans les rêves.

Il lui faut cette rayonnante vision de chaque matin pour reprendre le goût de l'existence... Ni-

cole est sa raison d'être... Tant d'épreuves ont assailli Mme Marfeau que simultanément! C'est un miracle de sa robuste vitalité d'avoir supporté ces choses formidables.

Tous les deuils!... D'abord, son fils aîné succombant le premier... d'une fièvre, aux colonies... Puis son bon vieux mari... Et peu d'années après, quand le mariage de son second fils et la naissance de sa petite-fille remettaient un peu d'espérance dans sa vie, une terrible catastrophe, au cours d'un voyage de montagnes, enlevait en même temps les deux jeunes époux, intrépides ascensionnistes—laissant l'aïeule seule en face du berceau de Nicole.

Cette faiblesse à protéger sauva la vieille femme, en stimulant l'énergie de son âme stoïque. Retirée au Bois-Fleury, le logis familial des Marfeau, près de Château-sur-Maine, elle y groupa les reliques du passé regretté, mais resta dans le présent pour veiller le petit être fragile confié à sa garde.

Avec les séductions irrésistibles des tout petits, par la grâce de ses yeux candides, de ses pieds roses, de ses bras tendus, de ce bégaiement angélique où s'égarait des syllabes humaines jour par jour la mignonne acheva ingénument l'oeuvre d'apaisement et de résurrection. Mme Marfeau sentit la faculté de la joie refl fleurir en elle.

De nouveau, on entendit retentir à travers la maison son pas alerte, sa voix brève de commandement, facilement haussée par de prompts et fugitifs emportements qui n'empêchaient pas ses serviteurs de l'adorer. Mme la générale sortait en voulant être obéie, ainsi qu'elle le demandait du doigt et à l'œil. Elle était l'ex'traordinaire facile à chacun autour d'elle. Si elle possédait le langage bref d'un grognard, elle en avait aussi le cœur, et méritait à merveille le surnom que lui donna Nicole certain jour de sa petite enfance, alors que son aïeule racontait à quelques amis les exploits de ces religieuses ambulancières, anges des petits troupiers, que Mme Marfeau qualifiait plaisamment de "soeurs-tambours", à cause de leurs allures franches et brusques. La petite Niquette, frappée de l'analogie, s'écria en battant des mains :

— Comme toi, bonne-maman, tu es une vraie "Grand'mère Tambour!"

Il est certain qu'on n'eût pas été autrement étonné de découvrir des éperons aux talons de Mme Marfeau, pas plus qu'on ne se fût offusqué d'entendre passer quelque juron bon enfant parmi ses récits colorés. Aussi, quel embarras nouveau pour la virile matrone que l'éducation d'une fille! Elle s'en effrayait, disait-elle, comme un héron qui a couvé un moineau!... Et tous les faits et gestes

de Niquette lui paraissant simplement admirables, la bonne grand'mère prit le parti de laisser agir la nature en liberté,—du moins pendant les premières années.

Ce système, ou plutôt cette absence de système, réussit. La petite fille poussa droite, vigoureuse et saine, comme le peuplier planté le jour de sa naissance. Blaise, l'ancien sapeur de son grand-père, fut chargé de son éducation physique, du moment où il retint les lisières du bébé, jusqu'au jour où, sous son indulgente direction, Nicole s'essaya à grimper aux arbres.

Et quand la curiosité d'études plus intellectuelles balança, chez la fillette, le goût passionné de la gymnastique, miss Cook et d'autres professeurs furent appelés à lui inculquer une foule de connaissances utiles ou agréables; elle apprit ce qui lui plut et rejeta le reste. Seulement, personne ne lui enseigna l'art poli de déguiser sa pensée ou de dissimuler ses sentiments; si bien que, s'étant développée en toute joie et en toute expansion, sans subir jamais de contrainte, Nicole resta, à peu de chose près, la gamine terriblement spontanée qui, à six ans, avertissait son aïeule de l'arrivée d'un importun, contre lequel maugréait d'ordinaire la veuve du général, en criant à pleine voix:

—Grand'maman Tambour, voilà le "sapré matin!"

De son aïeule, Niquette tient une langue pressée, une tête vive, une bonté brusque, une loyauté d'or; elle lui a emprunté aussi sa démarche décidée et son langage pittoresque. Cependant, depuis quelque temps, des éléments nouvellement entrés dans la vie de la fillette, tendent à modifier un peu ses manières de sauvageonne. Son amitié plus étroite avec Océile Mauréan, la fille de son tuteur, les cours qu'elle suit régulièrement depuis plusieurs mois à la ville, et qui l'obligent au contact d'autres jeunes filles, l'influence secrète de ses dix-sept ans, et surtout le dépit que lui causent les moqueries du cousin Rémy —le correct, l'impeccable Rémy—toutes ces raisons amènent Nicole à se féminiser insensiblement, sans perdre pour cela son originalité savoureuse, et cette franchise primesautière si fort appréciée du parrain Kermeur...

—Le ciel est joli à l'embrasser, babille Nicole. C'est exprès pour la rentrée du régiment!... Ce que parrain et Rémy vont être roussis par trois semaines de manœuvres!... Et M. Duplessis donc!... J'imagine que Océile lui laissera le temps d'éclaircir son teint, avant leur mariage!... Elle va être joliment agitée ce matin, mam'zelle la Sagecel!... Ça doit produire un drôle d'effet de voir revenir son fiancé!... Puisque rien que l'idée

de retrouver parrain et Rémy me rend à moitié folle de plaisir!...

Elle se jette au cou de sa grand'mère, dans un soudain besoin d'épanchement, et un sourire d'une tendre malice joue dans les rides qui couvrent le visage de Mme Marfeau, coloré de ce carmin fané qui est la fraîcheur des vieillards.

—Et vous aussi, grand'mère, n'est-ce pas, vous êtes bien contente de le revoir, votre petit Rémy?

Si elle est contente!... L'épanouissement de son excellente figure le dit mieux que toutes les paroles du monde... Rémy est le second enfant de son cœur; elle le confond avec Nicole dans le même intérêt et dans le même amour.

Onze ans auparavant, Niquette jouissait comme une innocente petite Eve du Paradis terrestre que lui offrait le jardin du Bois-Fleury, quand Adam survint sous la forme grêle d'un adolescent blond, roide dans sa tunique de collégien, les joues encore enfiévrées de larmes mal essuyées. Ce garçonnet de quatorze ans, c'était Rémy Le Sénéchal, le petit-fils d'une sœur aînée de Mme Marfeau qui, ainsi que Nicole, restait orphelin, sans parents proches, sans autre appui qu'un tuteur indifférent et sa vieille grand'tante. La veuve du général s'émut profondément de cet abandon. L'idée de jeter cet enfant, palpitant d'une douleur concentrée et muette comme celle d'un homme, entre les murs froids d'un internat, révolta sa générosité. Sans marchander davantage, elle prit Rémy par la main et l'amena chez elle, afin de donner à l'adolescent le temps de se reprendre.

...Il n'y a, dit-on, que le provisoire qui dure. Le Bois-Fleury qui devait être simplement l'abri passager d'une halte, devint pour Rémy le vrai foyer. Tout le monde, à commencer par Nicole, s'y était épris de ce garçon sérieux, tranquille et doux, peu démonstratif, mais facile à aimer, parce qu'on le devinait sensible à toute marque de sympathie. Il ne quitta donc la maison que pour les séjours forcés au collège, à Saint-Cyr et à Saumur, et y revint passer tous ses congés. Il rentrait là, avec le plaisir intime et doux de se savoir désiré et la hâte de goûter la quiétude du chez soi. Quant à Mme Marfeau, il lui semblait qu'un de ses fils, ressuscité par miracle, reprenait sa place à la table de famille.

Envoyé d'abord vers l'est, le jeune officier, qui porte maintenant les deux galons et dont l'épaulette a évolué de droite à gauche, est parvenu, depuis peu de mois, à permuter pour entrer dans le 35^e chasseurs qui tient garnison à Châteaumur-sur-Maine. Le sentier là, à portée de leurs gâtelles de petite sœur et de vieille grand'mère,

constitue un bonheur dont l'accoutumance n'a pas encore détruit l'exaltation chez Nicole, non plus que chez Mme Marfeau.

Et les excursions forcées du Bois-Fleury à la ville, considérées auparavant comme d'ennuyeuses corvées, acquièrent un charme inappréciable depuis qu'on y risque la chance d'une rencontre, soit avec Rémy, soit avec Kermeur, dont le régiment est fixé, depuis trois ans déjà, dans la vieille cité. Le commandant Kermeur fut le plus intime ami du père de Nicole, et Mme Marfeau, qui se méfie de sa propre impétuosité, ne décide rien d'important en ce qui concerne l'administration de sa fortune ou l'éducation de sa petite-fille, sans consulter la haute sagesse de celui qu'elle appelle, en riant, son "Richelieu".

Le prochain retour des deux familiers du logis anime la maisonnée entière, car les domestiques du Bois-Fleury appartiennent à cette vieille race de serviteurs qui partagent les bonheurs ou les vicissitudes de leurs maîtres, et dont on peut encore voir quelques échantillons au fond de la province, ou dans les comédies du répertoire.

Et c'est pour apercevoir, deux ou trois heures plus tôt, les figures amies que Mme Marfeau et sa petite-fille, s'apprêtent à partir pour Château-sur-Maine, afin d'assister au défilé des troupes, du haut du balcon de l'hôtel Mauréan.

...Une grappe de glycine rose, en dehors de la fenêtre, se balance mollement sur le ciel ensoleillé, et cette vue fait éclore une inspiration gracieuse dans l'âme claire, joyeuse et tendre de la jeune fille. Elle saute légèrement sur le carreau.

—Grand'mère! je vais aller cueillir un bouquet pour Océile... Puis, si vous y consentez, nous pourrions passer devant le logement de Rémy et devant la maison de parrain, et nous y laisserions quelques roses du Bois-Fleury, qui leur souhaiteraient ainsi la bienvenue, dès leur arrivée chez eux?

Sa voix interroge, mais elle est certaine de l'approbation de grand'mère... Et laissant la vieille dame déguster le chocolat que vient d'apporter Héloïse, la camériste dont aucune autre maîtresse que l'excellente Mme Marfeau ne pourrait supporter la laideur affligeante, Nicole s'élançe, en chantant, dans la spirale de l'escalier de pierre.

Dans la cour, une scène pleine d'intérêt l'arrête au passage. Blaise étrille Macaron, entouré de trois ou quatre chiens qui témoignent de leur sympathie par des abois assourdissants et se jettent sur la fillette, dès qu'elle apparaît, avec des olameurs délirantes, mêlées de petits cris plaintifs et jaloux pour réclamer ses caresses.

—Tout beau! tout beau! oui!... vous êtes de bons et gentils toutous! répète Nicole qui sait parler "chien". Bonjour, Blaise! Fais-nous-le bien beau, notre pauvre Macaron!

—Oh! il porte encore glorieux! dit le maître Jacques du Bois-Fleury, en regardant complaisamment son camarade. Dame! pour sûr qu'il n'est plus tout à fait le même qu'au temps où votre pauvre papa le montait... Il fait comme nous tous... Il "n'en bonnit" point à vieillir.

—Pauvre Macaron!... soupire la fillette en flattant le cou du brave animal qui tourne vers elle un oeil mélancolique.

Une petite tristesse tombe sur la gaieté de Niquette. C'est vrai que tout ce qui l'entoure, Blaise, Macaron, la maison, jusqu'à l'aïeule elle-même, tout vieillit... Ah! pourquoi ne peut-on soustraire ce qu'on aime, êtres et choses, à l'action dévastatrice du temps?... Nicole est si neuve dans le monde que cette impossibilité l'afflige comme une injustice...

Tout recevoir d'autrui: amour, dévouement, protection, comme choses dues, c'est le privilège de la jeunesse. Mais Nicole n'a jamais partagé cette ingratitude inconsciente, et elle ne goûte pas une joie sans la payer en effusion à ceux qui lui ont fait la vie facile et heureuse.

Tac, tac... Le sécateur marche, les touffes parfumées tombent, mêlant dans la corbeille leurs pétales neigeux et pourpres... Et Nicole leur sourit, à ces roses qui transmettront un peu de sa pensée, un peu de sa tendresse aux yeux amis sous lesquels elles mourront...

...Maintenant en route!... La silhouette grise de la ville se détache sur l'horizon, avec les pointes de ses flèches élancées, et les hautes cheminées de ses usines. Les roues sautent sur le pavé, et Macaron "fait le glorieux" suivant l'expression de Blaise, pendant que Nicole, épanchée d'aise par le plaisir du mouvement, la clarté du ciel et l'approche de l'heure attendue, contemple avec respect les tours massives du château féodal, contemporain de l'époque chevaleresque où elle eût voulu vivre...

Rémy demeure tout près de là, à proximité de la caserne, dans une rue paisible, bordée de maisons antiques et de jardins de couvent. Dès que la voiture s'arrête, une brave dame dont la figure placide s'encadre d'un béguin de tulle noir plissé, paraît sur le seuil. Le choix du quartier et la respectabilité d'un tel propriétaire attestent éloquemment les habitudes sages, réglées et tranquilles du jeune officier.

—Madame Bernard, dit Mme Marfeau avec un sourire amical, nous désirerions déposer ces fleurs dans la chambre de mon neveu.

Déjà Nicole est debout sur le trottoir caillouteux.

—Ne prenez pas la peine, madame Bernard... je les porterai bien moi-même... ainsi que ce panier de fruits.

Mais Mme Bernard, pas moins cérémonieuse que bénévole, entend absolument prendre une partie de la peine et se charge de parler de la jeune demoiselle qui grimpe en courant, suivie de la bonne dame essouffée... Toutes deux pénètrent dans l'appartement où plane un silence d'un mois, mais pas un grain de poussière, grâce aux soins minutieux de la propriétaire.

—M. Le Sénéchal aime tant l'ordre! dit-elle à l'éloge de son locataire.

—Qu'il fait Nicole d'un accent admiratif qui en dit long sur ses propres habitudes, je ne sais comment il s'y prend, mais chacune de ses affaires est toujours à sa place.

Elle choisit un vase que Mme Bernard va remplir d'eau, et reste un instant seule dans cette chambre vide, muette, mais où flotte ce je ne sais quoi d'impalpable dont s'impregnent les objets et qui révèle un peu la personnalité de leur possesseur. D'un regard, Nicole embrasse les photographies éparses sur le bureau, les murs où les panoplies d'armes alternent avec les trophées de cotillon du dernier hiver, et émue d'une sensation bizarre et subtile, pressent subitement la grande part d'inconnu qui lui reste fermée dans l'existence de son cousin, lancé dans le monde qu'elle ignore encore. Ainsi que toutes les natures essentiellement aimantes, Nicole est exclusive dans ses affections et voudrait retenir auprès d'elle tous ceux qu'elle hérite... Une aquarelle de Rémy, accrochée au mur, représente un aspect du Bois-Fleury... La fillette soupire en regardant les tourelles pointues, émergeant des masses de feuillages... Un rêve d'enfant s'ébauche dans sa tête... Les rassembler tous là... Grand'mère, le commandant, Rémy, Océile et puis, oser! tirer le verrou ensuite pour fermer la porte aux intrus et aux indifférents.

...Maintenant, chez Kermur. L'énergique coup de sonnette de Blaise fait accourir un petit soldat qui prend avec délicatesse la légère gerbe de roses.

—Dites au commandant que je compte sur lui ce soir, recommanda Mme Marfeau.

Et la voiture continue sa course.

...Il faut prendre sa "figure de ville", comme dit Nicole. Le balcon des Mauréan est déjà "plein de gens".

...Réfugiée contre Océile, une blonde élégante, fine et douce, la jeune fille contemple l'avenue où circulent les curieux, et prête une oreille indifférente aux propos d'alentour.

—Vous savez que Magda Paroly est à la fenêtre des Michallay, dit une jeune femme en se penchant au-dessus de la balustrade pour examiner la maison voisine.

—Eh bien! alors, fait l'autre, une délurée très commencement de siècle, je vous prédis que tous les nez masculins qui défilent tout à l'heure ne manqueront pas de se tourner sournoisement par là... Car la belle Magda fait de grands ravages parmi les cœurs civils et militaires... Et, de plus, son oncle Barlette vient de donner une fête dans son château de Fraissy, à l'issue des grandes manœuvres.

—Belle! La trouvez-vous si belle que ça! relève aigrement une troisième, en pinçant des lèvres.

—Ma chère, nous ne jugeons pas de la même façon que les jeunes gens, c'est incontestable... Il paraît que Mlle Paroly a le "charme"... Voilà le mot adopté... Inclinons-nous!... Regardez d'ailleurs, comme preuve à l'appui, M. de Gaillao, dont l'escadron est rentré d'hier, et qui vient attendre ses camarades... Là, sur le trottoir, en face de nous!... Les yeux de houri et les baz-deaux noirs de Mlle Magda l'hypnotisent... littéralement.

—Mais il ne me semble pas uniquement accaparé par la fenêtre en question... riposte la dame n° 3, montrant ses dents dans un sourire satisfait, car elle prend à son adresse les regards que le jeune officier darde effectivement à la dérobée sur le balcon des Mauréan.

—Ah! M. de Gaillao est un papillon qui éparpille ses hommages entre toutes les fleurs... Mais croyez-vous que ce soit un époux sérieux? Et il est évident que Mme Barlette doit penser à caser sa nièce.

—Placement des produits parisiens en province! murmure la dame sarcastique. Cette bonne province tant dédaignée!... Mais comment se fait-il que Mme Barlette n'ait pas produit plus tôt cette éblouissante nièce dont nous ignorions l'existence même, il y a quelques mois!

—Parce qu'elle était brouillée avec sa sœur, coupable d'avoir épousé un artiste, peut-être talentueux, mais à coup sûr malchanceux, qui a traîné sa guigne par toute l'Europe. Magda a connu des jours de misère noire, assure-t-on. Heureusement, ce pauvre Paroly eut la bonne fortune de portraiturer quelque chose de franco-russe, un vaisseau, je crois, dont l'Etat fit l'acquisition... Ce succès mit le peintre en vedette; les Barlette se décidèrent à l'avouer pour beau-frère... Rapprochements, effusions... émerveillement de la tante devant la beauté de la nièce, et rentrée triomphale à Château-sur-Maine... avec intentions matrimoniales à brève échéance. Voilà ce qui est

du moins deviné, supposé, raconté... et ce qui paraît assez vraisemblable.

Une sonnerie de clairon file à travers l'espace ses notes ténues et coupe court aux papotages. Les badauds s'alignent aux bords des trottoirs; toutes les têtes oscillent dans un même remous. La petite main brune de Nicole serre nerveusement les doigts blancs de Cécile. A un tournant de route, les tambours éclatent brusquement, et un frémissement agite les groupes où le bourgeois coudoie la jaquette et le dolman.

Rataplan, ran plan plan... Le coeur guerrier de Nicole saute dans sa poitrine, pendant que, là-bas, s'avance, sous le soleil ruisselant, la longue colonne, rouge du faite et à la base. La lumière s'accroche en étincelles aux boutons, aux visières luisantes, aux clairons de cuivre, à l'acier des fusils. Le tambour-major imposant brandit sa canne, pendant qu'une troupe de gamins marque le pas de chaque côté de la file, qui semble se mouvoir mécaniquement dans la régularité automatique de la marche.

Une émotion presque religieuse pénètre la jeune fille d'un respect tendre et sacré; n'est-ce pas l'âme de la France qui passe avec ces humbles soldats escortant le drapeau?

—Ah! voilà le commandant Kermeur, dit une de ces dames. Quel bel ensemble martial, cheval et cavalier, fourniraient à Detaille!

Nicole, flattée et heureuse, sourit, et Mme Marfeau envoie un amical signe de tête au commandant. Une lueur adoucit les yeux bruns, songeurs et fiers de l'officier, qui salue très discrètement le groupe d'amis au passage.

Le dernier bataillon d'infanterie vient de passer... Une fanfare stridente retentit... Au fond de l'avenue, un nuage s'élève avec un bruit confus de piétinements et de piaffes. Coquets dans leurs tuniques bleues chamarrées de broderies noires, les chasseurs avancent au pas cadencé de leurs petits chevaux vifs.

Cécile a reculé pour s'appuyer au mur et caresse le saphir de sa bague de fiancée, le regard lié à un autre regard, noir et velouté, qui monte vers elle.

—Ah! voici Rémy! cria joyeusement Nicole à sa grand'inère.

Et, du plus loin, elle adresse au cousin tant désiré d'énergiques signaux, sans s'occuper de la galerie. Parmi tous ces uniformes, elle ne voit que ce Rémy, svelte à ravir dans le dolman azur qui sied si bien à sa carnation de blond.

Mais celui-ci, devenu soudain très rouge, salue en bloc, avec une certaine hâte troublée, la société du balcon, adressant un sourire plus particulier à sa grand'tante... Et deux pas plus

loin, devant la fenêtre des Michallay, on le voit incliner son sabre, lentement, solennellement, comme dans un salut à la souveraine:

—Oh! oh! le geste est beau! son coeur est à la pointe de l'épée! dit la malicieuse voisine de Cécile.

Nicole, intriguée, se penche en avant pour découvrir vers qui s'en vont ce noble salut et les effluves bleus de ce regard prolongé, et distingue seulement le contour indécis d'une joue pâle sous l'enroulement d'un bandeau sombre.

II

Au mess... On vient de dévorer le premier service avec un appétit aiguïté par l'étape matinale. Les voix s'élèvent à mesure que les fourchettes se ralentissent... Seuls, Le Sénéchal et Duplessis restent silencieux dans le joyeux tumulte et ne sortent qu'avec un visible effort de la rêverie où ils s'absorbent. Chacun d'eux regarde, en soi-même, l'image qui remplit son coeur, blonde chez l'un, brune chez l'autre.

La songerie de Duplessis est sereine; sa tendresse calme et forte, son bonheur assuré, mais son camarade subit toutes les anxiétés folles de la passion naissante, allant, d'un bond, de la félicité à la souffrance, pour un regard, un mot, un rien. L'été précédent, il a rencontré Magda un peu partout, au Concours hippique, aux Courses; la beauté et l'esprit de la nièce de Mme Barlette l'ont vivement frappé. Longtemps, des semaines, le jeune homme a aimé sans trop s'en rendre compte, sans se demander où l'entraînerait ce courant imprévu de sensations et d'idées nouvelles. La cristallisation s'est ainsi opérée à son insu. Mais, depuis le bal champêtre, l'inquiétude, la jalousie, nées des adulations dont on entourait l'idole, ont fait comprendre à Rémy la puissance du sentiment qui avait pris entièrement possession de lui-même...

Le bonheur et Magda lui apparaissent désormais comme synonymes... Il raisonne et déraisonne dans une fièvre délicate, avec toute l'ardeur concentrée cachée sous ses manières tranquilles,—car Rémy n'est, au fond, avec ses airs froids et légèrement hautains, qu'un romanesque déguisé en homme pratique... Brusquement, après tant d'années sagement remplies de devoirs et de plaisirs calmes, le jeune officier arrive à un tournant de vie où la perspective change... Ses pensées s'orientent sur un but inopiné. Mentalement, il se trouve aux prises avec une foule de difficultés de tout ordre, et la seule idée des luttes futures l'énerve d'avance... Ah! qu'on est loin de se douter de pareilles choses au Bois-Fleury!

Rémy saute légèrement en s'entendant interpellé, et relève la tête avec d'autant plus d'impatience que l'interrupteur n'est autre que Gaillac, — que Gaillac se montre un des plus empressés auprès de Mlle Paroly, et qu'avec sa particule, sa fortune, sa tournure leste et pimpante, le petit Gascon présente un rival redoutable, — si du moins ce caprice n'est pas, chez lui, un nouveau feu de paille.

— Le Sénéchal, quelle est donc cette charmante personne qui vous a salué si chaleureusement, comme vous passiez devant l'hôtel Mauréan?

Rémy met quelque temps à descendre de ses nuages pour comprendre la question posée. Gaillac précise ses indications: "Une très jeune fille, portant encore la natte pendante... mais des cheveux, un teint, des yeux!!! La gentillesse d'un Saxe et la fraîcheur d'une rose moisseuse!... Avec une guimpe de dentelle et une robe bleue!"

— Ah! fait Duplessis, illuminé, mais ce doit être ta cousine Nicole, Le Sénéchal?

— Votre cousine?... Attendez que je me remémore!... La petite-fille du général Marfeau, peut-être?... avec laquelle, on m'a dit, que vous aviez été élevé?... Eh bien! mon cher, mes compliments! dit Gaillac d'un ton pénétré qui agace prodigieusement le cousin de Nicole.

Et, tout en pécinant une grappe, le Gascon soupire à demi-voix: "Hélas! que n'ai-je aussi, moi, un bien de cousine semblable, attendant, au castel paternel, le retour du cousin prodigue!"

Rémy se retient violemment. Son regret lance cette étincelle particulière aux yeux bleus; néanmoins, il se contient, et hausse les épaules pour toute réponse... Ce n'est pas la première fois que ce piteux-sans-rire méridional le choque par une hardiesse étourdie, antipathique à sa propre réserve naturelle... Mais, aujourd'hui, l'exclamation narquoise de Gaillac tombe au milieu de ses préoccupations comme une pierre dans l'eau, et soulève une effervescence soudaine... Nicole... oui... voilà de quel côté viendra le danger obscurément pressenti...

...Tout le monde connaît la situation de Rémy vis-à-vis de Mme Marfeau. Il n'est pas dans la ville un seul pâtissier flânant sur sa porte, pas une couturière sentimentale qui n'ait songé jadis, en voyant passer la vieille dame, toute blanche, entre ses deux enfants tout blonds: Un mariage dans l'avenir!... Cette conviction, tous ceux qui sont en rapport avec le jeune homme le lui laissent deviner par des allusions, des insinuations de plus en plus directes, surtout depuis son retour à Château-sur-Maine, et il s'en exaspère intérieurement... Quelle absurdité!... Parce que les deux enfants recueillis par la bonne dame se trou-

vent être une fille et un garçon, s'ensuit-il nécessairement qu'ils doivent s'épouser!...

Les graves vingt-cinq ans de Rémy considèrent de haut les dix-sept années exubérantes de sa jeune cousine. La seule idée d'un mariage entre lui et cette folle gamine lui paraît le comble du ridicule, et rien ne peut l'irriter davantage que de voir ces racontars ineptes se propager, risquant d'entraver les projets nouveaux qui lui tiennent si fort à coeur. Quelle rage ont donc les petites filles de grandir et de devenir encombrantes?

Considérablement assombri, Le Sénéchal achève son repas sans mot dire, et quitte la table le premier, suivi par Duplessis, son fidèle Pylade. Tous deux cheminent dans ce silence qui décelé l'intimité des pensées.

Albert pénètre parfaitement ce qui se passe dans l'esprit de son camarade, quoiqu'il soit plutôt édifié à ce sujet par ses observations personnelles que par les confidences de Rémy, car celui-ci possède cette pudeur de l'âme qui rend pénible tout épanchement. Avec cette discrétion qu'apportent les jeunes gens dans leur commerce d'amitié, Duplessis, tout en réservant son opinion, ne se permet aucune remarque, mais au fond de lui-même, il déplore la fatalité qui détourne Le Sénéchal de son cercle habituel d'affections pour le lancer en plein inconnu.

Rémy manie nerveusement sa cravache en ruminant son mécontentement. Ses yeux, d'un bleu violet, paraissent presque noirs sous l'ombre des sourcils rapprochés. Mais tout à coup, à l'angle du boulevard, il reste cloué sur place, atterré, en voyant s'arrêter net devant lui un vieux cheval conduit par un vieux cocher, à la livrée brune bien connue, et traînant un antique équipage. Dans le cadre de la portière surgit soudain une ronde figure à fossettes, derrière laquelle s'aperçoit un visage ridé et souriant... Impossible d'échapper... et, derrière lui, Rémy discerne un bruit grandissant de cliquetis d'éperons et de voix animées, dominées par le fausset aigu de Gaillac.

Il faut s'approcher cependant et subir, les oreilles chaudes, le sang bouillant d'impatience, un tendre et puéril babillage de petite fille et de vieille femme.

— Tu n'es pas trop fatigué?

— Non... non...

— Tu viendras ce soir?

— Oui... oui...

Tout en causant, il recule pas à pas; enfin la voiture s'ébranle, mais Nicole se penche pour un dernier adieu:

— P'tit Zin!... tu trouveras une surprise sur ton bureau!...

Justement, toute la bande de ses camarades débouche en cet instant, se dirigeant vers le cercle pour prendre le café... Rémy traverse le groupe, tête baissée, sans vouloir remarquer le sourire significatif de Gaillac, et se dirige à fond de train vers son domicile... Daplessis qui l'attendait à quelque distance, lui dit, presque involontairement, en prenant le pas :

— Elle devient vraiment gentille, Mlle Nicole!

— Allons, toi aussi!... s'écrie Rémy d'un ton rogue.

Sans rien ajouter de plus, il accélère son allure et arrive enfin devant sa maison où Mme Bernard l'accueille avec son sourire avenant.

— Monsieur Le Sénéchal, dit-elle d'un petit air mystérieux, vous trouverez une surprise sur votre bureau!... Sachant de qui elle vient, je ne doute pas qu'elle vous soit fort agréable.

La coïncidence de ces paroles avec celles des Nicole éclaire l'esprit du jeune lieutenant. Le sourire où Mme Bernard veut mettre beaucoup de finesse achève de l'horripiler. Décidément, cela tourne à l'obsession. Toujours la même mouche agaçante l'assourdira-t-elle de son bourdonnement: Cousine! cousine!... Veut-on absolument lui faire prendre en grippe la petite camarade qu'il aime fraternellement?

Entrant dans son bureau, il aperçoit sur sa grande table de travail la gerbe de fleurs et la coupe de pêches veloutées dont la groupement gracieux, les couleurs harmonieuses, composeraient un charmant motif de tableau... Mais présentement, Rémy reste insensible à toute émotion artistique. Combien l'homme est ondoyant et divers!... Le jeune officier adore les fleurs: celles-ci, qui témoignent d'une aimable pensée, devraient lui être plus particulièrement agréables. Et cependant son regard, en se posant sur elles, n'exprime que de la colère et du souci. Les gens et les choses que nous aimons le plus nous sont parfois importuns... Ce parfum suave qui, en d'autre temps, flatterait l'odorat de Rémy, ne lui transmet que des sensations déplaisantes, éveillant une foule d'idées irritantes... Excédé, le lieutenant ouvre brusquement sa fenêtre. Pour un peu, il y jetterait les roses qu'il saisit d'une poignée.

— Tenez! commande-t-il à l'ordonnance qui s'active à débarrasser la cantine, portez cela à la propriétaire, les fleurs me font mal à la tête.

Il considère sévèrement les pêches, tenté de leur faire suivre le même chemin, mais son appétit de vingt-cinq ans n'a pas le courage de consommer le sacrifice.

...Le commandant Kermeur a lui-même arrangé les roses de sa filleule dans un cornet de cristal et les a déposées près de son encrier, du

côté où son regard se dirige le plus souvent. Il les gardera là jusqu'à l'effeuillement final, et la fine senteur qui se dégage du bouquet évoquera chez lui le souvenir d'une petite âme fraîche dont il respire avec délices le jeune parfum.

III

— Demoiselle d'honneur! s'écrie Nicole, éperdue. Non, pas ça! Ne me demande pas ça, Cécile!... J'aimerais mieux entrer dans la cage aux ours!

— La préférence est au moins singulière! s'exclame M. Mauréan, pris de fou rire devant la figure effarouchée de sa pupille.

— Songez donc! poursuit lamentablement Niquette plantée au milieu du salon du Bois-Fléury et promenant sur l'assistance un regard de détresse. Tenir un bouquet, une bourse, ne s'accrocher nulle part, sentir que votre plus petit mouvement est suivi par une multitude d'yeux braqués comme des fusils... Non, je deviendrais folle!... D'autant plus que je serais sûre de faire des choses ridicules, parce que tout ce que je redoute se produit toujours... Absolument!... Ainsi, chez le photographe, dès qu'on me dit: "Une! deux! trois! Ne bougez plus!" Ça ne rate pas! Tout rentre à la fois!

— Que dirais-tu donc si tu remplissais le rôle principal en la circonstance? fait Cécile, frissonnante. Quand j'aperçois, à une messe de mariage, les badauds qui se bouvolent, montent sur les chaises et chantent fort haut leurs impressions sur la victime innocente, je me demande comment celle-ci trouve le courage d'aller jusqu'à l'autel!...

— Bah! le bon Dieu donne des grâces... Puis on se réfugie sous les plis de son grand voile!... observe Mme Mauréan, — le portrait de Cécile en teintes atténuées, comme un pastel un peu effacé. Moi, je n'ai rien vu, en montant la grande allée, sauf la mosaïque dont le dessin m'est resté dans la mémoire, ainsi que les mollets rebondis du suisse.

— Quelles trembleuses que ces petites filles! dit Grand'maman Tambour. Toutes n'ont pas de plus grand désir que de se voir la "mariée!" Et, une fois là, il semble qu'il s'agisse de gravir l'échafaud!...

— Enfin, nous autres parents débournaires, nous tâcherons que le jour du mariage de notre enfant unique ne lui soit pas gâté par ce qu'elle considère comme un supplice! reprend M. Mauréan, renversé dans son fauteuil et jouant avec son lorgnon d'un air satisfait. Si l'affluence est considérable, tout au moins ne sera-t-elle guère intimidante. Et Cécile peut être assuré qu'une

oule de braves gens prieront pour elle de tout coeur, car c'est à Valoyseau qu'elle veut se marier. Et c'est chose décidée depuis le retour de M. Duplessis.

—A Valoyseau! s'écrie Nicole, charmée. Oh! l'excellente idée!

—Ne te figure pas néanmoins que les choses se passeront dans l'intimité! dit Cécile avec un léger soupir. Mais tu sais que papa voit grand... Le cortège sera énorme. Le ban et l'arrière-ban des amis ou surs, connaissances!... Et Dieu sait si un député en possède! L'arrondissement entier!... Une vraie fête villageoise enfin, avec jonchée de fleurs, illumination, feu d'artifice et beaucoup d'"et costera".

—Ah! ces députés! fait Mme Marfeau avec son rire cordial. En ont-ils des ruses pour travailler leur popularité!...

—Ne m'accuse pas trop de sacrifier aux moeurs du jour! dit gracieusement l'honorable. Il est toujours permis de faire un coup double... mais sérieusement, je suis ennuyé de lunchs écourtés, après lesquels on fait comprendre aux invités qu'ils encombreront les appartements.

—Et quel cavalier me destine-t-on? demande, perplexe, la future demoiselle d'honneur.

—Devine un peu? fait malicieusement Mlle Mauréan. Le plus blond, le plus svelte, le plus distingué des chasseurs...

—Rémy! s'écrie Nicole, transportée. Ma petite Cécile, il faut que je t'embrasse!

Cet élan pathétique se trouve interrompu par l'arrivée du si blond, si svelte, si distingué jeune officier, mis en question.

—Rémy! annonce vivement Nicole, saisissant son cousin par les deux revers de sa jaquette et levant vers lui des yeux rayonnants, figure-toi que je vais être demoiselle d'honneur avec toi!

—Comment, Rémy demoiselle d'honneur! s'exclame une voix joyeuse, et derrière la tête blonde de Le Sénéchal se montre le visage brun de Duplessis, amené là par ce bienheureux hasard, si étonnamment propice aux fiancés.

La surprise de cette apparition empêche Nicole de remarquer la froideur avec laquelle son cousin a reçu la sensationnelle communication.

Arrêter Duplessis, alors qu'un regard doux et ravi l'appelle au fond du salon, serait une iniquité... Songez donc! Ily y a—au plus juste—trois grandes heures qu'Elle et Lui ne se sont vus!... L'excitation joyeuse des charmants fiancés se communique à tout le monde, si bien que le commandant Kermeur tombe au milieu d'un vacarme confus de questions, de rires, d'explications, de compliments qui se croisent, s'entre-croisent et se brouillent; brouhaha surmonté par

le mâle contralto de Mme Marfeau qui déclare chaleureusement:

—C'est égal! je suis grandement contente de voir entrer cette jolie recrue-là dans la famille militaire!... O'eût été vraiment dommage qu'elle épousât un pékin!

—Comme son père! merçi! fait en riant le député.

—Il y a pékin et pékin, comme il y a fagots et fagots... Et puis quel bon petit quator d'amis ça fera là: Cécile et Duplessis, Rémy et Nicole!... Ah! bonjour, commandant!... vous arrivez à point. Permettez-vous qu'on enlève votre filleule? Son tuteur veut absolument la conduire à la représentation donnée ce soir par une troupe de passage.

—Cyran de Bergerac ne peut manquer de plaire à Nicole: il a une si grande âme et une si bonne épée! dit Cécile.

—Allons, cours vite prendre la tenue des grands jours, dit Mme Marfeau, s'adressant à Nicole. La permission est contresignée par tout le monde.

Electrisée, la jeune fille saute sur la porte, puis s'arrête la main sur le loquet.

—Mais toi, grand'mère?...

—Moi, je reste naturellement! Les veillées ne conviennent plus à une patraque sexagénaire!... Tu me retrouveras demain matin puisque Cécile t'offre sa chambre...

Le bras de Nicole retombe. Un profond désappointement se lit dans ses traits détendus. Instantanément, elle se figure le salon vide et la grand'mère seule, et fait deux pas en arrière.

Kermeur, habitué à lire sur cette physionomie mobile, pressent le scrupule qui trouble l'enfant, et, se tournant vers Mme Marfeau, il lui demande de son ton tranquille:

—Voulez-vous m'offrir à dîner?

—Parbleu, je n'osais vous le proposer! s'écrie allègrement la vieille dame. Je craignais que vous n'eussiez l'intention d'assister au spectacle, vous aussi. Va t'amuser sans remords, petitel!... Tu me laisses le meilleur des compagnons.

Nicole adresse un regard d'ardente reconnaissance à son parrain, puis s'élance hors du salon et reparait bientôt radieuse, dans une claire et simple toilette de jeune fille, le flot de ses cheveux noués par un ruban, suivant le désir de Cécile qui trouve sa petite amie délicieuse ainsi.

—Là! fait Niquette, en tournant comme une toupie, les bras étendus au-dessus de ses jupes ballonnées, me trouvez-vous suffisamment "ornée?"

Seulement, une telle précipitation implique de nombreux oublis. Et le départ ne s'effectue pas avant plusieurs voyages dans les régions supérieures de l'habitation, destinés à rechercher les

accessoires: dentelle, gants ou mouchoir, qui manquent à l'équipement de Niquette.

Elle va, vient, monte, descend dans un affairément vertigineux qui met tout le monde en joie. L'heure presse. On ne lui laisse pas le temps de s'attendrir aux adieux. Avec un gai tintamarre de grelots et de gourmettes, où se mêlent les rires des jeunes filles, l'équipage des Mauréan et le dog-cart de Duplessis s'éloignent sous la voûte déjà sombre de l'avenue des maronniers, et franchissant la baie claire, fermée au fond par une barrière blanche. Le grand salon, où se trouvent seuls maintenant le commandant et Mme Marfeau, paraît subitement froid et triste.

— Ne dirait-on pas que cette jeunesse a emporté la chaleur et la lumière! observe la générale, impressionnée. Blaise, apporte les lampes et fais-nous du feu!

Une flambée pétillante dans la cheminée, deux fauteuils rapprochés, une table à jeu et un damier, il n'en faut pas davantage pour établir un coin d'intimité où les isolés cherchent un refuge contre la mélancolie crépusculaire. Pendant que Kermeur, d'un geste précis, dispose les pions sur les cases noires, la clarté de la lampe, tombant d'aplomb sur sa tête penchée, met en relief ses traits fins, nerveusement accusés par cette malgreur vigoureuse qui est celle des ascètes et des soldats, et accentue le ferme modelé d'un front de penseur.

— Ça fait vraiment plaisir à voir de gentils petits amoureux comme Cécile et ce brave Duplessis! dit tout à coup Mme Marfeau, après un assez long silence où chacun s'est laissé aller à ses réflexions. Comme ça pousse vite, tout ce petit monde! C'est à croire que les années sont plus courtes qu'au temps jadis!... Hier, la robe blanche des communiantes, et demain, celle des mariées!... Et dire que Nicole n'a que deux ans de moins que son amie... que ce jour-là viendra pour elle comme pour les autres!...

Une souche s'écroule à propos pour permettre au commandant de soulager, par un mouvement, une subite crispation. Il saisit les pincettes et tisonne avec vigueur, la pâleur bronzée de son visage s'empourprant au reflet de la flamme.

— A quoi bon penser à cela? fait-il, la voix baissée d'un ton.

— Mais j'y songe sans tristesse, ne vous y trompez pas! reprend vivement la vieille dame. Certes, ce doit être odieux de donner à un inconnu le trésor qu'on garde avec amour... Seulement, quand on voit de loin le but où l'on marche, et qu'il ne peut y avoir ni méprise, ni appréhension de l'avenir, à quoi bon s'inquiéter!...

— Je vous souffle un pion! dit Kermeur, sans demander l'explication de ces paroles obscures.

— Qu'y voulez-vous faire? c'est la loi commune! poursuit Mme Marfeau, discutant plutôt avec ses propres pensées qu'avec son taciturne interlocuteur. Rien ne demeure fixe... La vie marche. Chacun s'installe à sa façon dans l'existence... N'y aura-t-il que vous, affreux célibataire, qui resterez en camp-velant comme un nomade?

— A quoi bon? fait le commandant en levant les épaules. Vous l'avez dit... le temps va si vite, je regarde vivre les autres...

— Nonchalant!... ça ne suffit pas!... Il faut vivre pour vous-même. Voyons, il n'est pas possible qu'un homme de cœur comme vous n'ait pas senti parfois, entre ses livres et ses armes, une lacune où pourrait se glisser quelque chose de délicieusement bon: l'amour d'une aimable compagne! Vous auriez beau me vanter le célibat, l'indépendance, etc., moi, je vous affirmerai toujours qu'il n'y a rien de meilleur que le bonheur pot-au-feu d'un ménage, uni par une robuste confiance et une inaltérable amitié... tel que nous le goûtions, mon pauvre Marfeau et moi...

L'éveil des chers souvenirs, la force de sa conviction, ont donné aux paroles de la vieille femme un attendrissement communicatif. De nouveau, le commandant se détourne de la table de jeu et contempera fixement, pendant quelques minutes, le feu, suggestif évocateur du passé et auxiliaire des confidences.

— Ne m'accusez pas d'égoïsme ou de sécheresse! dit-il enfin de cette voix basse qui vient du plus lointain de l'âme. Mais rappelez-vous... Mes dix-huit ans pris dans le tourbillon de 1870... Et la fatalité qui me frappa personnellement dans le cataclysme général. Mon père succombant à l'inquiétude, me croyant mort alors que j'étais seulement prisonnier...

Silencieusement, sa vieille amie lui tend la main par dessus le guéridon.

— Toute ma jeunesse subit l'influence de ces souvenirs sinistres, reprend Kermeur. L'âme absorbée par l'idée des revanches futures, je vécus en soldat, sans me croire la temps de fonder un foyer... Puis, un jour, je m'aperçus que les manières de voir et de comprendre de la nouvelle génération ne correspondaient plus aux miennes, je constatai ainsi que j'avais vieilli et que...

— Et que? répéta Mme Marfeau.

— Et que, par conséquent, il était trop tard pour... ce dont vous me parliez tout à l'heure! conclut le commandant, se levant et faisant quelques pas dans le salon, le front incliné, les mains derrière le dos.

—Mauvaise excuse! Il n'est jamais trop tard! fait Mme Marfeau avec l'ardeur d'une catéchumène. Mais, saprejeu, mon cher! vous n'avez que quarante-quatre ans, vous êtes mince comme un jeune homme, et je gage que plus d'une demoiselle charmante vous trouve plus belle mine qu'à vos efflanqués de sous-lieutenants. Donc...

Kermeur eut un mouvement de tête incrédule. Puis sa physionomie austère s'égayait d'un sourire.

—C'est que voilà... dit-il, s'arrêtant devant sa bonne vieille amie. Je vous dois un aveu pénible... puisque nous en sommes à ce chapitre! Le croiriez-vous?... Eh bien! les jeunes filles me font peur... maintenant comme autrefois... Plus elles sont charmantes, plus je me méfie... Je trouve tellement difficile de pénétrer tout ce qui peut se passer sous ces fronts lisses, derrière ces yeux bleus ou noirs!... Quand je pense que telle et telle femme de ma connaissance, acariâtre, coquette ou harpie, a dû, elle aussi, posséder ces apparences angéliques pour subjuguier son infortuné mari!... Peh!... je recule épouvanté, en songeant que pareille aventure pourrait être la mienne... C'est pourquoi je me suis toujours tenu à distance respectueuse... Et c'est l'histoire de la plupart des vieux garçons...

—Quels lâches! déclare rondement la vieille femme... Vous voudriez tous être certains de prendre le bon numéro à la loterie... Enfin, il faut risquer quelque chose pour gagner, tout au moins?...

—Certains réqueraient trop!... dit Kermeur, reprenant son ton grave. Ceux qui ne savent pas se donner à demi et sentent que, s'ils abandonnaient leur cœur, ce serait entièrement... pour toujours... Alors, ceux-là ne peuvent trop s'assurer à quelles mains ils se confient.

—Mais enfin, objecte Mme Marfeau, avec l'entêtement de son optimisme, il ne manque pourtant point de jeunes personnes de bonne et franche nature; vous n'avez pas été assez déshérité pour n'en point rencontrer sur votre route quelqu'une vers laquelle vous vous soyez senti attiré, je suppose?

—Peut-être, murmure Kermeur, dont les yeux se levant vers la muraille effleurent, tour à tour, deux figures peintes dont le sourire tendre et joyeux se distingue vaguement dans la pénombre: le portrait de la mère de Nicole et celui de Nicole elle-même.

—Mon cher confesseur! fait-il en revenant s'asseoir devant le damier, vous n'ignorez pas que les choses se trouvent rarement à point dans la vie... Eh bien! dans la mienne, par un b'zarrer contre-temps, tout arrive toujours trop tôt... ou trop tard...

IV

Jamais les yeux gris ne se sont ouverts si largement! On croirait qu'ils veulent tout absorber à la fois: la scène, les spectateurs, les peintures du plafond, les crânes chauves de l'orchestre, les toilettes des galeries. Pour la première fois de sa vie, Nicole met le pied dans un vrai théâtre, et tout ce qu'elle y voit lui étant nouveauté l'amuse prodigieusement.

Ce dîner chez les Mauréan, l'escapade de cette soirée au spectacle, constituent des événements mémorables dans le calme existence d'une fillette uniquement occupée encore d'études et de créations presque enfantines... Aussi son frais visage rayonne-t-il de contentement. Et dans l'exaltation de son allégresse, Nicole a toutes les peines du monde à s'empêcher de commettre des actions intempestives, dont la tentation folle entraîne sa pensée... Mon Dieu! qu'arriverait-il si elle laissait éclater tout haut le rire qui lui chatouille les lèvres, ou bien si elle projetait son programme, roulé en boule, sur un nez voisin dont la truculence la taquine?... Mais, heureusement, elle parvient à rester maîtresse d'elle-même, et personne ne peut soupçonner ces billesvesées saugrenues chez la jeune personne, modeste et sage, qui se tient assise, sur le devant de la loge, près de Cécile Mauréan.

D'ailleurs, dès le lever du rideau, tout le reste disparaît pour elle...

—Cyrano doit fortement t'intéresser!... murmure malicieusement Rémy. Il méprise les gants, comme toi!...

Beaucoup d'autres motifs plus sérieux suscitent la sympathie de Niquette Marfeau pour le Gascon chevaleresque,—défenseur des faibles, dédaigneux des sots, indépendant et fier vis-à-vis des puissants,—dont les mâles accents trouvent un écho inattendu dans cette âme de jeune fille. Et comment ne point se passionner ardemment pour le héros quand il tremble et défaillit presque en avouant son amour secret, sans espoir, pour sa jolie cousine?

Sa cousine!... Excellent Cyrano!...

Ce sont les cadets de Gascogne,
De Carbon, de Castel-Jaloux...

La musique des beaux vers sonores, pittoresques ou touchants, enivre Nicole; mais une autre griserie encore trouble son cœur et son cerveau. Du jeune amour de Cécile et d'Albert s'émane un fluide subtil qui pénètre tout ce qui approche les fiancés... Aussi bien que Rémy, Niquette a subi l'influence du charme. La vie vient de soulever un de ses voiles, laissant entrevoir son plus déli-

cieux mystère, et les yeux ingénus de la jeune fille en gardant un éblouissement. Aimer de toutes ses forces, de toute son âme, plus que soi-même, quelle félicité ce doit être là? Peut-elle espérer goûter un jour cette joie intense et douce?

Inconsciemment, à cet instant, son regard cherchant Rémy, le jeune homme lui est apparu, lui aussi, transfiguré, les prunelles brouillées, la voix alangui, et le cœur confiant de Nicole a tressailli du bonheur saisissant que donne la première révélation de l'amour... L'émotion de son cousin s'appelait bien du même nom que la sienne... mais, hélas! l'enfant ne sait pas encore que deux âmes vibrent rarement à l'unisson; et pendant qu'en elle une voix murmurait tendrement: "Rémy!..." la même voix, chez Le Sénéchal, appelait Magdeleine!...

Le second acte touche à sa fin. Le bruit de quelques retardataires, s'installant sans précaution dans une loge, soulève plusieurs "chut!" indignés, et Nicole, dès que son intérêt n'est plus attiré vers la scène, tourne machinalement la tête du côté des nouveaux venus. Son regard glisse sur une dame d'âge mûr, de mine hautaine et guindée, sur un monsieur dont la face bilieuse s'encadre de courts favoris jaunes, pour s'arrêter avec admiration sur la jeune femme qui vient de gagner son fauteuil par un mouvement plein de grâce et de souplesse. Jeune femme ou jeune fille? On ne saurait trop le définir devant ces vingt ans épanouis, et la tranquille assurance des yeux clairs qui promènent sur toute la salle leur souriante indifférence.

Au milieu du cliquant un peu criard environnant, la toilette de l'inconnue se distingue par une sobriété savante destinée, non pas à attirer l'attention, mais à mettre en relief les lignes sculpturales du buste et des épaules, à faire valoir la pâleur finement ambrée du teint qui ressort merveilleusement encore sous l'encadrement sombre des bandeaux, soulevés au-dessus des oreilles, et dessinant sur le front blanc le triangle des déesses grecques.

—Marie Stuart! s'exclame Nicole, émerveillée et possédée par la manie écolière de trouver partout l'incarnation de personnages dont elle étudie l'histoire.

—Non pas!... fait Cécile, égayée. Plus simplement, la belle Magdeleine Paroly, volontiers dénommée Magda... La nièce des Barlette! Tu sais bien... la manufacture Barlette?...

—Oui, j'en ai entendu parler chez toi... Bonne, grande, pâle!... En voilà une qui m'a volé le physique de mes rêves!...

Rémy, dont les yeux sont rivés à un seul point

de mire, depuis l'entrée de Magda, laisse échapper un rire léger.

—Ne te répète-t-on pas que tu as un physique sympathique... si sympathique que les toutous errants t'adoptent dans la rue... Que te faut-il donc encore?...

—Ce doit être si amusant d'être jolie comme ça, et de fasciner tout le monde!... Car les lunettes sont toutes braquées sur elle... Voyez plutôt!...

Rémy la remarque assez pour en ressentir un vague malaise qui s'accroît encore pendant la causerie de ses amis.

—Ma foi!... dit Cécile à demi-voix, en secouant la tête, pour ma part, je préfère passer mon "chemin, sans élever un si grand murmure d'amour sous mes pas..." Ça me gênerait fort de produire tant de sensation...

—Et sa tante doit la marier? poursuit innocemment Nicole.

—Veux-tu bien te taire? dit Mlle Mauréan, amusée.

—Dame! je répète ce qu'on a dit chez toi!... Oh! ce ne sera pas d'effleure... Elle est si belle!...

—Petite! fait gravement M. Mauréan en essayant ses jumelles, les garçons se montrent plus pratiques que tu ne penses dans ton inexpérience. Ces beautés-là sont plutôt faites pour briller derrière la rampe que pour soigner bourgeoisement le rôti d'un pauvre homme. Ne me parlez pas de ces pimbêches, infatuées de leur ceinture de 0 m. 50 et de leur profil académique. Il n'y a rien de tel qu'une bonne laide pour vous capitonner l'existence d'un mari de petites prévenances délicates...

—Ah! permettez! proteste vivement Duplessis.

Le Sénéchal rit avec les autres, mais d'une façon contrainte, car ce badinage fomenté en lui des réflexions dont l'importunité vient assez souvent le harceler, au milieu même de son enchantement. Sa raison, au fond de lui-même, s'accorde avec le bon sens humoristique de M. Mauréan. Parfois, oui, parfois, il en arrive à souhaiter que la beauté de Magda soit moins brillante, s'impose moins à l'attention de la foule. Son amour à lui ne s'en amoindrirait pas, épuré, ennobli, au contraire. Si le visage de Mlle Paroly perdait un peu de son éclat, ne resterait-elle pas encore la séduction même par l'attrait de la voix, des manières, de l'esprit?

L'hommage vulgaire qui va spontanément à la bien-aimée blesse le délicat amour de Rémy, et l'indigne comme une profanation. Avec ses idées d'homme il est loin d'imaginer,—tant il place l'élite de son cœur au-dessus des sentiments du commun,—que cet encens banal puisse en rien

complaire à la jeune fille. Et, dans l'exacerbation d'une jalousie irraisonnée et douloureuse, le jeune Français en arrive mentalement à comprendre les mœurs des Orientaux, leurs gynécées clos, leurs hautes murailles et leurs triples voiles...

Tout à coup, cette souffrance latente devient aiguë. Une brusque commotion ébranle Rémy. Gaillac, introduit par un cousin des Barlette, vient de paraître dans la loge d'en face, saluant, complimentant, papotant, fleuretant, avec ce sourire satisfait et cette aisance imprudente qui révoltent Le Sénéchal... L'acte va commencer et, à la grande rage de son rival, Gaillac s'incruste dans son fauteuil.

— Tu es écarlate! fait Nicole en se retournant vers son cousin. Moi aussi, d'ailleurs, ajoute-t-elle en touchant sa joue. Il n'y a que Marie Stuart qui reste blanche et suave dans cette étude... Toutes les chances... Ma petite Océile, permets-moi d'enlever mes gants!... Ils m'empêchent de respirer!

— Malheureux! ne bronche pas., exclame comiquement Océile. De la tenue, mademoiselle!... On vous lorgne, comme vous le désiriez tout à l'heure!...

— Où ça? demande Nicole, s'effarant et passant du rose vif au cramoisi.

— Dans la loge de la belle Marie Stuart! M. de Gaillac en personne!...

— C'est sans doute que j'ai quelque chose de ridicule! murmure la fillette, s'agitant comme si un paquet d'aiguilles était répandu sur son siège, car elle est bien trop naïve pour supposer qu'on puisse prendre plaisir à contempler sa jeunesse en fleur... Regarde un peu, Océile, si mon chapeau n'est pas de travers?

— C'est un succès. Niquette, déclare Mlle Maur'an Car, pris de l'incomparable Magda, il n'est pas permis à un homme de penser à aucun autre objet!... Gare à M. de Gaillac, si l'on s'aperçoit de cette sornioise défection!

Rémy, agacé, intervient:

— Je remarque que vous prenez volontiers mademoiselle Paroly pour cible de vos épingles, amie Océile? fa-t-il d'une voix moins franchement enjouée qu'il ne le désirerait. Et, cependant, vous l'invitez aux fêtes solennelles de votre mariage? Peut-on savoir la raison de cet illogisme?... Rien ne me divertit comme ces petites histoires de jeunes filles!... ajoute-t-il d'un ton de sagesse supérieure et condescendant.

— Mais, homme rigide, êtes-vous assez favorisé du sort pour mettre toujours votre conduite d'accord avec vos principes et vos sentiments?... Obligez-vous la raison d'Etat, qui oblige l'infortunée fille d'un député à sacrifier sympathies ou

antipathies?... M. Barlette est l'électeur le plus influent, le plus riche propriétaire de l'arrondissement de papa... Quant à la belle Magda... naturellement, je ne puis la voir des mêmes yeux que vous... (Une nouvelle poussée de rouge enflamme le visage du lieutenant, qui jette un regard rapide et méfiant sur Océile). Attendu que certaines femmes tiennent en réserve leurs grâces les plus insinuantes, leurs sourires les plus fascinateurs, pour ne les dépenser qu'à bon escient... quand les messieurs reviennent du fumoir... mais dédaignent de se mettre en frais pour de simples personnes de leur sexe...

Heureusement, le lever du rideau arrête net ce torrent de malices, car la moustache si blonde, si soyeuse de Rémy serait dévastée, tant il la mordille avec un acharnement furibond.

Maintenant, sous le balcon de Roxana, dans l'ombre protectrice de la nuit d'été, Cyrano exhale son amour passionnément tendre et mélancolique. Toute la salle frémit d'une intense émotion, et plus d'un doigt ganté écrase furtivement une larme...

De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé!

Il semble à Rémy que c'est de son propre cœur que sortent ces mots d'amour... Lui aussi a la mémoire pleine de visions, répétant à l'infini la même image...

Ah! que pour ton bonheur, je donnerais le mien, Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien!..

Nicole ferme les yeux pour mieux recueillir en elle ce cri d'héroïsme dont les vibrations la font frissonner, et de ses paupières closes filtrent des larmes enthousiastes...

Hier, elle se fût franchement tournée vers Rémy, pour partager avec lui cette jouissance d'idéal; aujourd'hui, une pudeur l'arrête, et c'est la main de Océile qu'elle serre avec force, en murmurant:

— Que c'est beau!

L'inconnu qui planait l'a effleurée de son aile; elle n'est plus tout à fait la même qu'hier... Nicole le sent confusément et se demande d'où lui vient cette compréhension vive et lumineuse des choses?...

L'attrayante fiction s'interrompt. Il faut retomber dans la réalité... Toc, toc... Des visites! Des jupes froufrouitantes emplissent l'étroit salon que les messieurs s'empressent d'abandonner... Nicole les envie ardemment, et, ne pouvant les suivre, se recoquille comme un petit hérisson.

— Idéal, ma chère! ravissant!

Un caquetage de volière!... Plus que jamais, Niquette Marfeau éprouve le violent désir de s'i-

soler avec ses amis dans un flot sauvage, inaccessible aux gêneurs.

—Too, too!.. Mme Barlette! Et dans son silage, la royale et la suave Marie Stuart!—Voilà qui devient intéressant!— Au regard nettement interrogateur que Magda laisse tomber sur Nicole, Cécile, après les compliments ordinaires, se croit obligée à une présentation:

—Mlle Marfeau!... Mlle Paroly!...

—Vous aurez bientôt occasion de vous retrouver à Valoyseau! ajoute la fiancée de Duplessis avec une rougeur. Vous connaissez d'ailleurs le cousin de ma petite amie, le lieutenant Le Sénéchal?

—Un de nos meilleurs valseurs! fait Magda, inclinant légèrement son beau front, pendant que la fillette, intimidée, esquisse une révérence qui a pour résultat de lui noyer le visage dans un flot de cheveux. Les yeux clairs et insondables de Mlle Paroly se fixent sur la cascade soyeuse qui roule sur les épaules de Nicole et elle reprend, avec son sourire à la Joconde:—Je me fais un devoir de conscience, mademoiselle, de vous transmettre les félicitations de M. de Gaillac au sujet de votre étonnante chevelure... Il en est absolument ébloui... et prétend que votre photographie pourrait servir de réclame à un Régénérateur capillaire... Melrose ou Windsor quelconque.

L'intention est ambiguë, malgré le ton léger qui adoucissait ces paroles... Mais tout complétement semble suspect à la simplicité de Nicole, et piquée, rouge comme un coq de combat, elle se dresse sur ses ergots en posture défensive.

La conversation tourne. Mme Barlette et sa nièce ayant eu la bonne fortune de voir jouer la pièce à Paris, déclarent que la représentation actuelle leur semble insipide et la critiquent sans pitié dans les moindres détails. Nicole s'irrite de ce qu'on lui gâte ainsi gratuitement un plaisir en ridiculisant ce qui lui a paru admirable.

—Je suis joliment contente de ne me connaître à rien! gronde-t-elle, agacée. Au moins, je puis m'amuser de tout mon coeur, à rire ou à pleurer...

Et, sur cette boutade, se retirant dans un coin, elle tourne le dos à Marie Stuart, dont la suavité est fortement en baisse...

—Eteinte, l'aurole de la déesse! déclare-t-elle un peu plus tard à Cécile, à qui elle adresse les reproches d'Alceste au trop aimable Philinte...—Tu ne l'aimes pas, tu l'avoues toi-même... Alors, pourquoi lui faire si bon accueil?

—Mais, petite Niquette, les exigences du monde!... Tu seras bien obligée aussi, toi, de renoncer à ta franchise intransigeante plus tard?...

—Jamais! dit résolument Nicole, en reprenant sa place, car l'entr'acte touche à sa fin, et M. Mauréan et Duplessis viennent de réintégrer la loge.

Rémy s'attarde, à la grande impatience de sa cousine, qui brûle de lui communiquer ses impressions sur Marie Stuart.

La sonnette tinte.

C'est un claquement perpétuel de portes ouvertes et fermées.

Nicole s'enfièvre... Les trois coups traditionnels retentissent...

Pour un peu, la jeune fille trépignerait d'impatience. Soudain, une exclamation lui échappe.

Il lui semble qu'un souffle froid passe sur elle...

Rémy vient de lui apparaître dans le fond de la loge de Marie Stuart, à la place précédemment occupée par M. de Gaillac.

—Quoi! va-t-il rester là?...

Elle n'ose regarder de ce côté, une étreinte pénible serre sa poitrine. Elle ne parle pas à Cécile, redoutant une réflexion, un mot qui redoublerait son chagrin, car Nicole a conscience du malaise environnant.

Derrière elle, M. et Mme Mauréan chuchotent.

Cécile froce ses blonds sourcils et Duplessis caresse sa moustache d'un air préoccupé, en lançant des regards furtifs et mécontents vers son camarade.

Un tremblement convulsif agite la menotte gantée de blanc posée sur le rebord du velours rouge.—Vraiment, c'est vilain, c'est incivil, d'abandonner ainsi des amis pour des étrangers!...

Niquette, dans le désordre de ses pensées, s'accroche à celle-là, qui formule bien imparfaitement sa souffrance... "C'est vilain!..." Et un sanglot monte avec une irrésistible violence.

De l'autre côté de la salle, Rémy, à la dérobée, examine la loge des Mauréan, en se demandant avec inquiétude ce qu'ils vont penser de cette défection. Il ne jouit nullement, en toute béatitude, de la place qu'il a tant enviée à Gaillac, et, après le triomphe de l'avoir obtenue, il reste furieux contre lui-même de cet impair qui livrera trop prématurément le secret de ses sentiments et de ses projets.

Certes, c'est un enivrement de s'être rapproché ainsi de Magda. Mais Mlle Paroly ne l'a-t-elle pas accueilli par des allusions railleuses à la petite cousine qui vient de lui être présentée? Et ses moqueries touchent trop bien l'endroit sensible pour que Rémy n'en ressente pas longtemps la piqure?

...Les familles tombent autour de Cyrano, qui agonise. Tout le monde se mouche avec attendrissement...

Le Sénégalais, revendu parmi ses amis sans qu'un mot de l'âme ou une question ait pu lui permettre de s'expliquer, est trop dominé par son embarras pour se laisser subjugué par l'intérêt d'une fiction, mais le petit mouchoir de Nicole ne forme plus qu'un tampon imbibé comme une éponge... Cette fin de vie navrante la bouleverse... Songer qu'un tel homme puisse passer sans être compris! Son sens d'équité, sa générosité de cœur s'en indignent également!...

Le mirage cesse, les applaudissements résonnent, les acclamations retentissent. La tête tout ennuagée, Nicole reprend pied dans la réalité pour s'envelopper de son manteau, et demeure tout à coup stupéfaite en voyant devant elle la figure souriante de Kermeur...

—J'ai voulu savoir si ma filleule s'amusait, et je suis venu achever ma soirée ici!... dit-il tranquillement, en aidant la jeune fille à enfiler une manche récalcitraute.

Quelque chose de bon et de doux reconforte le petit cœur transi... Oh! ce n'est pas cet ami-là qui quitterait l'ilot sauvage!...

Nicole saisit le bras de son parrain et descend avec lui le grand escalier illuminé.

—C'est bizarre! fait-elle, après un silence rêveur. Mais quand je songe à des héros aussi bons, aussi dévoués que courageux comme ce Cyrano, ou Eviradnus, eh bien! parrain, je pense tout de suite à vous!...

V

Quelle période d'affolement que le temps qui précède un mariage!... Combien de choses à penser, à prévoir, à éviter, à redouter!... Le nid à ouater, le trousseau à terminer, les toilettes à essayer, les visites.—oh! encore et surtout les visites, à faire et à recevoir! Le cerveau éclate, les jambes flageolent, parents et fiancés défaillent. Que de tracasseries!... C'est la robe qui ne va pas, le baromètre qui baisse, un compère-loriot qui s'installe effrontément sur la paupière de l'épousée, un vieil oncle à héritage qui s'avise de boudier, une tante octogénaire à l'agonie depuis trois ans qui annonce l'intention malencontreuse de trépasser... Nicole, entraînée dans le tourbillon, partage les tourments de son amie et n'a pas le loisir de penser. Enfin, tout s'arrange à la dernière heure comme par enchantement. La toilette nuptiale est une merveille, le ciel, dûment lavé, brille dans toute sa pureté, le fâcheux boston s'éclipse, le vieux tonton se rassérène, la vieille tante redevient gaillarde, les parents fourbus sont alertes comme à vingt ans, Océile n'a jamais été plus jol'e et Nicole est fraîche comme le printemps.

Il n'y a plus à y revenir. Devant M. le maire et devant M. le curé, Océile Mauréan vient de prononcer le "oui" fatidique. Ces grandes solennités se sont accomplies le moins solennellement du monde. Impossible de garder une roide étiquette pendant que le cortège, à la queue leu leu, grimpeait l'escalier escarpé qui conduisait à l'hôtel de ville de Saint-Christophe, ou traversait les ruelles aboutissant au porche de l'église, au milieu des indigènes ahuris et extasiés. Et pendant que les landaus roulaient dans les avenues des grands bois roux, le sournois soleil d'octobre, la forte senteur de la terre humide et charifiée, achevaient de tourner les têtes. Les plus gourmées se dégelaient. Les rires s'envolaient des voitures où les conversations s'animaient, quittant le ton cérémonieux et mesuré, pour se laisser aller à la gaieté d'un garden party.

—Quelle fête ravissante! se répète-t-on de proche en proche pendant le déjeuner, divinement assaisonné par l'appétit gagné au grand air. Les excellents vins, tenus en réserve depuis des années par M. Mauréan pour cette occasion magistrale, entretiennent ces aimables dispositions, si bien que la cordialité va croissant des hors d'œuvre au café. Et à présent, dans la fraîcheur du grand salon, dont les stores relevés laissent voir le paysage d'automne et la table des tenanciers, mettant une animation de kermesse sur la pelouse, les gens d'âge rassis se préparent à digérer agréablement, en écoutant le petit concert improvisé par la partie jeune de l'assistance.

Et l'amphitryon va, vient, se frotte les mains, également réjoui par la gaieté distraite du château et la grosse joie vulgaire qui s'épanouit au dehors en vivats et en chansons. Jamais on ne vit figure de député plus épanouie entre deux favoris blancs plus bénévoles! Cependant, le bilingue M. Barlette, qui se propose secrètement de supplanter M. Mauréan aux prochaines élections, promène partout sa jaune et caustique figure, et murmure dans l'oreille du préfet:

—Ne dirait-on pas une noce de couvreur... chez le traître du coin...

Ce à quoi le fonctionnaire répond, sans se compromettre, par un vague sourire administratif...

Mme Marfeau est aussi profondément émue que la mère de la mariée elle-même. Cette petite Océile, compagne de jeux de Nicole, lui inspire un intérêt quasi-maternel. Puis cette cérémonie a ravivé le souvenir des fêtes d'antan, évoqué la vision d'avant qui s'est précisée pendant que ses deux enfants montaient la grande allée de la nef, au bras l'un de l'autre. Elle a surpris des clignements d'yeux significatifs et attendris, pendant

que le cousin et la cousine revenaient quêter, se tenant par la main: Rémy, éblouissant dans son uniforme de gala, Nicole, fine et gracieuse dans sa robe pompadour. Saisie d'un trouble délicieux, la vieille grand'mère a caché sa figure bouleversée dans ses mains pour mieux voir son rêve... un rêve qui berce la voix de l'harmonium, un rêve blanc qui l'éblouit d'une splendeur d'apothéose... Encore un peu... et ce jour-là viendra...

Son regard de sollicitude tendre les couvre l'un et l'autre, pendant qu'ils demeurent assis côte à côte, dans le salon. Rémy cause avec sa voisine de droite, Mlle Paroly, et Nicole, raide dans son fauteuil, s'évente avec une dignité d'infante, si étonnamment tranquille, que Mme Marfeau, inquiète, s'approche:

—Serais-tu fatiguée, fillette?

— Nullement, grand'mère! répond Niquette, souriant en hâte... Seulement, la gravité n'est-elle pas de rigueur quand on inaugure la jupe longue et le chignon relevé?

Rassurée, Mme Marfeau rejoint le coin des douairières; les fossettes de la jeune fille s'évanouissent aussitôt et ses sourcils se rapprochent. La pointe de son petit soulier bat fébrilement le parquet, suivant machinalement le rythme du quatuor de mandolines, et ses doigts tracassent l'éventail avec une furieuse envie de pincer jusqu'au sang, pour le rappeler à ses devoirs, l'ingrat cousin qui, entraîné par le feu de la conversation, en est arrivé insensiblement à lui tourner le dos.

—Je ne m'en ferai pas de chagrin et je m'amuserai quand même! se répète Nicole en manière d'exhortation mentale... Mais, en dépit de cette affirmation résolue, ses narines frémissent de courroux et ses dents blanches mordent sa lèvre tremblante. Tout à coup, une voix riieuse la tire de ses réflexions orageuses.

—Je suppose, mademoiselle que le rôle de personnage muet ne vous convient pas mieux qu'à moi. Ma dame m'abandonne et votre cavalier vous néglige. Ne contrarions pas les affinités électives qui les entraînent: ce serait peine perdue... Mais, au lieu de languir dans le marasme, chacun de notre côté, ne serait-il pas plus sage de nous reconforter réciproquement?

Nicole, se voyant devinée, devient rouge comme une framboise, mais le monocle de Gaillac l'implore si drôlement, sa mine espiègle corrige si bien l'audace de ses paroles, que la jeune fille ne peut s'empêcher de sourire. D'ailleurs, qu'elle y consente ou non, le Gascon, avec une prestesse de furet, s'est déjà faufilé auprès d'elle.

—Là! fait-il, en s'installant, avec un énorme soupir de soulagement, causons vite, par pitié,

car ma langue s'est paralysée dans l'inaction, et ma nature expansive a besoin d'épanchements.

Une fusée de rire, impétueuse, irrésistible, lui répond. La charmante physionomie de la jeune fille s'éclaire instantanément: ainsi un coup de soleil subit perçant triomphalement les nuages.

—Décidément, la vengeance sera doublement douce! pense Gaillac, ravi de son idée. Il est venu s'asseoir près de Mlle Marfeau, dans l'intention loisible d'agacer son blond et heureux rival, et d'irriter Magda Paroly qui le traite, à son grand dépit, depuis peu, comme une quantité négligeable... A quoi attribuer cette rigueur méprisante... Mystère!... Peut être la nièce des Barlette a-t-elle appris que le patrimoine de son prétendant en expectative n'était pas moins déséquilibré que son caractère?... Peut-être trouve-t-elle simplement l'officier trop petit? Peut-être... Enfin, souvent femme varie... Gaillac ne l'ignore pas, mais plus vexé que chagrin, il tient à prouver que les dédains de la déesse ne le réduisent point au désespoir. Avec son flair de renard gascon, il devine qu'il n'existe point de moyen plus sûr, pour exaspérer une beauté de cet orgueil, que d'accorder quelque attention à un autre jeune fille.

Nicole semble avoir pénétré son jeu et poussée par le même désir de bravade lui donne la réplique avec un tel entrain que Magda et Rémy en sont troublés, au sein même du nuage qui les enveloppe.

—Nous causons "bêtes"! jette Niquette en négligeant par dessus l'épaule, et elle retourne à la causerie, d'autant plus attrayante que les deux interlocuteurs possèdent un tour d'esprit également original.

—Est-ce que Mlle Paroly chante? demande Nicole Marfeau en voyant Magda traverser le salon de son pas glissant, pendant que Mme Barlette, déjà installée devant le clavier, feuillette un cahier de musique.

—Non! elle déclame des choses lugubres... avec trémolo à l'orchestre... Et vous, sans doute, vous êtes musicienne?... Avec cette voix claire, il est impossible que vous ne chantiez pas...

—Oh! pour moi, tout bonnement... Je solfège rien de plus... Tous les Marfeau sont dénués du sens musical, et n'apprécient vraiment que le clavier...

Grand-mère assure que, d'ailleurs, beaucoup de jeunes filles abandonnent, après le mariage, le piano qui leur a absorbé tant d'heures; alors, j'ai appris le dessin... Au moins, avec cet art-là, on a l'avantage de ne pas ennuyer ses voisins.

Cette remarque incongrue excite une folle hilarité chez Gaillac, ce qui lui vaut, ainsi qu'à Nicole, un regard sévère de Le Sénéchal et un

coup d'oeil glacial de la récitante, debout, dans une pose d'attente la taille légèrement fléchie, les bras tombants, les yeux vagues, tandis que Mme Barlette exécute le prélude de "La Fiancée du Timbalier". Gaillac, sous cette douche, prend un air candide et extasié, qui imprègne son visage pendant toute la durée de l'audition.

Niquette se laisse gagner, en dépit d'elle-même, par l'émotion que font naître la beauté dramatique des vers et l'art consommé que déploie Magda dans sa mimique et dans sa diction.

Sa voix chaude, aux notes veloutées et profondes, remue les coeurs, et il semble vraiment que ce soit une autre personne, tant il y a un contraste étrange entre son animation présente et ses manières habituelles, nonchalamment hautaines.

— Les timbaliers étaient passés!... article Magda, dans un murmure d'agonie.

— Eh bien! tant mieux! grogne irrévérencieusement Gaillac entre ses dents. S'ils sont passés, nous allons peut-être pouvoir sortir, nous!

— Très bien!... superbe!... admirable!... On ne dit pas mieux au Français!... Vous savez que c'est Mlle Andrée du Résil qui lui a donné des leçons... Un talent de premier ordre!... répète-t-on de toutes parts. Applaudissements et éloges éclatent hautement, pendant que, derrière l'éventail, les mamans scandalisées murmurent:

— C'est égal!... on dirait une actrice!... Je ne souffrirai pas que ma fille!...

Magda ne perçoit que la note flatteuse et, debout au milieu d'un cercle empressé, joyeuse, exaltée, elle semble moins que jamais elle-même, le teint avivé et une flamme d'orgueil échauffant ses froides prunelles... Niquette remarque, avec une certaine satisfaction malicieuse, que Rémy reste silencieusement à sa place, le profil allongé, les yeux à terre, lissant sa moustache d'un petit geste nerveux que sa cousine connaît bien et qui indique un état d'âme un peu nébuleux.

Il souffre... comme toutes les fois que Magda se trouve l'objet de l'attention générale... Cette révélation d'une nouvelle supériorité chez elle, alarme son amour et redoute sa torture secrète, et il ne trouve pas un mot pour la féliciter.

— Je donnerais toutes les fiancées de tous les timbaliers pour une promenade dans le parc! soupire Gaillac.

Le beau soleil qui allume des traînées d'or sur le velours vert des pelouses, exerce sur d'autres sa séduction. Déjà M. Mauréan a entraîné la plupart des hommes dans l'inévitable tournée du propriétaire, et, tentée par cet exemple, la jeunesse a décidé une visite à la vieille chapelle de Saint-Martin, de l'autre côté de la futaie.

La brise a de molles caresses, et, là-haut, dans le ciel d'un bleu de pastel, les nuages blancs voguent doucement. Entre les branches fauves, le lointain des éclaircies s'estompe d'une brume lilas.

Les uniformes brillants, les toilettes claires égaient de taches éclatantes le demi-jour des allées. Les feuilles mordorées qui jonchent la mousse, soulevées par les jupes joyeuses, accompagnent de leur bruissement plaintif les voix enjouées. La joie de la tiède clarté et la mélancolie de l'arrière-saison se mélangent, donnent à l'heure qui passe un charme attendri qui pénètre ces âmes jeunes.

Nicole subit mieux que tout autre cette impression complexe. Elle bavarde et elle rit au milieu d'un groupe que la verve primesautière et naïve de la fillette divertit, — mais son coeur reste quand même bien lourd, car, en queue de colonne cheminant, un peu à l'écart, Le Sénéchal et Magda Paroly, et grâce aux yeux que les jeunes filles possèdent en arrière de la tête Niquette peut distinguer la figure étrangement troublée de Rémy et la contenance embarrassée de sa compagne...

Ce qu'il dit?... Sans doute, pendant qu'il en trouve le loisir et le courage, il lui apprend ce qu'elle est pour lui... la femme idéale, unique, telle que ses rêves n'osaient la concevoir... Une obscure intuition en avertit la petite cousine... Quelle sensation bizarre la glace tout à coup?... Un grand vide se fait dans sa tête, des phosphènes papillotent devant ses yeux... Est-ce là ce qu'on appelle s'évanouir?... Ah! mais non, jamais!... Ce serait honteux!... Bravement, la jeune fille domine son vertige, se roidit comme le faisait jadis le grand-père Maréchal quand il continuait à donner ses ordres, une balle dans le bras.

Un membre fracassé ferait-il autant de mal que ce qu'elle éprouve?... N'importe... La souffrance ne s'avoue pas... Et Nicole jase de plus belle et rit plus haut.

Au rond-point de la futaie, des bancs invitent à une halte.

L'endroit est délicieux. A travers le lacs des ramilles blénâtres, des rayées de soleil glissent, tombent en gouttes d'or sur les chevelures, les visages, les feuilles; les couleurs s'allument, les bijoux des femmes et les galons des dolmans scintillent. L'écho prolonge moqueusement la gaieté des éclats de rire, pendant que jeunes gens et jeunes filles se récréent comme des collégiens et des pensionnaires. On organise un jeu d'enfants, un jeu à gages, auquel prennent part Magda et Rémy. Celui-ci garde sur son visage le reflet de ses émotions, et, absorbé dans ses pensées,

commet bévne sur bévne—ce qui lui attire force quolibets de ses camarades.

Nicole, fiévreusement agitée, se voit, elle aussi, fréquemment mise à l'amende et reste consternée, quand, finalement, on la condamne à dire une chanson.

—Moi? s'écrie-t-elle, éperdue. Impossible...

—Chantez comme si vous étiez seule ! fait Gaillac, impitoyable. Allez! nous sommes tout oreilles...

Vous êtes bien trop gentille pour nous faire languir dans l'attente.

Brusquement, Nicole se redresse sous le coup d'oeil ironique dont la gratifie Magda... Ainsi provoquée, la petite se lancerait dans les extravagances les plus téméraires. Il faut chanter! Bien... Elle chantera.

—Allons-y! prononce-t-elle, se levant avec un geste résolu...

Je ne sais pas faire de grands ooo et de beaux aaa...

Tant pis pour vous... Je vais vous dire tout droit une chanson de nourrice.

—C'est justement la mode, encourage Gaillac.

Et, d'une voix menue, mais argentine et souple, qui sonne clair dans l'air silencieux, Nicole entonne :

J'ai une commission à faire,
Ne sais pas qui la fera;
Si j'en charge l'alouette,
Tout le monde le saura,
La violette double, double,
La violette doublera.

Si j'en charge Rosignolette,
Ma commission se fera,
Le rossignol prend son vol,
Au château d'amour s'en va,
La violette, etc.

Trouva la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.
—Bonjour, l'une! bonjour, l'autre!
Bonjour, la dame que voilà!
La violette, etc.

—C'est votre ami qui demande
Si vous ne l'oubliez pas?
—J'en ai bien oublié d'autres,
J'oublierai bien celui-là!
La violette double, etc.

Les inflexions de sa voix souple traduisent à merveille l'alerte malice de la vieille chanson, et, aux derniers vers, qu'elle détache avec une dévotion mutine, les yeux de Nicole, se cho-

quant à ceux de son cousin qui la considère avec étonnement, lancent un vif éclair de défi.

—Bravo! bravo! crie-t-on en fredonnant de tous côtés la preste ritournelle, et Gaillac, enthousiasmé, s'approchant de Le Sénéchal, malgré le voisinage de Magda, lui dit à demi-voix, chaleureusement:

—Remerciements, mon cher, des agréables moments que vous me valez!... Votre jeune cousine a l'esprit aussi frais que la joue!...

Et ce n'est pas peu dire!...

VI

Tout est clarté, ravissement, extase... Quelles méchantes idées résisteraient à la prestigieuse influence d'une première robe de ball... Nicole, enveloppée d'un nuage de tulle blanc, la ceinture et les cheveux fleurs de bluets, n'éprouve plus qu'une immense gêne, causée par son cou et ses bras découverts...

—Jamais je n'oserai me montrer comme ça ! s'écrie-t-elle d'abord en s'apercevant dans la psyché de la chambre.

Et c'est honteuse et tremblante qu'elle se glisse dans la salle de danse; puis la débutante se rassure un peu en constatant qu'elle "est encore la plus vêtue",—ainsi qu'elle le confie tout bas à grand'mère.

Nicole finit par se familiariser avec l'image, reflétée par toutes les glaces, d'une petite personne papillonnante, qui semble avoir été créée à seule fin de danser jusqu'à épuisement complet.. C'est si amusant de tourner, tourner sans trêve! Le coeur léger, les pieds frétilants, on plane, on s'envola, il n'y a plus de Magda au monde, plus de choses tristes... Telle est l'ardeur de son plaisir que, lorsque le danseur, arrivé au bout de sa mission, s'incline en murmurant le sacramentel : "Merci, mademoiselle!..." Nicole ne peut s'empêcher de répondre avec élan : "Moi aussi, monsieur, je vous remercie!..."

Une joie si naïve illumine ce jeune visage, les yeux gris brillent d'un éclat si pur que les invitations pleuvent. Le petit carnet se remplit à vue d'oeil, ainsi que peut s'en convaincre Le Sénéchal quand sa cousine lui exhibe victorieusement la liste où figure plusieurs fois le nom de Gaillac.

—Ne te crois pas obligé au sacro-sa... Tu peux t'exempter de la corvée, tu sais!...

Horriblement vexé de la petite mine impertinente qui accentue ce persiflage, Rémy n'en insiste pas moins, par déférence envers Mme Marfeau.

Mais, dès que Nicole et lui sont lancés dans les méandres d'un pas de quatre, il ne peut se

retenir de lui dire, d'un ton docte qui cache mal son humeur :

—Tu feras bien de ne pas danser trop souvent avec M. de Gaillac, je t'en avertis!...

—Pourquoi cela? demande vivement Niquette, en relevant la tête.

—Parce que... répliqua le jeune homme, assez embarrassé, parce qu'une jeune fille ne doit pas accepter trop souvent le même danseur...

—Ah? fait Nicole d'un air édifié. Puis, la voix mordante, elle riposte: "Tu ferais bien de mettre en pratique ce bel axiome... vis-à-vis de la suave Marie Stuart.

Rémy reste court, mais son regard bleu se fonce tout à coup sous ses sourcils rapprochés.

Le changement de manières de Nicole, d'ordinaire si expansive, si docile envers lui, le confond. Décidément, cette petite fille devient bien observatrice et s'émancipe étrangement... Le cousin et la cousine n'échangent plus un mot jusqu'à la fin de la danse, où, revenant près de Grand'maman Tambour, tous deux, d'un accord tacite, reprennent un ton enjoué.

Mais, à la mazurka qui lui a été promise, Rémy se presse si peu de tenir ses engagements que le prélude se termine sans qu'il soit apparu à l'horizon. Déjà le plancher s'ébranle en mesure sous les pas cadencés, les pieds de Nicole exécutent sous sa jupe un roulement d'impatience. Elle entrevoit au loin son cousin s'attardant à dialoguer avec Mme Barlette, et, énervée, s'élance au devant de Kermeur, qui sort du petit salon de jeu.

—Parrain, dévouez-vous! Invitez-moi pour cette mazurka!

—Moi? fait Kermeur, interloqué. Mais, ma pauvre mignonne, je ne danse plus depuis dix ans!

—Ce sera d'autant plus glorieux de vous y avoir décidé!

Comment résister à l'appel des yeux transparents, où sourient toutes les candeurs de l'aurore? Tout grand, tout fort et tout sage qu'il soit, il cède à l'impulsion de la petite main qui s'est emparée de son bras.

—Vraiment! tu me fais faire des choses extraordinaires!... proteste-t-il. Enfin, ce que fillette veut!... Mais du diable si je m'imaginais faire encore le pantin artéculé, avec mes cheveux gris!

Et déjà les voilà partis, évoluant parmi les autres couples. Nicole, triomphante, passe ainsi devant grand'mère stupéfaite, devant Rémy ébahi. C'est véritablement merveille de voir le parrain et la filleule: lui, si imposant de taille et de visage; elle, si petite, si flexible, si légère qu'elle semble prête à glisser entre les bras robustes qui la soulèvent pour s'envoler au plafond.

—Parrain, c'est une honte quand on danse aussi bien de rester tranquille comme un invalide... La jolie fête, dites!... Et que Cécile est gentille de se marier de cette manière-là!...

—Naturellement, ainsi que les autres fillettes... tu envies considérablement d'être à sa place?...

Nicole rougit, une ombre descend sur son visage et elle détourne les yeux. Puis, après quelques secondes, avec sa mobilité juvénile d'impressions, un sourire ému tremble au coin de ses lèvres.

—Parrain, savez-vous ce que je pensais ce matin à l'église... pendant que M. Mouréan menait Cécile à l'autel?... Je me disais que si "ça" arrivait, pourtant, ce serait vous qui me conduiriez à votre bras!... Oh! mon Dieu! Quel ennui! nous perdons la mesure!...

—Je te demande grâce pour mes jambes un peu rouillées, dit le commandant, s'arrêtant net et s'essayant le front.

Ses traits, un instant détendus, se sont fermés pour reprendre leur habituelle gravité, un peu triste.

—C'est la meilleure mazurka de ma vie! Merci, parrain! fait gentiment Nicole en s'asseyant près de Mme Marfeau.

Ses pieds sont pressés de s'agiter encore... Les intervalles de repos lui paraissent mortellement fastidieux... Et si inutiles!... Danser, est-ce que cela fatigue, je vous le demande? Pour comble de malchance, c'est l'heure du feu d'artifice. Le bal s'interrompt, la salle se vide, et Nicole, marrie et maugréante, se voit contrainte de suivre le mouvement général et se dirige, en compagnie de sa grand'mère, vers la terrasse du bord de l'eau.

Une clarté de féerie remplit le parc. Des cordons lumineux dessinent les lignes architecturales du château, les sinuosités des parterres. Entre les arbres se balancent des lanternes vénitiennes. Les fusées d'or sillonnent la voûte sombre du ciel pour s'épanouir ensuite en bouquets d'étoiles qui se reflètent dans le fleuve miroitant. Chaque coin de l'horizon s'éclaire tour à tour, fantastiquement coloré par les feux de Bengale. Sur la rive opposée, la "chalibande" (fau de fagots traditionnel dans la vallée de la Loire), flambe joyeusement. De toutes parts s'élèvent les exclamations diversement modulées de la foule, devant ces merveilles inconnues à Saint-Christophe. L'intermittence de ces lueurs variées finit par aveugler, et les yeux éblouis ne distinguent plus rien nettement dans ce flottement continu d'ombres et de lumières mouvantes.

Néanmoins, Nicole partie à la recherche d'un châte pour Mme Marfeau, affirme qu'elle se fraiera aisément un passage dans la cohue. Elle se fai-

file, en effet, prompt et souple comme une couleuvre, jusqu'à la tente où l'on danse, fouille le vestiaire et revient en courant avec la mantille déstrée... Afin d'abréger le chemin, la jeune fille enfle une allée et s'y précipite tête baissée. Mais, en arrivant au carrefour, elle recule soudain, le coeur secoué d'une commotion nerveuse. A deux pas d'elle apparaissent deux silhouettes hautes et minces, qui lui sont bien connues. Dans son désir éperdu d'éviter la rencontre, Nicole se tapit contre la charnille, mais les deux promeneurs ont ralenti le pas et s'arrêtent même tout à fait, prolongeant ainsi son supplice. Si basses que soient leurs voix, elles parviennent encore trop nettement aux oreilles de celle qui écoute en dépit de sa volonté, mais comment résister à la curiosité qui l'empoigne violemment en entendant prononcer son nom?

—Voyons! dit Mlle Paroly, vous ne pouvez nier que votre entourage me soit hostile... Laissons même de côté la glaciale statue du commandeur, et madame votre tante qui semble m'ignorer, mais nierez-vous l'aversion déclarée que me manifeste ouvertement votre petite cousine? Cette antipathie se conçoit d'ailleurs facilement étant donnés les projets, élaborés de longue main, que toute la ville connaît...

—Et dont je vous ai déjà affirmé la fausseté! interrompt Rémy avec une impatience presque violente. Cette fillette n'est et ne peut être en question... Oh! c'est cruel à vous de me taquiner pour de pareilles puérilités... alors que vous savez que je vous aime... alors que moi j'ignore encore vos sentiments... et que l'incertitude m'est atrocement pénible...

Ah! comme ces mots frémissent sur ses lèvres, avec un accent passionné qui fait frissonner douloureusement l'enfant blottie dans l'ombre!...

—Je vous avoue... dit Magda, sans répondre à cette prière, et se remettant assez vivement en marche, je vous avoue que je ne vous vois guère le Paul de cette remuante Virginie!...

Elle rit du rire caustique, doux et étouffé, qui lui est habituel, et, hélas! il semble qu'une autre voix lui fasse écho... Peut-être est-ce une illusion?...

Leurs pas s'éloignent enfin... Nicole tombe sur le banc voisin, les yeux fermés, les membres morts. La chaleur cuisante d'une fournaise lui brûle le visage, et, d'un mouvement instinctif, elle enfouit son front dans ses mains glacées... Elle voudrait rester là, seule, sans plus rien voir ni entendre, enveloppée de nuit et de silence.

Puis, tout à coup, sa nature ardente le réveille, —elle a une folle envie de se jeter à terre, de se rouler sur le sable, de laisser jaillir les sang-

lots qui l'étranglent... Mais elle sent qu'elle ne serait plus maîtresse de les arrêter... Si on allait entendre ses cris, deviner ses larmes!... Non! Il ne faut pas que personne se doute jamais du bouleversement survenu en elle... ni ceux qu'elle déteste... ni ceux qu'elle aime. Cela causerait trop de chagrin aux uns, et trop de satisfaction aux autres. D'un effort violent, elle arrache ses cheveux emmêlés aux branches, et se met debout:

—Là! c'est fini!...

Elle rejoint sa grand'mère au moment où éclate avec fracas la dernière pièce d'artifice: une gerbe de fusées dont l'explosion est saluée par une clameur enthousiaste.

—Oh! mon Dieu, petitel... s'écrie Mme Marfeau, je te croyais perdue! Et comme te voilà peignée!...

—Ne m'en parlez pas, grand'mère! Des péripéties effrayables! riposte gaiement Nicole (sa voix, qu'elle étudie pour la première fois, lui semble singulière et discordante, mais nul ne le remarque); j'ai failli rester pendue par les cheveux, comme Absalon!...

Elle secoue ses torsades dénouées, les attache simplement avec le ruban de son aigrette.

—Voilà! j'ai repris ma tête de tous les jours. Ça ne vous humiliera pas, monsieur, de danser avec une petite fille? demanda-t-elle à Gaillac, qui offre gracieusement son bras à Mme Marfeau pour rentrer dans la salle de bal.

—Vous plaisantez!... Ça vous sied très bien d'être coiffée en comète, réplique-t-il avec la simplicité bon-enfant qui tempère ses plus grandes hardiesses.

... Maintenant, dans l'obscurité de sa petite chambre, les yeux ouverts dans le noir, la jeune fille, trop énéryée pour se laisser gagner par le sommeil, essaie de débrouiller ses souvenirs... Sa mémoire ne lui retrace que des scènes sans suite, sans relief, trouées de lacunes, comme les rêves...

Oh! un moment pénible, cruel entre tous... Quand le hasard d'un quadrille l'a placée vis-à-vis de l'ennemie et qu'elle a dû s'incliner devant Magda dans les nombreuses révérences obligatoires et effleurer sa main... Après cela, qu'a-t-elle pu dire, la tête si perdue que les mots ne lui offraient plus de sens, s'enfilant les uns après les autres, au petit bonheur, pour que les yeux de Rémy soient devenus tout à coup noirs?

Elle croit se rappeler... Oui, elle a déclaré tout haut, en regardant Magda:

—Ça doit être joliment amusant de se faire faire la cour... comme Oélimène!...

Là-dessus, M. de Gaillac, son cavalier, a pouffé de rire. Mlle Paroly s'est redressée d'un air offensé et méprisant. Et Rémy, très rouge, a passé

près de M de Gaillac en murmurant d'un ton menaçant:

— Ne l'excitez pas ainsi! C'est une enfant... et ma parente... Je me charge de vous le rappeler, si vous l'oubliez...

Ecrasée de honte, de chagrin et d'inquiétude, Nicole enfonce sa tête dans ses oreillers pour que ses sanglots ne réveillent pas la grand'mère, qui dort paisiblement dans la pièce voisine.

A présent, dans la solitude, la jeune fille sent pleinement la souffrance mortelle qui lui traverse le cœur d'une pointe aiguë et qu'elle essaie de surmonter dans l'agitation effrénée du bal... Et épouvantée des sentiments violents déchaînés en elle, l'enfant balbutie, abîmée dans les pleurs:

— Mon Dieu! mon Dieu! préservez-moi de la haine!...

VII

Un ciel doux de couleur, dans sa tonalité un peu triste, malgré quelques percées de pâle azur. Le squelette des arbres apparaît maintenant sous les frondaisons appauvries. Au moindre vent frissonnaient les feuilles racornies qui se cramponnent peureusement aux branches et finissent par choir avec un bruit de soupir. Tout semble assorpi dans une attente soucieuse, et la langueur morne épanchue sur la nature, pénètre de sa mélancolie le lieutenant Le Sénéchal, pendant qu'il chevauche lentement dans les petits chemins avoisinant le Bois-Fleury.

Depuis longtemps, les toits aigus du vieux logis sont visibles par dessus les haies dépouillées. Mais le jeune homme peu pressé d'arriver, retient son cheval comme pour gagner du temps. Peut-être même serait-il ravi de se trouver un prétexte valable pour tourner bride.

Néanmoins, poussé par la conscience du devoir, Rémy continue d'aller en avant avec l'appréhension instinctive d'un homme qui sait qu'au bout de sa course, il sera appelé à souffrir...

Le lieutenant Le Sénéchal s'en va confesser à sa tante Marfeau sa formelle intention de demander, sans plus tarder, la main de Mlle Paroly.

Cette idée semble tellement ignie au jeune homme qu'il a peine à y croire lui-même. Si longtemps agité des douloureuses alternatives d'anxiété et d'espoir où s'enfiévrerait son amour, Rémy n'est pas encore accoutumé à l'éblouissement du bonheur prochain. Cependant, il ne peut douter davantage.

Magda n'a rompu sa persistante réserve que par un mot, un seul, mais ce mot contient l'infini du ciel...

L'officier attendait cet encouragement pour annoncer sa détermination à sa famille, car, en

dépôt d'un optimisme résolu, il pressent que cette communication produira tout au moins un effet peu agréable sur Mme Marfeau. Un instant perplexe, il a songé à employer un intermédiaire pour préparer les voies... Mais à qui se confier? Que ce fut à Kerneur ou à Mme Mauréan, il lui faudrait subir, des deux parts, des étonnements, des questions, des récriminations sans nombre, qui froisseraient ses sentiments les plus intimes... La fierté ombrageuse du lieutenant s'irrite à la seule pensée que quelqu'un veuille lui faire la leçon... Non!... il ira droit à la difficulté, franchement, certain que Mme Marfeau approuvera plus cette loyauté décidée que des attermoissements poltrons.

Qui donc mieux que lui-même, d'ailleurs défendrait sa propre cause?... Après le choc de la première surprise, Rémy ne désespère aucunement d'arriver à convaincre sa tante... Il saura trouver dans son amour des arguments si chaleureux, si persuasifs... Il s'attend à une brusque montée de colère, mais le fond de la nature de Mme Marfeau est essentiellement généreux, son jugement juste et droit... Elle comprendra qu'on ne peut toujours rester maître de son cœur, et finira par se laisser toucher, par prendre son parti des événements... Et, quelque prévenue qu'elle soit contre Magda, son hostilité ne résistera pas au charme invincible de la jeune fille...

D'avance, emporté déjà moralement dans la discussion prévue, Le Sénéchal a tort en esprit les objections dont on se servira pour attaquer ses desseins et celle qui en est la base. Ne sort-elle pas d'une excellente famille? Mlle Barlette occupe une situation importante au Château-sur-Maine. La dot, annoncée par Mme Barlette, doit faire de Magdeleine un parti sinon avantageux, du moins fort convenable... Au surplus, Rémy possède une honnête fortune personnelle, et ne serait pas un Marfeau si ces questions d'argent ne le laissaient indifférent. Peut-être la défiance provinciale, aigrie par toute l'envie qu'a dû susciter la supériorité de Magda, trouverait-elle à s'effaroucher du milieu artiste où la jeune fille a grandi, du tourbillon parisien qu'elle a traversé en dernier lieu? Mille petits racontars surnoiseusement circulent dans le monde à ce propos, mais ces pointes malicieuses glissent sur Rémy, cuirassé de dédain, et surtout de confiance. Les manières, le langage, les idées émises par Magda ne témoignent-ils pas d'une éducation supérieure et raffinée?

La jeune fille a passé, en effet, plusieurs années dans un grand pensionnat parisien où son père donnait des leçons... Quant aux parents de Magdeleine, Le Sénéchal a pu les juger "de visu", dans un bref voyage à la capitale qui n'avait pas

d'autre but qu'une visite à l'atelier de M. Paroly. Le père—une tête fine et fatiguée offrant le même charme de traits et de voix que sa fille;—la mère,—une excellente femme d'une bonté un peu molle, mais sympathique; un intérieur calme, modeste sans banalité, pittoresque sans désordre, telles furent les impressions favorables rapportées par le jeune homme, impressions qui ne purent que fortifier et justifier son amour... Rien ne pourra donc l'influencer pour le faire changer de résolution. Personne n'a le droit légal d'entraver ses projets;—il reste maître absolu de son amour. Son bonheur est donc assuré.

Mais une inquiétude, malgré cette assurance, n'en continue pas moins à l'agiter sourdement et grandit à chaque pas. Pourquoi faut-il que chacune de nos joies soit payée d'une souffrance? Et quelle fatalité déplorable exige qu'aujourd'hui, il aille causer une peine si cruelle à l'excellente femme qui s'est montrée plus que maternelle pour lui ?

Car, sans qu'il consente à se l'avouer, Rémy sait bien que l'"idée", la fameuse "idée", s'est tranquillement incrustée dans l'esprit de Mme Marfeau, en élevant les deux derniers rejetons de sa famille. Un garçon, une fille! Total: mariage!... Cela arriverait au moment voulu, paisiblement : le temps de donner à Nicole le loisir de grandir et aux moustaches de Rémy celui de pousser... D'ici là, suivant le mot célèbre: "On y penserait toujours sans en jamais parler..."

Le jeune lieutenant, conformément aux calculs de sa bonne tante, pouvait donc considérer la vie ouverte devant lui, droite, comme un i, échelonnée d'étapes indiquées d'avance. Telle année : le mariage; telle autre: les trois galons; et ainsi de suite...

—Oui, je dois certainement beaucoup à ma tante... Mais lui sacrifier mon bonheur et Magda! l'holocauste serait vraiment trop cruel! soupire Rémy. Ah! pourquoi faut-il?... Pourquoi!...

Jamais il n'a tant et si amèrement interrogé la destinée... Et tandis que son cheval, enfilant de lui-même l'avenue du Bois-Fleury, prend un pas relevé et fringant, à l'approche de l'écurie hospitalière, les souvenirs se lèvent en foule, amollissant de leur attendrissement l'énergie dont le jeune homme veut s'armer, à ce moment décisif.

Rémy fronce les sourcils, secoue la tête pour chasser les importunes réminiscences. Mais, dès qu'il pénètre dans la cour sablée, il peut se croire au premier jour de son arrivée au Bois-Fleury.

Les mêmes figures comparses, Perrine, Héléïse, Blaise, le saluent du seuil de leurs domaines respectifs,—tout aussi cordiales qu'en ce temps loin-

tain,—un peu plus parcheminées seulement... Mme Marfeau et Nicole restent invisibles.

—Ma tante est-elle ici? demande le lieutenant en mettant pied à terre.

—Elle vient de partir à la ferme, monsieur Rémy, rapport au poupon de Mathieu, qu'a une "bronchique"... Mais elle ne tardera pas, Made-moiselle est au petit salon.

—Ah! fait Rémy, sans enthousiasme.

D'ordinaire le bruit de son arrivée amène à la croisée une figure radiante, et toute la maison s'emplit des éclats de joie exubérants de Nicole. Mais cette fois, aucun rideau ne bouge à la fenêtre en question; rien ne témoigne que personne éprouve aucun empressement à le voir.

Il hésite une seconde, plus disposé à aller au devant de sa tante qu'à affronter le tête à tête en expectative, car, par un concours de diverses circonstances, il n'a pas rencontré sa cousine depuis dix jours qu'a été célébré le mariage de Cé-cile... Mais plusieurs chemins mènent à la ferme; lequel choisira Mme Marfeau? Dans la crainte d'un chassé-croisé, Rémy se décide, et se dirige vers le petit salon, le "parloir", comme l'a baptisé Niquette.

Un spectacle inusité l'étonne, dès le seuil. Au coin du feu, Nicole, assise devant le métier à tapisser de sa grand-mère, des écheveaux bigarrés épars autour d'elle, sur ses genoux, sur ses épaules, son chien roulé à ses pieds, pointe l'aiguille avec un zèle qui n'arrête pas l'apparition de son cousin.

—Bonjour, Nicole! Est-ce bien toi que j'aperçois enfouie dans ce travail de chanoinesse? demande Rémy, assez embarrassé de trouver quelque entrée en matière.

—C'est bien moi! répond la jeune personne sans relever le nez.

—Je ne te suppose pas capable d'une telle patience?

—J'apprends à en avoir...

Ces mots sont articulés d'une voix froide, sans que les mains interrompent leur va-et-vient régulier au-dessus et au-dessous du canevas.

Ce débit n'est guère encourageant. Le chien semble partager les dispositions d'esprit de sa maîtresse; sans faire à Rémy l'honneur de se déranger, il s'est contenté, à l'approche du jeune homme, pour tout signe de bienvenue, de remuer faiblement un bout de queue en clignotant des paupières avec un gros soupir de béatitude. Du bout de sa botte, Le Sénéchal taquine ce roquet apathique et faute de mieux, se rabat sur cet objet intéressant comme sujet d'entretien.

—Ce vilain chien reste décidément ton favori?

—Oui... Je sympathise avec tout ce qui est laid! riposte carrément la jeune fille, en cassant un brin de laine.

—Je puis alors me féliciter! fait Rémy en riant, parlant pour parler.

Nicole hausse les épaules, enfle son aiguille, puis toise son cousin,—le regard aussi indifférent que si elle cherchait à évaluer la hauteur d'un cocher.

—Oh! toi! réplique-t-elle, en reprenant son travail, tu sais très bien que tu es plutôt joli... sans être un Adonis... la chose la plus bête pour un garçon.

Rémy s'incline ironiquement.

—Merçi! Très flatté!... Mais tu deviens décidément très forte, Niquette! Ton compliment est à double pointe. Heureusement encore, me ranges-tu dans une honnête moyenne, entre l'Adonis et les bancals... J'espère que tes sentiments suivent la même gradation.

—Qu'est-ce que ça peut te faire, mes sentiments? répond-elle, très calme.

Abasourdi par ce ton supérieurement tranchant, le lieutenant l'examine à la dérobée. Penchée sur son métier, la jeune fille poursuit sa besogne méthodique avec une tranquillité d'attitude toute nouvelle chez elle. Impossible de lire sur son visage, si mobile habituellement, plongé en ce moment dans une demi-teinte rosée, éclairé sur les contours par une lumière qui baigne les cheveux fous d'une baie d'or.

Sourdement irrité du silence scandé par le craquement de la toile, Rémy prend les pincettes et bouscule une souche. Mme Marfeau n'arrive pas, et la gêne du jeune homme s'accroît de plus en plus.

—Tiens! "Pour les jeunes filles!" lit-il sur la couverture d'un volume qu'il avise sur la tablette. Oh! oh! voilà qui doit être sentimental, plein de cavatines et de parfums, et fondant comme un bonbon...

—Assommant! réplique Nicole du bout des lèvres. C'est grand'mère qui le lit... Moi, je n'ai pas le courage.

—Pour les jeunes filles... et c'est grand'mère? Ah! oh! voilà qui doit être sentimental, plein de cavatines et de parfums, et fondant comme un bonbon...

—L'héroïne est absurde avec son agaçante perfection, explique Nicole, dédaigneusement. Elle accepte toutes les vicissitudes avec résignation, pardonne toutes les injures, rend le bien pour le mal... C'est trop beau pour être vrai!

—Tu ne te sens pas capable de tant de grandeur d'âme pour ton compte? demande Rémy avec une inflexion légèrement moqueuse.

La jeune fille tranche sa laine d'un brusque

coup de ciseau, et levant des yeux étincelants vers son cousin:

—Moi? riposte-t-elle d'un ton âpre, il y a des choses que je ne pourrais jamais pardonner ni oublier!

L'air sent la poudre! Heureusement, Mme Marfeau apparaît. Vivement, elle entre dans le salon, et sa figure s'épanouit en apercevant le joli tableau intérieurement que lui offrent ses deux enfants, assis vis-à-vis l'un de l'autre.

—Mon petit Rémy! s'écrie-t-elle joyeusement... Je vais dire à Blaise de mettre Paçha à l'écurie... Tu nous restes à dîner, n'est-ce pas?...

—Impossible, ma tante!... balbutie l'officier, mal à l'aise devant cette galeté sans défiance... C'est ma semaine de service et...

Le service! Ce mot fatidique exerce toujours son effet tout puissant sur la veuve du général...

—Tu goûteras, tout au moins... Perrine va te monter un bouillon...

—Merçi... Je ne dispose que d'un instant... Et, et... (sa voix peut à peine sortir de sa gorge), je désirerais vous parler quelques minutes... en particulier.

—Bien, fait Nicole, se levant d'un bond qui ébranle le métier. Je déménage, alors.

—Reste, petite! dit Mme Marfeau, vaguement inquiète par l'embarras visible de son neveu, nous passerons dans la salle à manger...

Celle confidence peut-il avoir à lui faire?... Quelque fredaine de jeune homme, sans doute, pour laquelle la bonne vieille se sent déjà portée à l'indulgence... Peut-être, entraîné, oubliant son habituelle sagesse, Rémy a-t-il joué, perdu la forte somme? Ou bien, ce qui serait plus grave, aurait-il mécontenté un de ses supérieurs?... Toutes ces suppositions tourmentent l'imagination de Mme Marfeau, pendant qu'elle introduit son neveu dans la pièce adjacente.

D'un regard troublé, Rémy embrasse la vaste salle aux poutres peintes, l'immense cheminée où il a vu flamber si allègrement tant de bûches de Noël, la longue table où il a pris son premier repas au Bois-Fleury... Assailli de tous côtés, venant, il faut cependant parler... Il se risque enfin, avec l'instinctive alarme du mineur qui approche sa mèche allumée de l'engin fulminant... Tout est encore calme actuellement... mais d'une minute à l'autre, quelle explosion va se produire!

—Ma tante, vous allez être certainement surprise... commence le jeune homme avec un sourire forcé;—mais, à son hésitant de sa propre voix, une honte le prend. Puisqu'il n'y a plus à reculer, pas de faiblesse! Ses facultés combattives ainsi réveillées, il pique sus au danger et achève d'un ton respectueux, mais ferme:

—Je viens vous confier mon désir de me marier...

Les jambes de Mme Marfeau se dérobaient à ce coup imprévu. Elle tombe dans un fauteuil, considère son neveu d'un regard hébété.

—Te marier! répète-t-elle avec stupeur... Te marier... Toi?... Je rêve!... Tu n'as pas dit ça!...

—Si, ma tante. C'est mon vœu le plus cher... déclare Rémy, pitoyable rhétoricien, trop ému pour trouver rien de plus éloquent, mais mettant toute l'énergie possible dans cette formule surannée.

—Mais pourquoi tant te presser?... Il est trop tôt... murmure Mme Marfeau, anéantie.

—Nombre de mes camarades de promotion sont déjà pères de famille, répond le jeune homme en souriant. J'ai vingt-cinq ans, ma tante.

Mais la réaction se produisit déjà chez la vieille dame. Et à la subite rougeur de ses joues, le lieutenant peut prévoir quelle vilente poussée de colère va suivre l'écrasement du premier instant.

—Te marier! reprend-elle, la voix étranglée par ces mots noués... Mais au fait, avec qui?...

—Avec une jeune fille digne de tous les respects et de toutes les affections, Mlle Magdeleine Paroly! prononce Rémy, les yeux aux pointes de ses bottes.

—Parodie. Qu'est-ce que ça? fait brusquement grand'maman Tambour.

—Mlle Magdeleine Paroly, énonce Rémy, d'un accent cérémonieux, est cette nièce de Mme Barlette que vous avez dû entrevoir au mariage de Océile...

—Cette chipie sucrée! s'exclame Mme Marfeau avec éclat. Ah! mon pauvre garçon, que tu es encore jeune!...

Rémy relève la tête comme un cheval de combat au son du clairon... Les joues ardentes, les narines frémissantes, il profère gravement:

—Vous ne la connaissez pas, ma tante... Pourquoi vous laisser aller à des préventions injustes, si contraires à votre équité habituelle?

—Ah! il m'a suffi de la voir pour la juger, s'écrie Mme Marfeau, se levant soudain, et piétinant sur place avec agitation. Je ne suis pas née d'hier, et je sais les résultats de ces engouements-là! Ta demoiselle Parodie...

—Paroly! corrige brièvement Le Sénéchal, agacé.

—Est une de ces poseuses comme j'en ai tant rencontré, bonnes pour la parade extérieure, les promenades, les salons, et désolantes pour un mari, car elles adorent bien trop leur chère personne pour accorder un peu d'attention aux autres...

Va, va, mon pauvre Rémy, ce n'est pas là ce qu'il te faut!

—Parlen, ma tante! interrompt le jeune homme, dont les oreilles s'échauffent... Mais chacun est libre de construire son bonheur à sa guise et juge de ce qui lui convient personnellement. Or, j'aime Mlle Paroly d'une tendresse aussi profonde qu'inébranlable...

—Vertubleu!... Que les jeunes gens sont sots! fait Mme Marfeau, levant les épaules... En ai-je assez vu de ces soi-disant mariages d'inclination, où, avant un an passé, on se jetait réciproquement des reproches, et parfois quelques assiettes à la tête... Te vois-tu dans un de ces ménages boiteux?

—La beauté est la moindre des qualités de Mlle Paroly! Elle possède une intelligence supérieure et des sentiments élevés...

—Parce que ses yeux sont langoureux?... Ah! mon pauvre petit, que tu es enfant... Enfantillage... voilà comment je qualifie cela... Dans quelques semaines, nous en rirons bien ensemble...

—Ce n'est pas probable, murmure Rémy, entre les dents.

Mme Marfeau lui jette un regard rapide. Elle aperçoit des yeux durcis, une physionomie concentrée qu'elle n'a point coutume de voir à son neveu, et frémit d'indignation douloureuse.

—Mais réfléchis donc un peu... Que sais-tu de cette étrangère, pour vouloir confondre sa vie et la tienne?... C'est grave... un mariage!... Sa famille? Son éducation?...

—Les Barlette...

—Les Barlette, oh! oui! dit Mme Marfeau éclatant d'un rire amer. Des parvenus gourmés, qui se guident pour considérer de plus haut le petit monde d'où sortaient leurs grands parents! Ils me donnent chaud rien qu'à les voir. Mais cette demoiselle a-t-elle un père et une mère?

—M. Paroly est un peintre de mérite qui...

—Ah! de fameuses "ficelles", les artistes que j'ai connus au régiment!... reprit-elle, s'étourdissant de sa propre volubilité. Ils sollicitaient tous la faveur de faire mon buste ou mon portrait pour s'exempter de l'exercice et des corvées... Ta demoiselle "Cadna" a dû grandir dans un drôle d'entourage! Ne se destinait-elle pas à être cabotine, ou quelque chose d'approchant, quand Mme Barlette est allée la repêcher à Paris?

—Oh! ma tante! protesta chaleureusement Rémy, comment vous, si généreuse, si intelligente, pouvez-vous accueillir de pareils commérages?

Mme Marfeau reste un instant silencieuse. Son souffle sort par saccades, pénible et irrégulier.

—Tu ne peux faire cette folie, reprend-elle dans un violent effort... Je m'y opposerai de toutes mes forces. A défaut de droit légal, tu ne peux me méconnaître une certaine autorité morale... Pas...

serais-tu outre si je te disais que cette union m'est odieuse, que je ne pourrai jamais considérer... cette personne... comme ma nièce?

Sa voix, qu'elle arrache de sa poitrine avec difficulté, est bizarre, cassée, comme s'il y manquait des notes. Un bourdonnement confus emplît ses oreilles, et l'assourdit; il lui semble avoir dans la tête le battant d'une cloche lancée à toute volée. A travers ce bruissement importun, elle parçait ces mots de Rémy:

—Vous me causeriez un très vif chagrin... en me forçant à vous désobéir... Je me considère comme moralement engagé... Vous ne voudriez pas m'obliger à une action indigne d'un homme d'honneur... Rien ne me décidera à renoncer à elle.

—Ah! fait sourdement la vieille dame... Pourquoi es-tu venu ici alors?

Quittant la rudesse emportée avec laquelle il vient d'affirmer sa résolution, le jeune officier reprend, presque suppliant:

—Pardonnez-moi... Ce sujet me tient trop au cœur pour que j'en supporte la discussion avec le calme nécessaire... Et vos objections me blessent sans me convaincre.

Cette soudaine douceur tire l'aïeule de sa sombre immobilité. Elle passe une main incertaine sur son front, et considère avec accablement le jeune homme, debout devant elle.

—Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?... De toi à moi, de telles paroles se sont-elles échangées? Depuis quelque temps, je souffre un peu de la tête, il m'arrive parfois d'avoir des absences...

J'ai dû rêver cela.

Des larmes, de ces larmes de vieillard si douloureuses à voir couler de paupières fanées—jaillissent soudain sur ses joues ridées, et Rémy sent lui-même ses yeux se brouiller.

—Ah! murmure-t-elle, la voix toute petite, comme enfantine, cela est si différent de ce que j'espérais!

—On n'aime pas quand on veut et qui l'on veut... répond-il très bas, pénétrant l'allusion. Après un instant de pénible silence où il est cent fois près de se jeter au cou de sa tante en lui disant: Voyez comme il faut que je l'aime pour persister et vous faire tant de peine... il reprend, la voix glacée par l'excès même de son émotion.

—Laissez-moi espérer que vous vous accoutumerez à cette idée?...

D'un prompt revers de main, elle essuie ses pleurs.

—Jamais, articule-t-elle dans un soudain retour de forces... Elle ajoute avec ironie: Mais qu'importe?... Tu n'exiges pas, j'espère, que j'aie à faire moi-même la demande?

Rémy n'ose lui dire qu'il l'espérait en effet, et hésitant et pâle, debout devant elle il comprend que ce serait peine perdue de chercher à la persuader en ce moment... Plus tard, quand il se posera mieux, il reviendra à la charge... Mais maintenant, comment poursuivre le débat, en risquant de se choquer encore plus cruellement?

—A bientôt! ma tante! dit-il faiblement. Et il se dirige vers la porte.

—Adieu!

Il fait un mouvement pour revenir vers elle. Non, plus tard!... La portière de tapisserie retombe... Elle demeure seule, prêtant l'oreille machinalement... Son pas dans le vestibule... Les gourmettes de son cheval qui tintillent... Puis encore une fois le son de sa voix, le roulement de la grille... Et toujours ce susurrement assourdissant dans la tête... où se noient tous les autres bruits...

Les yeux égarés, la grand'mère apparaît sur le seuil de la porte du petit salon, où Nicole est restée.

—Quelle chose étrange! profère-t-elle... T'imagines-tu ce que Rémy est venu m'annoncer...

—Son mariage, sans aucun doute! répond Nicole tranquillement... Je me doutais bien du motif de sa visite. Puis vos voix me parvenant à travers la porte ont achevé de me renseigner...

—Et cela ne te chagrine pas... cette introduction d'une étrangère dans la famille? fait Mme Marfeau pétrifiée, regardant Nicole avec consternation comme elle dévisageait Rémy tout à l'heure.

—Rémy peut bien épouser la sultane de Zanzibar, s'il le désire! réplique vivement la jeune fille, en enfouissant fiévreusement son aiguille à tort et à travers. Qu'y puis-je! A quoi bon nous en tourmenter? S'il nous délaisse, nous serons heureuses quand même sans lui, allez, grand'maman?

En entendant ces hérésies, les prunelles de la vieille femme s'égarèrent... Cette dissidence entre les deux enfants qu'elle souhaitait unir, c'est l'écroulement de tous les rêves qui bercèrent le crépuscule de sa vie éprouvée... De nouveau un vertige la fait osciller. Elle n'a pas le temps de gagner un siège, et tombe à terre tout d'une pièce, pendant que Nicole, jetant un grand cri éperdu, s'élance inutilement pour la retenir...

VIII

La maison s'emplît instantanément de lamentations, d'allées et venues effarées. Les domestiques, la tête perdue, s'empressent en soins maladroits et contradictoires, pendant que Nicole reste

inerte, sans larmes, sans pensée, les yeux rivés à la face convulsée où ne se reconnaissent plus les traits familiers. Elle laisse Blaise transporter la malade sur un lit, Perrine lui introduire du sel dans la bouche, remède souverain contre les "attaques", assure la vieille cuisinière, tandis qu'Héloïse, après avoir dévêtu à grand-peine sa maîtresse, fenille un Manuel Raspail d'une main fébrile.

La conscience même du danger tire enfin la jeune fille d'une pénible prostration. Et quand Blaise, équipé en hâte, annonce son départ pour la ville, où il va chercher un médecin, Nicole a recouvré assez de lucidité pour lui enjoindre de prévenir au plus vite, en même temps, le commandant Kermeur.

— Et M. Rémy, naturellement! ajoute innocemment le bonhomme.

— Non! Pas M. Rémy! C'est inutile! fait Niquette, presque rudement.

... Ah! les lourdes minutes d'attente que scanne la grosse horloge placée dans le vestibule, et dont le tic tac semble la respiration même du logis!... Fait-il encore jour? Est-il déjà nuit? Nicole ne pourrait le dire, toutes ses facultés étant concentrées dans une seule pensée poignante.

Jusqu'ici dans sa quiétude d'enfant, elle n'avait pas même envisagé la possibilité d'un pareil malheur. Ne sommes-nous pas tous disposés à croire que ceux qui nous sont chers doivent être immortels, ou peu s'en faut? Peut-on admettre que notre vie, dont ils forment un rouage actif et nécessaire, devra s'organiser sans eux? Nicole sort à peine de cette insouciance enviable du premier âge, où l'on si longtemps maintenue la sollicitude tendre de l'aïeule, et le candide optimisme d'une nature droite et saine.

La grand'mère était mêlée à ses confuses idées d'avenir, comme à ses moindres souvenirs. Pas un seul instant la jeune fille n'a supposé que la bonne vieille dût un jour lui manquer... Aussi aujourd'hui, c'est le chaos, la fin de tout, un effondrement!

— Mon Dieu! permettez-vous que cette chose cruelle s'accomplisse!... Un frisson glace Nicole jusqu'au fond de l'âme, ainsi que dans ces rêves terribles où l'on se voit perdu, dans la nuit et dans le désert.

... Où donc le médecin arrivera-t-il? Que faut-il faire pour retenir la vie si précieuse qui palpite encore faiblement? Pour se donner l'illusion consolante de combattre le mal, la jeune fille secorde de son mieux la femme de chambre, qui, sur la foi de son Manuel, frictionne sa maîtresse avec ardeur et l'inonde de lotions sédati-

ves, remplissant la chambre de pénétrantes émanations de camphre et d'ammoniaque.

— Enfin, une voiture!... — A travers les rideaux, Nicole, le cœur battant, distingue le sommet d'un chapeau haut de forme. — Le médecin!...

Mais à la place de l'ancien major qui a soigné tous ses bobos d'enfant, se présente un inconnu devant lequel la jeune fille recule interdite. Le vieux docteur, souffrant, garde la chambre... Encore quelqu'un d'atteint parmi ceux qu'elle aime. La sensation de vide, déjà si douloureuse, s'accroît encore.

Les mains nerveusement crispées, elle observe craintivement le nouveau venu, — un jeune docteur de la nouvelle école, froid et rigidement correct, dont la figure incolore, allongée d'une barbe fauve, la voix basse, mais impérieuse, l'émeuvent d'une impression sinistre, comme si cet homme ne devait se pencher que sur des chevet funèbres... Plus que jamais, elle éprouve impérieusement le besoin d'une parole sympathique, d'une présence amie.

... Encore un grincement de roues... Oh! cette fois, ce ne peut être que le commandant! L'oreille au guet, Nicole perçoit des pas précipités, des voix étouffées dont le chuchotement monte. Elle se jette vers la porte et tombe, d'un élan, sur la poitrine de Kermeur.

— Ma pauvre petite!... murmure une voix mouillée.

— Oh! parrain! parrain! sanglote-t-elle passionnément.

Elle se cramponne à lui comme si, dans le paroxysme de sa désespérance, elle redoutait instinctivement qu'on lui arrachât encore ce soutien. Mais soudain elle tressaille. Derrière Kermeur, dans la pénombre du palier, deux yeux brillants dans une pâle figure inquiète ont fixé les siens. Nicole s'écarte brusquement et retient ce cri de réprobation:

— Que viens-tu faire ici?

La tête basse, il entre à la suite du commandant, sans que sa cousine lui accorde un regard ou un mot... Rémy se trouvait au cercle militaire, à l'heure des journaux du soir, quand Blaise vint y chercher Kermeur. Le jeune lieutenant fut ainsi forcément averti de la triste nouvelle, qui le bouleversa d'autant plus que la catastrophe s'étant produite justement après sa visite, celle-ci pouvait en être considérée comme une cause déterminante.

Cette secousse terrible l'a momentanément arraché au charme puissant qui le possède pour le ramener aux impressions d'autan et aux tendresses de son adolescence. Les idées qui le hantaient, quelques heures auparavant, pendant qu'il

errait dans les chemins d'alentour, surgissent de nouveau, tandis qu'il se tient au pied de ce lit où la vie lutte contre la mort. Une voix plaintive et sévère crie au fond de son âme :

— Pourquoi Magda s'est-elle trouvée sur ta route?...

Mais il ne veut pas entendre ce blasphème contre son amour.

— On peut tout espérer ou tout craindre dans ces cas de congestion! a assuré le docteur en ne cessant d'administrer d'énergiques révulsifs à la malade. Nicole, penchée sur l'oreiller, épie avec une averse espérance les plus faibles indices qui manifestent le retour de la vie. A plusieurs reprises, les paupières battent nerveusement, puis les prunelles apparaissent, voilées, terribles à voir. Enfin, leur égarement presque farouche s'apaise; un regard long, étonné, s'étend au-delà du lit, s'arrête sur les figures groupées là, mais sans paraître rien reconnaître. Puis Nicole tombe à genoux, éperdue de joie et fondant en larmes, car une étincelle d'intelligence vient de jaillir des pauvres yeux désorbités, et les lèvres violacées lui ont souri.

Lentement, le regard trouble et sans éclat revient vers les visages aperçus, s'y attache successivement, puis se pose sur Remy avec une inquiétude étrange. Evidemment, la mémoire se réveille, vacillante, nébuleuse, mais l'idée fixe qui domine Mme Marfeau se dégage bientôt.

Ses yeux quittent le lieutenant, se tournent vers Nicole, et un sourire rassérène la physionomie sorcière...

Ils sont là tous deux...

Qu'était ce donc ce cauchemar qui tourmentait le mauvais sommeil d'où elle sort avec tant de peine? Le travail de la pensée s'effectue en elle avec un effort qui le rend perceptible extérieurement, et dans ses prunelles a passé l'éloquence irrésistible et émouvante, propre à ceux qui touchent le bord de la vie.

D'un signe à peine formulé, mais fort intelligible, Mme Marfeau appelle Remy plus près d'elle, et le jeune homme obéit, profondément remué. De chaque côté de sa couche, elle peut apercevoir ses deux enfants. Elle essaie de soulever ses mains, mais, mon Dieu! elles pèsent si lourd qu'elles ne parviennent pas à se détacher du drap. Heureusement, Nicole, saisissant l'intention de sa grand-mère, glisse calmement ses doigts entre ceux de la malade, heureuse de se voir comprise: son cousin l'imite, et la vieille femme reste un instant tranquille, avec un air de repos et de satisfaction.

Mais ce n'est pas encore là tout ce qu'elle désire... Oh! si maintenant, elle pouvait les ache-

miner l'un vers l'autre,—la main nerveuse du jeune homme, la menotte fuselée de la fillette,—les amener à se toucher, à s'étreindre, en signe de réconciliation, de bonne entente, de quelque chose de plus encore!... Alors, dans la vie, comme dans la mort, l'aïeule dormirait ensuite paisible, sans rêve troublant... Et, soulevée par son tenace vouloir, elle épuise son reste d'énergie dans un geste inachevé, mais très compréhensible.

Tous deux ont blêmi, tous deux ont reculé involontairement devant la terreur du solennel simulacre...

Cette hésitation n'échappe point à la clarté voyante de Mme Marfeau. Derechef, la consternation et le chagrin bouleversent le pauvre visage. Nicole tressaille, comme ébranlé d'un coup de fouet, et, roidie, blanche, elle étend le bras au-dessus du lit, saisit fortement la main de son cousin avec un regard si direct, si impérieux, que Remy, dominé, se laisse faire.

— Est-ce là ce que tu veux, grand-mère! murmure la jeune fille.

Et la tendresse de sa voix contraste étrangement avec la flamme intense de ses yeux.

D'un sourire et d'un clignement de paupières, la malade, épuisée, a répondu : Oui ! Ses traits crispés se détendent, et sa joie intérieure met un calme rayonnant sur son visage.

Elle les a vus la main dans la main... Toutes les craintes sont dissipées.

Elle peut dormir.

IX

Dans la chambre règnent le silence et la demi-obscurité propres au repos. Kermeur a d'autorité pris la direction de la maison désorganisée, et mis à la raison les bonnes volontés trop zélées, car tout le monde se proposait de veiller à la fois. Il ne veut pas s'éloigner pendant cette nuit où l'habitation entière vibre encore de la trépidation causée par la foudroyante alerte; puis, il sent que sa présence au Bois-Fleury communique à tout,—et plus particulièrement à sa filleule—une impression de sécurité. Kermeur inaugurera lui-même le service de veille qu'il organise militairement; Héloïse couchera dans le cabinet de toilette voisin, prête à le seconder au moindre appel... Mais Nicole a fermement déclaré qu'elle ne quitterait pas la chambre de sa grand-mère, et que rien au monde ne pourrait la décider à se mettre au lit. Les vieux serviteurs se réorientent, mais le commandant, lui, ne cherche pas à la convaincre. Il comprend trop bien le sentiment qui anime la jeune fille,—et d'ailleurs, ses nerfs sont trop ébranlés, son âme trop tourmentée pour

qu'elle puisse facilement trouver le sommeil. Mieux vaut céder à son désir que de l'exciter encore par la contradiction. Puis, la fatigue aura vite raison de sa volonté, et, inconsciemment, Nicole glissera de la somnolence au repos réparateur où la jeunesse trouve l'oubli et le renouvellement de ses forces.

Le tour de Rémy viendra la nuit suivante... Ce soir, sur l'avis de Kermeur qui lui confie plusieurs messages, le jeune officier regagnera Château-sur-Maine... Mais, comme il parvient aux derniers degrés de l'escalier en spirale, le lieutenant voit la porte du petit salon s'ouvrir, et Nicole apparaît, un flambeau à la main.

—Entrez dit-elle de cette voix brève dont elle s'adresse maintenant à lui... Il faut que je te parle !

Sans mot dire, il la suit. Une brusque émotion le secoue d'un tremblement en pénétrant dans cette pièce, restée dans le même état qu'au moment de l'accident. Tout y atteste l'affolement produit par la soudaineté du malheur. Personne n'a songé à revenir là mettre un peu d'ordre, relever le métier renversé, les laines éparses, éteindre les tisons fumants. Et la scène de l'après-midi se retrace avec ses moindres détails dans l'esprit de Le Sénéchal, pour achever de l'acabler. Rémy est, en effet, un de ces faux flegmatiques dont l'écorce recouvre une sensibilité vive et profonde. Cette fois, sous les chocs répétés de cette journée mouvementée, l'écorce est entamée, et le cœur violemment et douloureusement agité.

Nicole reste debout, s'appuyant du bout des doigts au guéridon; la lueur vacillante de la bougie éclaire en plein sa figure décolorée et le grand cerne noir de ses yeux fiévreusement allumés. Elle parle d'une voix rapide et nette, quoique souvent coupée:

—Un mot seulement pour te rassurer!... Tout à l'heure... quand j'ai obéi au désir de grand-mère, je suppose que tu as compris... que dans ma pensée, aussi bien que dans la tienne... ce simple geste ne peut constituer un engagement... qui nous serait également odieux à l'un et à l'autre.

A ces derniers mots, soulignés avec apreté, Rémy ne peut retenir un mouvement. Un regard fier et ardent se heurte au sien sans fléchir et, haussant sa petite taille, Nicole poursuit sans détourner les yeux:

—Il lui a été fait assez de mal... (les paupières du jeune homme s'abaissent en dépit de sa volonté). Cette illusion lui est nécessaire en ce moment... Plus tard, nous la détromperons peu à

peu... Et si... si elle s'en va... du moins cette amertume lui sera-t-elle épargnée...

Sa voix s'est brisée, des larmes roulent sur ses joues livides.

—Nicole! murmure le jeune homme prêt à s'attendrir.

Mais elle ne veut pas de sa compassion et, réagissant contre sa faiblesse, elle continue avec résolution:

—Voilà ce que je tenais à t'expliquer... afin que les choses soient nettes... Pour elle, je ferai tout... je m'imposerai les contraintes les plus pénibles... Puis-je espérer qu'en considération du but, tu pourras t'armer de la même patience?

—Ah! Nicole! c'est trop! dit sourdement Rémy, offensé de l'ironie qu'elle met dans son accent. Je pense que mes facultés de dévouement peuvent être à la hauteur des tiennes...

—Dévouement est le mot juste! réplique-t-elle avec un rire pénible.

Elle fait un pas vers la porte, et le regardant par-dessus l'épaule de cet air altier qu'il ne lui connaissait pas et qui semble la grandir.

—Sois assuré que ce mensonge me répugne autant qu'à toi... Je ne suis plus une enfant dont les sentiments se tournent et se plient comme un ruban... mais il le faut... je compte sur ton concours. Adieu.

Elle a disparu avant qu'il soit revenu de l'étourdissement où l'a jeté cette scène. Une seconde, il demeure perplexe, tordant sa moustache avec fureur, puis, levant les épaules avec un profond soupir, il sort enfin.

Aucun jour de sa vie ne fut plus agité que celui-là, plus rempli d'émotions multiples et dramatiques. Et pendant qu'il s'en va dans les sentiers obscurs, sous les étoiles clignotantes, vers la ville qui apparaît au fond de la nuit, entourée d'une buée lumineuse,—la ville qui renferme l'"aimée",—des images incohérentes se pressent dans son cerveau surchauffé... Et aucune n'est plus tenace, plus irritante, plus énigmatique qu'une petite figure aux yeux intrépides, aux lèvres hautaines,—une figure familière et pourtant inconnue—qui ne cesse de flotter devant lui dans les ténèbres.

...Au Bois-Fleury, on pleure, on prie, on veille. Enfin, l'ombre effroyable s'éloigne et se dissipe. Les ailes du fatal archange ne planent plus sur le logis... La mort n'a peut-être cédé que pour revenir en traître, à l'improviste... Mais personne ne consent à admettre ces angoissantes prévisions.

Nicole veut espérer, et l'ardeur de sa foi entraîne tout le monde.

X

—Tout est blanc comme une robe de mariée!...

Un paysage de féerie s'encadre, en effet, dans les hautes fenêtres, derrière l'opacité des légers chardons de glace qui recouvrent les vitres. Les branches givrées semblent de frêles ramilles de verre filé. Les silhouettes verdâtres ou brunes des troncs d'arbres, les interstices des balustrades de la terrasse sont les seules notes vigoureuses de la pâle perspective enchantée. La lumière monte de la terre, de l'éblouissement des frimas, vers le ciel terne et bas, d'un gris rosé. Au bord de la toiture, s'accrochent des pendeloques de cristal, et les moindres reliefs des vieux pignons sont recouverts d'une mince couche de neige.

Malgré les efforts du froid pour geler de son souffle les couloirs tortueux et les vastes salles du Bois-Fleury, il fait bon et tiède dans l'étroit petit coin, aménagé entre des paravents, où Mme Marfeau sourit béatement aux flammes dansantes, sous le regard mouillé de sa petite-fille.

La voir là... Entendre son pas, fût-il un peu plus lourd, sa parole fat-elle moins facile, quelle intense satisfaction après des tranches si poignantes!... Certes, la grand'mère ne sort pas indemne de la terrible secousse... Un voile léger s'étend sur ses facultés et en ralentit les fonctions. Son intelligence ne montre plus la même lucidité de jugement, la même vivacité de compréhension. La vieille dame manifeste aussi des caprices insolites et s'attache, comme jamais antérieurement, aux détails matériels de l'existence avec des puérilités et des entêtements enfantins... Il est évident, hélas!... que, dorénavant, l'aïeule ne sera plus la protectrice, mais la protégée... N'importe!... Elle reste!... Et en regard de ce qui eût pu arriver, c'est une immense grâce dont Nicole remercie Dieu.

...Ora ora!... Le canevas tendu vibre sous la trouée incessante de l'aiguille... N'est-il pas étrange que notre être intime se modifie parfois sous l'influence des impressions les plus simples? Nicole avait dit plus juste qu'elle ne le supposait, en répondant à Rémy, dans une boutade, qu'elle apprenait la patience en faisant de la tapisserie. Durant sa longue claustration de garde-malade, ce travail inusité a employé le besoin d'activité bouillonnant en elle et lui a aidé à supporter l'énervement que lui cause la présence de son cousin!... Quel excellent prétexte pour s'isoler, pour détourner les yeux des choses qui vous chagrinent! Pendant qu'on reste penchée sur le métier, personne ne peut lire dans votre regard.

—Pourquoi es-tu silencieuse?...

—Je compte mes points!... Bonne, admirable, précieuse tapisserie!

Et dans l'engourdissement de la besogne machinale, les idées troublées se régularisent peu à peu, et aussi s'apaisent les impétueuses révoltes. Ora ora!... Des pensées nouvelles surgissent à travers les fleurs de soie fantastiques. Le sens de la vie se découvre, Nicole se dit que les femmes ont aussi leurs champs de bataille: combats quotidiens et ignorés, où se dépense autant de valeur qu'au grand fracas des luttes éclatantes. Larme par larme, le cœur désabusé se vide; jour par jour, la vie s'écoule; point à point, la tapisserie avance... C'est sans doute là le secret de nombreuses existences féminines; cette destinée mélancolique, sera-ce la sienne? Nicole, sombre, hoche la tête, et se répond: Oui, en soupirant.

—Tout est blanc comme une robe de mariée! répète Mme Marfeau, les yeux tournés vers la croisée, et allumés d'une pensée riante.

Le brin de laine se rompt sous la main agitée de sa petite-fille. N'est-ce pas une fatalité incocevable qu'une seule idée soit demeurée nette dans ce cerveau obscurci et que toutes les sensations reçues viennent s'y raccrocher?... Le reste du monde disparaît sous une brume, mais tel qu'un point élevé, frappé par le soleil, émergeant d'un paysage baigné de vapeur, un souvenir persiste clair, impitoyablement précis dans l'esprit de l'aïeule, celui qui lui montre Nicole et Rémy, les mains unies.

Si longtemps elle a gardé en son âme le projet qui se fortifiait d'année en année, qu'il a fini par la posséder tout entière. Sous le choc d'un violent ébranlement, son secret a jailli; mais, à présent, tout ce qui se ranime de vigueur chez elle ne sert qu'à accroître l'impatience de son désir, sa hâte de voir changer son espoir en réalité. Et la pauvre vieille ne cesse de persécuter ses enfants par des digressions éternelles sur le bonheur qu'elle éprouvera, quand leurs avens seront définitivement associés.

Nicole ne se sent plus le courage de subir cette obsession qui excite constamment les pensées et les sentiments dont elle veut se dégager.

—Il faut absolument trouver un moyen! se répète-t-elle avec une ardente anxiété, perdant d'interminables insomnies.

—Comment sortir de là? se demande Kermour qui connaît le pacte des deux cousins et observe avec pitié le sillon bleu, creusé sur les joues pâles de sa filleule. La situation n'est pas moins intolérable pour Rémy qui n'ose ni espacer, ni suspendre ses visites au Bois-Fleury, alors que tant de préoccupations l'entraînent dans une direction toute différente. La contrainte que s'im-

posent les deux jeunes gens pour se faire bon visage devant la grand'mère, finit par leur peser considérablement, et leurs paroles brèves, insignifiantes, facilement acerbes, trahissent leur lassitude irritée.

Où découvrir l'issue de cette impasse? Tous se le demandent avec l'angoisse d'une question de vie ou de mort...

—Mademoiselle, encore des fleurs! s'exclame Héloïse, ouvrant la porte et apportant en grande pompe une magnifique gerbe dont le voisinage est peu favorable à son teint de Mongole... Seulement, il n'y a pas de carte, le nigaud de jardinier qui apportait ce bouquet l'a perdue.

...On est au 6 décembre, fête de saint Nicolas, l'auguste patron de Mlle Marfeau, et, depuis ce matin, les envois fleuris, signés de noms amis, — les Mauréan, les Duplessis, d'autres encore, — se succèdent, remplissant la maison d'une odeur de printemps. Mais qui donc a combiné cette symphonie en blanc exquise, où voisinent toutes les fleurs préférées de Nicole: bruyères, oeillets, roses et violettes de Parme? Immédiatement, Mme Marfeau en fait honneur à celui dont le nom erre sans cesse sur ses lèvres.

—Rémy! s'écrie-t-elle, avec une explosion d'allégresse juvénile.

Mais la jeune fille, attendrie d'une émotion très douce, se dit intérieurement:—Kermeur!

Tout de suite, dès qu'il entre, peu d'instants après, le regard de sa filleule va le remercier, avant même les paroles qu'elle murmure en lui présentant son front, pendant que Mme Marfeau dans son impatient enthousiasme, le presse d'admirer la corbeille, dont imperturbablement elle attribue le choix à Rémy.

—Un vrai bouquet de fiancée! répète-t-elle avec une obstination désolante.

Une rougeur colore le teint bistré du commandant, et ses yeux se troublent légèrement, mais Nicole, d'un serrement de main furtif, lui demande pardon de la méprise.

—Et vous, vilain parrain, vous négligez saint Nicolas! reproche amicalement la vieille dame. Vraiment, Kermeur, je ne vous reconnais plus!

Les petits doigts pressent plus chaleureusement encore ceux du commandant pour réparer la blessante injustice, et c'en est assez pour lui rendre toute sa sérénité.

—De quoi m'accusez-vous là? fait-il gaiement. Devez-vous m'accabler ainsi sur de simples apparences... La fleuriste est en retard, voilà tout le mystère!... Et vous m'en voyez au désespoir... puisque cela suffit pour m'attirer une si méchante querelle!...

En ce moment, la porte se rouvre et Rémy paraît, charmant dans la pelisse bleue, garnie d'astrakan, qui dessine son torse.

—Arrive vite, qu'on te complimente, beau chevalier! s'écrie Mme Marfeau, soulevée de son fauteuil pour lui tendre les bras, et l'embrassant chaleureusement... C'est délicieux, délicieux, tu sais... Nicole est charmée!

Rémy, en apercevant les fleurs, devient pourpre. Retenu dans un cercle d'idées étrangères, il a totalement oublié la fête de sa petite cousine, et le remords de cette omission discourtoise l'embarrasse d'autant plus qu'on prétend lui faire honneur d'une gracieuseté dont il n'a pas même eu la pensée.

Mécontent de lui-même, — car, à défaut du désir d'être agréable à Nicole, le jeune officier conserve le respect des traditions de famille, et se repent d'y avoir manqué — volontiers s'en prendrait-il aux autres de ses propres torts. Il a conscience de faire une sottise pendant que sa vieille parente le comble d'éloges immérités, et que la lèvres de Niquette — cette lèvres mobile terriblement expressive — se plisse sardoniquement.

—Vraiment! Je regrette! balbutie-t-il, fort ennuyé... Mais comme il cherche à se défendre et à expliquer l'erreur, un signe de Kermeur lui enjoint le silence; il comprend et se tait.

—Allons, embrassez-vous, au moins! Aujourd'hui, mes enfants, c'est permis!

Ces mots, jetés avec jovialité par Mme Marfeau, éclatent comme un coup de tonnerre dans le malaise qui plane... Nicole, surprise, bondit sur son siège, et un nuage rouge enflamme instantanément son visage et son cou, jusque dans les racines cuirées de ses cheveux. Cédant à l'impulsion de l'aïeule, Rémy a fait machinalement un pas de son côté.

—Toujours cette tapisserie de Pénélope! plaisante-t-il pour cacher sa gêne.

—Oh! je n'attends aucun Ulysse! repart-elle d'un ton sec, en s'absorbant dans le débrouillage d'un écheveau.

—Mais va donc? fait Grand'maman Tambour, en riant malicieusement. Elle ne demande pas mieux, va!... Ne t'arrête pas à des minauderies de petite fille...

—Eh bien? fait Rémy, ainsi poussé dans ses derniers retranchements, et se penchant, avec le plus de grâce possible, vers la peu engageante cousine.

Il suppose bien que ce baiser forcé ne peut guère être agréable à la jeune fille, mais l'aigreur du regard indigné qu'elle lui lance, le transperce comme une insulte et, piqué, c'est presque rudement qu'il commande à demi-voix:

—Allons! exécute-toi, de bon ou de mauvais gré!

—Oh! de mauvais gré surtout! murmure Nicole, les dents serrées, toute crispée, comme un petit chat en courroux, prêt à montrer les ongles.

Les lèvres de Rémy ont à peine effleuré sa joue, violemment caressée, et néanmoins, comme pour effacer ce léger contact, elle se frotte vivement furtivement le visage de son mouchoir.

Illogisme du cœur humain! Le jeune homme a l'âme remplie de Magda, mais l'action de sa petite cousine ne l'offense pas moins profondément. Le front morose, les sourcils noués, il ne peut s'empêcher à maintes reprises, de regarder avec défi cette jeune figure si volontaire et si résolue, malgré l'indécision des traits encore flous sous la riche couronne à reflets fauves, et il s'étonne en son for intérieur.

Comme ces gamines se transforment vite, et quelle part d'inconnu renferme toute âme féminine! Hier, celle-ci était une enfant, toute en rires et en chansons, qui le fatiguait de son expansive tendresse; aujourd'hui il est obligé de la considérer comme une vraie personne, faisant preuve de raison, capable de fierté et de ressentiment... La nouveauté du point de vue le stupéfie.

Pendant ce temps, la bonne Mme Marfeau continue tranquillement de songer tout haut, voulant absolument voir dans les moindres mots échangés par ses enfants, dans leur silence même, un monde d'émotions tendres et de timide amour. Les blancheurs épandues au dehors, les gazes vaporeuses qui voilent les corbeilles de fleurs ont suscité dans son esprit ce sujet plein d'opportunité; la toilette de mariée de Nicole... Et, avec la sournoise ténacité des vieillards, elle revient sans cesse à cette marotte, quoi qu'on fasse pour l'en détourner.

—Apporte-moi mes dentelles, petite!...

Il faut obéir à son caprice, car elle s'irrite de la moindre contradiction. Avec un plaisir d'enfant, la vieille femme plonge les mains dans la boîte emplies de merveilles fragiles.

—Tiens! ce point d'Angleterre garnissait ma robe, le jour où je fus présentée aux Tuileries!... Quelle belle femme c'était que l'impératrice!... Cette guipure me fut rapportée de Venise par ton grand-père... Ah! le bon temps.

Elle sourit à ses souvenirs de jeunesse, tout en maniant les aériennes parures des fêtes d'autan; et, debout devant la grand-mère un carton dans les mains, Nicole, figée dans son immobilité, raidit ses bras qui tremblent.

—La mère de Rémy et moi, nous n'avions que cette coquetterie-là! poursuit Grand'maman Tam-

bour, mais nous étions folles de dentelles l'une et l'autre! Tu bénéficieras de notre innocente rivalité, Nicole!... Tout sera pour la petite Mme Le-Saint-Nicolas!

La vieille tombe avec fracas sur le parquet, et Nicole, toute pâle, se baisse précipitamment pour relever les flots de tulle ouvré qui se déroulent sur le plancher. Et comme Rémy s'incline afin de lui venir en aide, la jeune fille lui glisse dans l'oreille:

—Va-t-en... Je n'en puis plus...

Il se redresse vivement, comme englué par cette rapide parole, et demeure, quelques minutes dans un complet mutisme dont il sort tout à coup en prenant congé en quelques mots embarrassés.

—Nous quitter ainsi, un jour de Saint-Nicolas! se récrie la grand-mère, suffoquée. Mais c'est impossible!... Encore le service, dis-tu?... Ah! l'on vous surmène réellement!... Décidément, le métier devient plus dur que de mon temps...

Elle hoche la tête avec indignation... Pour un peu, elle s'en prendrait au ministre. Mais toutes les instances et toutes les lamentations ne peuvent rien contre la force majeure alléguée par son neveu, — dénommée obligation de service pour Mme Marfeau. — mais qui s'appelle en réalité : grand dîner chez les Barlette.

Rémy parvient donc à s'échapper. Si promptement qu'il ait été sa retraite, Nicole réussit à le devancer, — et il la retrouve debout à l'entrée du parloir où eut lieu leur première et orageuse conférence. D'un geste, elle l'invite, — et dès que la porte est refermée, la jeune fille, se laissant tomber sur un fauteuil, déclare d'un ton profondément abattu:

—Je ne puis plus... Cela ne peut durer davantage.

Déconcerté par cette apostrophe qui formule si bien sa propre opinion, Rémy tourmente soucieusement sa moustache pendant que dans son esprit le sempiternel: Comment faire? s'érige en immense point d'interrogation.

—Tu dois en avoir assez de ton rôle, aussi toi? reprend Nicole... Et puisque cette situation doit forcément se dénouer un jour ou l'autre, mieux vaut que ce soit le plus tôt possible.

—Alors, demande-t-il, avec la lumineuse clairvoyance masculine, comptes-tu lui dire la vérité?

—Ce serait la tuer!...

Elle jette ces mots d'une voix à peine au-dessus d'une pièce. Rémy se mord violemment la lèvre et se détourne, quoique dans l'ombre prématurée d'un soir d'hiver, leurs visages ne leur apparaissent déjà plus que comme deux taches pâles où il est impossible d'observer les changements de physionomie.

—Écoute-moi, continue-t-elle, Depuis plusieurs jours, je me creuse l'esprit pour imaginer un moyen de sortir d'embarras... Voilà tout ce que j'ai trouvé... C'est hasardeux, mais cela peut réussir.

Te rappelles-tu un conte de Daudet: "Le Siège de Berlin"... Un vieux colonel, frappé à peu près comme grand'maman, et qu'on parvient à illusionner?

Rémy lève les épaules dans un geste incertain...

—Oui... je crois me rappeler vaguement... Mais, quel rapport?...

—Tu vas voir... C'est le point de départ de mon idée... Voyons... tu connais la chère grand-mère comme moi, et tu sais quel respect elle professe pour la discipline militaire qui a régi la vie de tous les siens... Suppose, maintenant, qu'une guerre éclate aux colonies et que tu sois appelé à faire partie de l'expédition... Ne crois-tu pas que bonne maman accepterait très raisonnablement, très vaillamment, ce départ, malgré toute son affection pour toi, surtout si on lui faisait comprendre que ce choix est un honneur envié par tous les autres officiers, et que cette campagne, sans danger, offre un avantage énorme pour ton avenir?... Ne le penses-tu pas?

—Sans doute, fait-il au hasard, étourdi par cette accumulation d'hypothèses.

—Eh bien! continue-t-elle avec plus de courage, la voix un peu raffermie, simulons ce départ... Quoi de plus simple? Ne serait-ce pas dans le domaine des choses possibles?

—Ah! dit-il froidement, c'est bien romanesque, ce scénario-là!...

—Trouves-en un meilleur! réplique vertement Nicole.

Puis elle reprend, honteuse de son mouvement de vivacité, et cette fois, sa voix claire est un instant comme ouatée de larmes contenues.

—Je craignais, en effet, que ça ne te paraisse ridicule. C'est pourtant la seule solution que j'aie trouvée, et je t'assure que, dans l'état d'esprit actuel de grand-mère, qui ne sortira plus guère du Bois-Fleury maintenant et recevra peu de visites, cela pourrait très bien s'accomplir... Je lui ferai prendre patience avec des lettres, au besoin...

—Tout cela me semble bien compliqué, fait-il, encore poussé par son maudit esprit de contradiction et dominé par l'ancienne conviction qu'il ne peut sortir que des idées folles d'un cerveau de petite fille.

—Que t'importe, puisque tu seras dégagé de tous ces soucis et que tu reprendras ta liberté d'action... immédiatement?...

De nouveau, Rémy, atteint au vif, fait un mouvement involontaire. Il ne peut se nier à lui-

même le soulagement qu'il éprouverait à retrouver son indépendance et à s'affranchir d'une contrainte insupportable; mais, avec son orgueil d'homme, il en veut à cette enfant de le lui démontrer...

—Mais si j'acceptais ce plan machiavélique, naturellement je devrais m'abstenir de revenir au Bois-Fleury?

—Sans doute... il faudra tant de précautions. La moindre imprudence compromettrait tout. Il te sera toujours facile d'avoir des nouvelles quand tu le désireras... par l'entremise de nos amis...

—Que tu prévoieras de cet état de choses?...

—Forcément...

La tête basse, il piétine rageusement... Ainsi, avant même d'être engagé officiellement à Magda, les circonstances l'amènent à dévoiler ses intentions, ses sentiments beaucoup plus vite qu'il ne l'eût désiré... Mais que faire?...

Revenir au Bois-Fleury en posture de pseudo-fiancé de cette gamine qui le nargue, et qui lui déclare sans fard que sa présence lui est odieuse? Son orgueil ne peut s'accommoder davantage de cette situation humiliante.

—Le plus clair de ceci! fait-il entre les dents, avec une vibration stridente, c'est que tu cherches à te débarrasser de moi... Ton petit projet est très bien machiné à cet effet... Mes compliments pour ta diplomatie.

—Mais tu bénéficieras du même avantage! riposte-t-elle, énervée. Sois-en reconnaissant...

Un silence tombe entre eux, après cet échange d'aménités. Ils demeurent là, en face l'un de l'autre et invisibles, dans l'enveloppement de la grandissante obscurité de la pièce, pendant que les silencieux papillons de neige qui s'efforcent contre la vitre assombrie, mettent des brucheurs errantes et blafardes dans les ténèbres du dehors.

Nicole se sent lasse, lasse à désirer mourir... Des impressions étrangement complexes se combattent dans l'âme du jeune homme. Une sensation glaciale est entrée au meilleur, au plus intime de son être sensible, comme s'il avait entendu prononcer contre lui une sentence d'exil... Magda saura-t-elle jamais tout ce qu'elle lui coûte?... Et quel effort pénible il doit accomplir pour rompre sa chaîne de souvenirs et d'affections de jeunesse, afin de parvenir librement jusqu'à elle?

S'il acceptait la bizarre proposition de cette petite Nicole qui semble si pressée de se délivrer du cousin dont elle se montrait si fanatique, quelques mois seulement auparavant?... En somme, elle agit assez généreusement, en gardant pour elle les risques et les difficultés de l'entreprise, tandis que Rémy se trouve dégagé de toute pré-

occupation étrangère à son amour... Et c'est justement la disproportion des deux parts qui humilie le jeune homme; cette fillette, au chevet d'une malade, se débattant dans des inquiétudes incessantes, tandis que lui?... Il éprouve le même sentiment d'infériorité que si, devant l'ennemi, d'autres gardaient un poste d'honneur et de danger pendant qu'il resterait tranquillement à l'abri, en pleine sécurité.

...Son regard s'attache curieusement à la petite forme indécise, immobile, à deux pas de lui... Après tout, ce projet est-il si insensé?

Les meilleures inspirations des femmes leur viennent du coeur, et on ne peut leur refuser, en ce qui comporte les soins nécessaires aux malades, une sorte d'intuition merveilleusement lucide, qui s'est manifestée, maintes fois chez Nicole, pendant les récents jours d'angoisse.

—Eh bien! se décide-t-il enfin à dire, comme malgré lui, la voix rouillée par son mutisme prolongé. Quand devrai-je partir pour le pays fantastique où tu m'envoies, et faire mes adieux à ma tante?

—Je crois... répond-elle avec une hésitation... Je crois qu'il serait plus sage de lui présenter ton départ comme un fait accompli... Nous lui éviterions ainsi l'agitation et l'émotion peut-être nuisibles d'une scène de séparation qui... entraînerait des complications... pénibles pour tout le monde?

Au nombre de ces complications, sans doute, faut-il compter le baiser d'adieu auquel la jeune fille désire se soustraire?

Du moins, Rémy le comprend ainsi... et cette idée blesse vivement sa susceptibilité, sans qu'il se l'avoue...

—Je m'incline, dit-il, ironiquement. Décidément, tu as tout calculé, il ne me reste plus qu'à effectuer ce départ incognito.

D'un pas rapide, il gagna la porte, l'ouvra brusquement, et, soudain, fait volte-face, bouleversé, au moment de sortir de cette maison qui fut pour lui le "home". Il voudrait la quitter avec une parole d'apaisement et de justice, lui dire:—Nicole, tu es une brave fille; je ne puis m'empêcher de t'estimer. Courage et adieu!

Mais sa gorge est trop serrée pour laisser passer sa voix, et il ne peut arracher que ce dernier mot:

—Adieu!

—Adieu!

Il est parti!... Il fait complètement noir maintenant dans le petit salon...

XI

Dans la tiédeur du joli coupé capitonné de bleu, la jeune Mme Duplessis sermonne son seigneur et maître, pendant que le pâle et doux paysage d'hiver défile derrière les glaces brouillées. On en est sur le point d'arriver au Bois-Fleury—une des premières étapes de la tournée de visites de noces—corvée dont la fatigue anticipée amène des nuages sur le front résigné du lieutenant.

—Surtout, mets-toi bien en tête que Le Sénéchal est depuis trois semaines au Sénégal et, envie-le bien haut, comme un privilégié... Pauvre Mme Marfeau, jadis de jugement si sain et de si bon conseil, quelle pitié de la leurrer ainsi avec des contes d'enfant! Mais cette invention fait honneur à Niquette. Elle n'en pouvait trouver de meilleure pour éloigner Rémy sans danger, car elle connaissait à fond le fort et le faible de Grand'maman Tambour, l'enthousiasme naïf de la bonne vieille pour le pamache, le stoïcisme qui l'eût de tout temps rendue incapable d'éluder un devoir et qui a survécu à son affaissement moral... On lui a si bien vanté les chances de cette minifique campagne où les croix et les lauriers vont se récolter à foison, que Mme Marfeau en est arrivée à se réjouir du départ de Rémy, persuadée qu'il reviendra bientôt présenter, à sa cousine, un coeur fidèle orné de trois galons!... Rien n'a encore ébréché sa conviction, grâce à la surveillance de sa petite-fille qui se donne une peine extraordinaire pour entretenir la bonne dame dans son illusion. C'est un véritable complot organisé, où entrent les domestiques et les familiers de la maison. Mais quelles tranges perpétuelles pour cette malheureuse petite Nicole!... Vraii Je l'admire!... Allons, monsieur Toi, de la prudence! Ne renversons pas l'échafaudage par quelque étourderie!

—Sois tranquille! répond majestueusement l'époux dûment stylé.

Les instructions de sa femme n'étaient pas superflues, ainsi que le prouve l'inquiétude de Nicole, accourue au devant de ses amis, dès qu'ils prennent pied sur le perron, pour les adjurer en hâte de se tenir sur leurs gardes—car "elle" est étonnamment raisonnable et clairvoyante ce jour-là.

Si étonnamment, en effet, "qu'elle" semble redevenue tout à fait la Grand'maman Tambour des anciens temps... La vue de ces jeunes gens rayonnants de bonheur, la racine encore et la bénigne malice d'autrefois papillotte dans le regard affectueux dont elle les couvre.

Son rire éclate, jovial et communicatif, provoqué par la verve humoristique avec laquelle G-

oile marre quelques épisodes pittoresques de son récent voyage, et, dans la détente de cette bien-faisante impression, les coeurs se dilatent, la conversation prend un tour plus abandonné. Duplessis, lui-même, sort de la réserve circospecte où il se tenait enfermé, car on l'invite à raconter la chasse à courre à laquelle il a pris part l'avant-veille,—et ce noble sujet enflamme naturellement le jeune homme.

—A propos, dit Nicole, rappelez-vous bien que la ferme et le bois des Marionnières, qui touchent vos terres de Valoyseau, sont à la disposition de votre corp de fusil... Il y a là quelques guérets où le lapin abonde..

—Je vous en remercie, fait chaleureusement Duplessis, absolument entraîné,—ce coin est effectivement très giboyeux, paraît-il. Le Sénéchal m'en parlait encore ce matin...

Paf!... Il se mord violemment la langue pendant que sa femme lui écorase le pied, mais ces différents châtiments physiques ne peuvent réparer la sottise commise. Duplessis regarde désespérément le parquet, mais la voix de Nicole le poursuit dans la détresse où il s'abîme.

—Comment, ce matin? dit-elle d'un ton d'étonnement. Vous avez reçu des nouvelles ce matin?

Les deux mains croisées sur les genoux, elle n'a pas sourcillé sous le choc, mais le feu de son visage et la fixité de ses prunelles dilatées trahissent assez son intime angoisse.

—Mais oui! intervient Cécile, le plus naturellement du monde. Vous aussi, sans doute?... Le même paquebot a dû apporter nos lettres...

—A moins que Rémy n'ait trouvé une occasion en dehors des courriers ordinaires, observe Nicole avec gravité.

—De façon ou d'autre, nous devons certainement avoir une lettre aussi! affirme promptement Mme Marfeau d'un air jaloux.

—Probablement encore un retard du facteur... Il est si négligent?... fait, toujours sérieusement, la petite-fille. Nous verrons bien demain...

—Et qu'est-ce qu'il vous mande, le cher garçon? interroge Grand'maman Tambour, en se tournant inopinément vers Albert.

—Humph! fait celui-ci, saisi d'un enrouement subit; peu de chose à la vérité... Qu'il fait bien chaud là-bas...

—Et toi, donoi!... Seigneur, quelle étuve! pense tout bas l'infortuné et peu imaginaire Duplessis.

—Oh! vous savez combien les garçons sont peu épistolaires! s'empresse de dire Cécile,—décidément le porte-voix de la communauté conjugale... Rémy est aussi peu bavard la plume en main qu'en réalité... Un simple billet, style télégraphi-

que! Bonjour, ça va bien?... Le campement par ci, le colonel par là... La chasse... Bonne chance, compliments affectueux et au revoir!... Je gage que les missives qu'il vous expédie sont aussi peu prolixes...

—Effectivement! déclare Nicole, qui bénit le ciel de ce laconisme bien connu, car la confection de ces lettres imaginaires, où elle essaie de calquer l'écriture et le style de son cousin, lui coûte toujours un effort très pénible.

Mme Marfeau, durant ce débat, dont "son cher garçon" ferme le sujet, s'épanouit d'aise, et Duplessis, considérant Cécile et son amie avec un profond ahurissement, admire, en toute humilité, la facilité inventive des femmes, leur aisance d'improvisation et les aptitudes natives qui font des plus sincères, au besoin, d'expertes comédiennes.

—Hein! enragez-vous assez? lui dit familièrement Grand'maman Tambour. Votre bonheur vous attache au rivage pendant que votre ami va-t-en guerrel... Il est vrai que c'eût été un grand déchirement de vous laisser partir, n'est-ce pas, petite Cécile?... On supporte mieux une telle séparation avant qu'après... C'est ce que je ne cesse de répéter à Nicole pour la consoler.

...Hélas! l'idée fixe inexorable!... Les jolis yeux gris, attachés sur Cécile, se noircissent tout à coup et Mme Duplessis troublée, se lève pour prendre congé.

—J'irai te voir chez toi, petite! Ja te le promets! dit Mme Marfeau, en baissant affectueusement le fin visage tendu vers elle. Puis, avant de laisser aller la jeune femme, elle enveloppe l'élégante toilette d'un regard approbateur qui va du haut en bas, depuis l'étincelante capote de lophophore jusqu'au bord de la robe brise, garnie de renard bien.

—Toujours très bon goût!.. Fillette, c'est à Cécile qu'il faudra demander conseil quand le moment solennel viendra...

Quel moment? Toute explication est superflue...

Le coeur de Mme Duplessis se gonfle de pitié et ses yeux sont humides quand elle embrasse une dernière fois Nicole, sur le marchepied de la voiture. Et, dès que la portière s'est refermée:

—Dieu! que les hommes sont niais, s'exclame la jeune dame avec conviction.

—Merci! fait Duplessis, tout à la confusion de sa dernière bévue.

—Oher, ce n'est pas à vous que ce discours s'adresse! corrige plaisamment Cécile... Mais ce grand Rémy, conçoit-on qu'il aille s'amouracher de cette Magda néfaste, quand cette adorable petite... Car elle est adorable!... La plus mignonne

des Antigones... Quel changement étourdissant du jour au lendemain! Il me semble voir un oiseau-mouche transformé en infirmière... Et tant de prudence, de sang-froid, de dévouement sans pose, d'oubli de soi...

—Il est vraiment regrettable que tu ne puisses prêter tes yeux à Le Sénéchal! observe Duplessis en riant.

—Car il s'prendrait sur l'heure de sa cousine et tout serait pour le mieux! conclut vivement Cécile... As-tu remarqué comme Nicole embellit? Sa fraîcheur trop vive s'atténue, ses traits et sa taille s'affinent, et ce regard, quelle intensité d'expression!... Voilà une petite créature vibrante et vivante, bien plus attrayante que ce marbre sybillique!... Non, je ne puis admettre qu'un jeune homme intelligent, réfléchi comme Rémy, aille s'prendre sottement...

—Chérie, l'intelligence, la raison n'ont rien à voir là-dedans... Et ce sont les garçons de cette trempe qui commettent les sottises les plus pyramidales.

—A-t-il, au moins, la tête d'un homme heureux? Je ne l'ai pas rencontré depuis une éternité... Les flangailles doivent-elles bientôt devenir officielles?

—Il n'en parle jamais... Et si tu connaissais bien Rémy, tu dois savoir que lorsqu'il n'est pas d'humeur causante, on arracherait tout aussi facilement des confidences à un réverbère plutôt que d'obtenir de lui le moindre épanchement.

...Dig, ding!... Le beau trotteur stoppe en frémissant, au bord d'un trottoir; une sonnette drellindrine, une porte s'ouvre, le valet de pied tend les cartes; un peu plus loin, ce sont les deux époux qui mettent pied à terre, enfilent un vestibule avec un cliquetis d'épéron, mêlé à un froissement de soie, entrent dans un salon, se posent six minutes sur un fauteuil.

Au premier joint, frout! le mari et la femme se lèvent avec ensemble, exécutent une retraite aussi adroite que prompte.

—A bientôt!—A bientôt, certainement!... Ils s'engloutissent dans leur voiture; la portière claquant, le cheval prend la même allure que s'il partait dare-dare au bout du monde et s'arrête net, quarante mètres plus loin, devant un nouveau logis, où le même cérémonial, le même dialogue, la même scène se reproduisent sans autres variantes que l'aggravation de la migraine de Duplessis.

Mme Barlette est visible et reçoit le jeune couple avec le plus affable de ses sourires de choix. Magda, elle-même, daigne descendre au salon, attirée par le secret intérêt que doit susciter la vue d'une nouvelle épousée chez une jeune fille qui espère obtenir bientôt ce même titre.

Avertie de ce sentiment par sa subtilité féminine, Cécile s'adresse à Mlle Paroly, tout patiemment, avec une sympathie dont Duplessis ignorait l'existence;—grave et attendrie, telle qu'une catéchiste instruisant une néophyte, elle semble ouvrir son cœur et expose ingénument ses projets, ses vues sur la vie,—les fruits de ses réflexions et de sa courte expérience.

—Oh! fait-elle avec un hochement de tête, en réponse aux congratulations de la maîtresse du lieu. C'est fini, le voyage dans le bleu!... Nous voilà retombés dans le positif... L'existence sérieuse commence.

—Agrémentée d'un nombre respectable de distractions! objecte Magda en souriant.

—Oui, sans doute!... Les premières années surtout, les divertissements abondent certainement...

Mais une femme ne peut toujours agir en égoïste, car, croyez-le bien, les militaires que les imaginations de jeunes filles dotent de tous les prestiges poétiques sont réellement les plus "pot-au-feu" des hommes.

Dès qu'ils passent trente-cinq ans, cela devient pûs encore!... Le moyen d'exiger qu'un mari vous sacrifie son repos, après une fatigante journée sur le champ de manoeuvres, et quand il faut se lever dès patron-minette pour l'exercice!... Heureusement, le ciel accorde des grâces d'état, et l'on a pu dire de la femme d'officier, que pour la facilité du renoncement, la vaillance, les vertus domestiques, elle ne cédait en rien aux matrones romaines.

...Les Romains, à présent!... Duplessis complètement abasourdi par son mal de tête et son étonnement, darde des yeux immenses sur sa femme, tandis qu'elle débite ce discours bizarre, d'un petit air simplet et candide... Encore un peu et elle va déclarer à ces gens-là que son mari est un tyran et qu'elle une douce victime... Mais non! après un coup d'oeil sur le visage pincé de la tante et la mine rembrunie de la nièce, Cécile se lève, avec un sourire mystérieux au coin des lèvres.

—Ne perdez pas courage! dit-elle en confidence "mezzo-voce" à Mlle Paroly, qui fronce le sourcil... Rien n'est difficile, ni pénible, quand on s'aime bien, fortement, sincèrement... et que la paix de votre mari vous devient plus chère que votre propre satisfaction...

Et elle se retire en étouffant un éclat de rire qui sonne bientôt comme un grelot d'argent, dans le coupé bien clos.—Me diras-tu le motif de cette sortie intempestive? demande alors Duplessis avec un étonnement un peu chagrin que dissipe bientôt le joyeux rayonnement des deux yeux bleus où plongeant les siens.

—As-tu observé, dit Océile, enchantée d'elle-même, la physionomie grise de la belle Magda, pendant que je lui prêchais l'effacement, l'amour du foyer, une foule de vertus que je crois peu de son goût?

—Comment? fait Albert égayé, gagné par la belle humeur de sa femme, c'était simplement pour "te payer la tête" —comme dit Gaillac—de Mlle Paroly, que tu nous a régales de cette édifiante exhortation? Je ne te savais pas mystificatrice, Océile?

—Ce serait drôle si... si, reprend-elle, — une pensée plus grave traversant sa gaieté, — si la sermonne que j'ai jetée là allait germer!... Sait-on?

De nouveau, le coupé s'immobilise. Les deux époux pénètrent dans le trentième vestibule et se heurtent au lieutenant Le Sénéchal qui quitte le salon où eux-mêmes vont entrer. Gentiment, Océile lui tend la main:

—Vous abandonnez vos amis... C'est mal! glisse-t-elle rapidement... Venez dîner demain soir...

Puis, plus bas et plus vite encore, au moment de franchir la porte.

—Nous arrivons du Bois-Fleury. Tout va bien!... Elle est héroïque, cette enfant-là!

La robe grise disparaît dans la baie ouverte et Rémy, serrant hâtivement la main de son camarade, s'éloigne, le rouge aux joues.

Mme Barlette continue de recevoir ses visiteurs, avec une amabilité graduée suivant leur importance et assortie à leur qualité, Magdeleine Paroly est remontée dans sa chambre sous prétexte d'achever la lettre qu'elle écrit à sa mère. Accoudée à son bureau, la plume en l'air, elle relit la phrase suspendue...

...Bonne famille, excellente éducation, physique distingué, fortune honnête et indépendante, puisqu'il est orphelin... en un mot, l'un des meilleurs partis de la ville...

—Ne dirait-on pas une annonce d'agence matrimoniale? murmure-t-elle, sa lèvre dédaigneuse retroussée par un sourire ironique...

Repoussant sa chaise d'un brusque mouvement, elle se lève et appuie contre les vitres son front morose.

Dehors, c'est la rue, bordée d'hôtels d'architecture banale et lourde, comme celui-là même qu'elle habite actuellement. Les becs de gaz s'allument déjà, ternes dans le demi-jour ambiant, et leur double ligne de points jaunes s'allonge dans la perspective des trottoirs vides. De temps à autre, une silhouette se profile dans la brume, et Magda la suit distraitement, sans intérêt, d'un regard brouillé d'ennui.

Comme sur un écran, son imagination évoque soudain une vision vivante, mouvementée, fascinatrice: ce n'est rien qu'un coin de rue, des arbres grêles, des kiosques éclairés, des affiches aux vives couleurs, comme accessoires du tableau, et au milieu de tout cela le grouillement gai de la cohue, les mille courants qui traversent la foule bigarrée, l'affairement des passants dans l'atmosphère épaisse, irradiée des éblouissements de l'électricité. La rumeur immense de la vie puissante et multipliée: vibrations des sons, vibrations des lumières, rien ne manque à l'illusion saisissante. Et, dans la solitude de sa chambre, — une chaleur au visage, remuée d'une intense émotion, la jeune fille tend des bras avides, comme l'exilée devant le mirage de sa patrie, et s'écrit: Oh! Paris, cher Paris!...

Puis revient la sensation de vide, de froid, d'ennui... Oh! l'ennui mortel, dissolvant, rongeur qui la mine secrètement, depuis huit mois qu'elle sommeille dans la torpeur de la province, qu'elle s'engourdit dans l'atmosphère stupéfiante d'une maison où tout se passe mécaniquement, méthodiquement, suivant les règles d'une désolante monotonie, auxquelles s'est accroché le petit esprit de Mme Barlette!...

Mme Barlette présente un type curieux de la bourgeoisie frottée de snobisme; sèche de cœur et d'intelligence, incapable de concevoir une idée, elle façonne sa conduite, son maintien, l'arrangement de sa toilette et de son salon, suivant deux ou trois modèles qu'elle prend pour arbitres de bon goût. Ses fauteuils sont la copie exacte de ceux de Mme de T..., et elle n'oserait arborer un chapeau si sa modiste ne lui assurait qu'il est en tout point conforme à celui de Mme R... De nature obstinée autant que timorée, elle n'a pu pardonner à sa sœur son mariage avec un artiste, et ne se décida à avouer les Paroly que lorsque le peintre eut conquis quelque notoriété.

Son admiration pour la beauté de la fille facilitait beaucoup son rapprochement avec les parents; glorieuse de se parer de cette nièce décorative, elle l'emmena donc à Château-sur-Maine, en promettant de la marier, mais en prévenant néanmoins son beau-frère et sa sœur qu'elle ne pouvait engager l'avenir et que ses largesses se borneraient vraisemblablement à la dot, M. Barlette destinant sa fortune à des œuvres philanthropiques. Elle n'ajouta pas que ces intentions, hautement publiées par le riche industriel, devaient servir à lui attirer une popularité nécessaire à la carrière politique dans laquelle il se préparait à entrer; mais cela, Magda le devina bientôt aisément, lorsqu'elle eut pénétré les rouages inté-

rieurs de la maison, et les dessous mesquinement économiques de la correction luxueuse apparente.

Dès que les assiduités du lieutenant Le Sénéchal témoignèrent des sentiments du jeune officier, Mme Barlette ne se tint pas de joie, gonflée d'orgueil à l'espoir de pénétrer par cette alliance dans un cercle supérieur au sien. Et depuis que les démarches officielles ont été effectuées, la brave dame, enivrée, ne cesse de démontrer à Magda combien sa nièce lui doit de reconnaissance pour l'avoir tirée de son bournier de bohème, et amenée à l'honneur d'un tel mariage.—Le neveu du général Marfear! O'est un rêve!... Ah! bénis le ciel, car, sans moi, où en serais-tu maintenant?...

Ces oburgations perpétuelles révoltent le caractère altier de la jeune fille.—Après tout, ma destinée se serait peut-être arrangée sans cette aide? murmure-t-elle, dans son orgueilleuse colère. Et, remontant sa vie jusqu'au moment où elle quitta Paris, cédant aux sollicitations de ses parents et aux promesses de sa tante, Magdeleine revoit les brillantes chimères qui la hantaient en ce temps-là.

—Qui sait ce qui m'attendait?...

D'autres ont réussi... Pourquoi pas moi?

...Un couple passe dans la rue, la femme emmitouffée, relevant sa jupe avec précaution, trotte à côté du mari, serré dans son manteau d'où sort un bout de sabre qui étincelle dans le gris crépusculaire... Les séduisantes fictions s'évanouissent, et les paroles de Mme Duplessis reviennent à la mémoire de Magdeleine... servant d'exergue à l'image animée qui passe... Voilà la vie qui l'attend, étriquée, uniforme... terre-à-terre...

...Vous irez visiter pour votre bienvenue

Madame la baillive et Madame l'élué

Qui, d'un siège pliant, vous feront honorer.

récite-t-elle à demi-voix, sardonique et amère.

—Quand on s'aime fortement, sincèrement, tout est facile! avait dit aussi Oéile...

Magda étouffe un bâillement, allume une bougie, et abrégant vivement le reste de sa lettre, termine sur ces mots: —Arrive vite, chère mère, m'apporter un peu de l'air de Paris dans tes vêtements et dans tes malles... Paris!... j'embrasse passionnément ce nom chéri!...

...Au Bois-Fleury, autre jeune fille, autre épistole... A grand peine, la plume de Nicole, habituée à s'ébattre librement dans les larges caractères d'une anglaise droite, se contraint à imiter les pattes de mouches algébriques de Rémy.

...«Le ciel toi est d'un bien implacable, d'un bleu bête comme la peinture des outils aratoires de Mathurin, écrit-elle. Hélas! combien je pense à nos jolis petits villages d'Europe, floconneux comme du duvet... Enfin, je ne doute pas de les revoir bientôt... Nos apprêts sont terminés; au premier jour, nous nous enfignons dans la brousse. Je ne sais plus alors quand il me sera possible d'écrire... Aussi, je profite de ce courrier pour envoyer un rapide bonjour à l'ami Duplessis...

—Ouf! soupire Nicole, passant la main sur son front crispé par l'attention... Là... il s'agit de terminer suivant la formule obligée.

L'heure me presse... Je me hâte de clore ma lettre en y enfermant une provision d'affectueux baisers, qui vous sont destinés. Nicole en accaptera-t-elle un de son cousin Rémy?

La plume, rétive, crache de fureur...

XII

—Monsieur ne peut tarder à rentrer? Si Monsieur veut bien "espérer" un instant dans le cabinet de Monsieur? dit la vieille gouvernante de M. de Chéray, —l'architecte ordinaire de la famille Marfear, que le lieutenant Le Sénéchal vient consulter au sujet d'un bail de ferme.

Le jeune officier jette un coup d'oeil sur l'horloge de l'église voisine, et s'étant assuré qu'il dispose encore de vingt minutes avant de rentrer au quartier, se résigne à "espérer" M. Chéray pendant ce temps. La porte refermée sur lui, Rémy se trouve seul dans la vaste pièce, basse de plafond, décorée de plans perspectifs, tapissée de casiers verts où aucun objet ne peut amuser son désœuvrement. D'instinct, il va toujours vers la clarté; se glissant entre les longues tables de bois blanc, couvertes de lavis, de stirators, de compas et de godets, il s'assied au coin de la large et basse croisée. Les vitres en avaient été jadis dépolies, afin de se garantir des indiscretions des passants et éviter les distractions extérieures.— Mais l'ingéniosité de quelque Fortunio, élève-géomètre, avait déjoué cette sage précaution. Grâce aux larges égratignures pratiquées par le canif dans la peinture des carreaux, il est facile d'apercevoir tout ce qui se passe sur la place.

Rémy regarde donc nonchalamment au dehors, et siffle tout bas, en battant la mesure du bout de son stick sur son pied.

Quel air susurre-t-il ainsi? Il ne saurait le dire, pas plus qu'il ne lui serait possible de définir ce qu'il voit ou de définir ce qu'il pense. Ses idées flottent, indécises, assoupies dans une rêverie vague. Il ne tentera aucun effort pour les démêler, retenu par une instinctive appréhension de

lire, au fond de lui-même, des choses qu'il ne consent pas à s'avouer.

Pourtant, n'est-ce pas une joie sans mélange qui devrait le posséder, maintenant qu'une nouvelle et décisive étape vient d'être franchie sur la route du bonheur? Il y a quatre jours que ses fiançailles sont célébrées.

Et néanmoins, s'il osait s'analyser, Rémy constatait que son impression dominante est une sensation de malaise confus, une bizarre et profonde inquiétude qui lui ébranle les nerfs, assombrit son humeur, traverse même son sommeil et l'éveille, haletant et fiévreux.

Certes, le charme de Magda n'a rien perdu de sa puissance. D'où vient donc ce mécontentement indéfinissable — de lui-même et d'autrui — qui fermente dès qu'il s'éloigne de la présence tant désirée? Pourquoi sa mémoire s'acharne-t-elle à lui représenter les dissonances d'idées et de sentiments qui ont pu le choquer, depuis qu'il a l'occasion de voir sa fiancée plus fréquemment, dans un cadre plus intime?

Il ne saurait trop formuler exactement l'aspiration douloureuse qui soulève en lui tant d'orages, mais au moment de s'embarquer ensemble pour le long voyage de l'existence, il désirerait voir à la jeune fille plus d'entraînement joyeux, plus de confiance empressée envers celui qu'elle accepte pour compagnon de route. Et, si près du but rêvé, Rémy se demnade encore avec une intense angoisse: Suis-je aimé comme j'aime moi-même?...

En vain, plonge-t-il son regard anxieux dans les admirables yeux glauques. Ce regard se heurte aux prunelles souriantes, pailletées d'or — mais n'arrive pas à sonder l'âme... l'âme dont il souhaite si ardemment pénétrer le mystère...

Et dans sa détresse, il se rappelle le souhait humoristique et inquiet du poète allemand : — Hélas! pourquoi la chère aimée n'a-t-elle pas une fenêtre à la place du cœur pour que je puisse épier ce qui s'y passe?

Une voix fraîche, résonnant tout près, interrompt sa songerie grise...

— C'est bien compris, n'est-ce pas, Héloïse? Vous allez sonner chez miss Cook, lui remettre ces livres, la prévenir que je vais à l'église et que je la rejoindrai dans quelques minutes.

Un brusque tressaillement secoue Le Sénéchal, et, se jetant en avant, il applique vivement son oeil aux gergures du vitrail opaque. Sans s'arrêter à Héloïse, son regard va tout droit à la jeune fille qu'il peut apercevoir de profil, — si proche qu'il distingue l'éclat humide de ses dents à chaque parole.

Il y a deux mois que son cousin ne l'a rencontrée, et quelque chose d'ému tremble en lui tandis qu'elle passe à deux pas, la tête droite, les cils abaissés, dessinant une courbe brune sur le rose un peu pâli de la joue. De son pas leste et ferme, sans hâte, Nicole traverse la place et gravit les degrés de l'église, en soulevant légèrement des deux mains sa jupe à plis droits. Une jaquette de drap noir, très simple, accuse les contours délicats du buste jeune et souple, et au-dessus du haut col d'astrakan, l'abondante chevelure, massée sous la toque de velours bleu, déborde en auréole aux ondes soyeuses.

Plus d'un passant se retourne vers la jolie et originale figure, mais absorbée dans ses pensées, tranquille d'innocence, Nicole ne remarque rien des choses environnantes. Les yeux de Rémy la suivent toujours, avec un étonnement, et une tristesse qui s'attendrit. Grâce aux récits enthousiastes que Océile ne lui a pas ménagés, Le Sénéchal connaît tous les détails touchants de la pieuse supercherie où sa jeune parents dépense tant de dévouement. Et lui, si faible dans l'entraînement de sa passion, il se trouve soudain petit, égoïste, ingrat, et ressent un lancinement semblable à l'aiguillon d'un remords, devant cette enfant qui accepte si bravement le devoir jusqu'au sacrifice.

Petite fille hier, dans toute la verdure agaçante de l'âge ingrat, et aujourd'hui femme, et femme d'élite, déployant de si rares et de si héroïques qualités pour faire face au danger, quel changement bien fait pour surprendre la raison!... C'est que le malheur est l'efficace pierre de touche des âmes. L'épreuve qui abat les débilés et les impuissants, a fourni, au contraire, à cette riche nature, l'occasion d'employer son activité généreuse et de montrer qu'elle a bien hérité du grand cœur et de l'énergie des Marbeau...

Rémy se dit tout cela en accompagnant sa cousine d'un regard mélancolique, tandis que ses souvenirs de première jeunesse affluent, lui représentant le passé dont il s'est à jamais séparé en suivant son amour. Une mendiante sous le porche tend la main à Nicole, et la jeune fille, qui ne s'est jamais refusé le plaisir d'une aumône, s'arrête pour fouiller dans sa petite bourse. Au même moment, une fenêtre, placée au premier étage d'une des maisons faisant face à l'église, s'ouvre si bruyamment que l'attention de l'officier en est distraite. Et dans la croisée béante, il voit surgir Gaillac, armé d'une jumelle, dont il lorgne obstinément la fine silhouette immobile, se découplant en vigueur sur la façade blanche.

— L'impudent! s'écrie Le Sénéchal, outré, se levant d'un bond. C'est une jumelle photographique!...

Le battant de la porte se ferme sur Nicole, mais Gaillac ne quitte pas son poste d'observation et, toujours muni de son instrument, s'accoude à la fenêtre, attendant évidemment la réapparition de Mlle Marfeau pour récidiver son indiscretion. Le Sénéchal n'ignore pas les habitudes peu scrupuleuses du Gascon, qui se vante des avantages que lui présente la proximité de l'église, en offrant de charmants modèles à son objectif. Rémy a toujours considéré ces audacieux larcins comme des indécrottables, indignes d'un homme d'honneur, mais l'idée que sa cousine, aujourd'hui, sera la victime de cette effronterie, le fait bouillonner de fureur, comme une insulte personnelle.

Il épie impatiemment tour à tour et le porche et la croisée, où Gaillac guette de son côté.

Comment faire pour empêcher cela?... Se montrer? La hardiesse éhontée du méridional lui est trop connue pour espérer l'intimider ainsi, et, d'ailleurs, leurs rapports réciproques sont assez acrimonieux pour que son ancien rival prenne un malin plaisir à le piquer au vif.

Pendant, après quelques instants, le toquet bleu et les cheveux de soie surgissent dans le noir entrebâillement de la porte. Et pendant que Gaillac vise précipitamment ce point de mire, délanche avec promptitude cliché sur cliché, Rémy, exaspéré de rage impuissante, trépigne avec de sourds grondements, qui ressemblent fort à des imprécations.

Les traits calmes, comme veloutés par le recueillement de la prière, Nicole descend les marches du péristyle et continue de s'avancer vers le bas de la place sans rien soupçonner. Près de gagner le trottoir qui longe la maison de M. Ohéray, la jeune fille est forcée de stationner quelques secondes pour laisser passer un tombereau chargé de sable, et les efforts des chevaux, lourdement chargés, excitant son intérêt sympathique. La pente est raide, les fers des sabots glissent sur les pavés gras, les braves bêtes tendent les reins dans un mouvement vigoureux et superbe, et, pour les secourir, le charretier, qui marche à leur tête, ne trouve rien de mieux que d'asséner au timonier, un beau porcheron gris, un violent coup du manche de son fouet.

Immédiatement, l'ancienne Nicole reparaît ; les yeux étincelants, le visage en feu, la jeune fille s'élance, impétueusement emportée par l'indignation.

— Brutal ! crie-t-elle, vous n'avez pas le droit de maltraiter ce pauvre animal... Il y a des lois. Je serais ravie de vous voir mettre en prison...

L'homme détourne vers elle sa face bestiale, dégradée par l'alcool, durcie par la misère. Il voit

cette enfant isolée, la place vide, et il lève son bâton, proférant une injure grossière.

Mais, au milieu d'un subit fracas de vitres, quelqu'un bondit sur la chaussée, et, avant que le roulier achève son horrible geste de menace, son poignet noueux est saisi dans l'étreinte d'acier d'une fine main nerveuse.

— Misérable ! fait Rémy en lui arrachant le fouet et le cassant sur son genou, tu mériterais que je te le brise sur la figure !

Terrifié, — lâche devant la force, — l'homme ramasse les débris en se contentant de maugréer entre ses dents, pendant que, sans plus s'en occuper, lui tournant le dos avec mépris, le lieutenant s'adresse à sa cousine qui, pâle de stupeur, est restée clouée sur place, plus interdite de cette intervention imprévue que de l'algarrade du charretier.

— Viens, Nicole ! lui dit-il, la voix encore rude d'emportement.

Elle obéit, tremblante, trop émue pour se demander comment il se trouve là, si bien à propos, et comment, la menant tout droit chez miss Cook, dans la petite rue tournant l'angle de la place, il peut être si bien informé de l'endroit où elle allait. Nicole ne cherche même pas à comprendre et, dominée, marche à côté de Rémy, dans l'étourdissement d'un rêve incohérent, impossible. Gaillac, qui s'était précipité dans son escalier afin de voler au secours de Mlle Marfeau, ravi déjà des péripéties romanesques qu'il imagine, arrive juste à point sur le seuil pour voir passer la jeune fille, dans l'attitude d'une écolière en faute, sous l'escorte de son cousin, — ce même Le Sénéchal qui est présentement l'heureux fiancé de Magdeleine Paroly. Ebahi et gouailleur, le Gascon reste planté sur la porte pour jouir de ce spectacle insolite, sans broncher d'une ligne sous le regard sévère dont le toise Rémy, et celui-ci, exaspéré de la bravade, serre fébrilement sa cravache, saisi d'une de ces terribles colères blanches, lentes à amasser, effrayantes dans leurs explosions.

Nicole, persuadée que l'incorrection qu'elle a commise en interpellant le charretier est la cause de la fureur concentrée qui pâlit les lèvres du jeune homme, honteuse de s'être ainsi mise dans son tort, hasarde un mot de justification, alors qu'ils atteignent le logis de miss Cook :

— C'est si bon, un cheval dit-elle timidement. Je n'ai pu m'empêcher, tu comprends...

— Fort bien ! fait-il, le ton bref et austère, en poussant la conscience de sa mission de défenseur et de mentor jusqu'à tirer lui-même la sonnette, avec une violence qui produit un carillon forcené, mais ne t'expose plus ainsi en courant seule les rues.

La porte s'ouvre. Nicole, sans rien ajouter, pénètre dans le couloir. Dès qu'elle est entrée, Rémy, la main au képi, esquisse un rapide salut militaire, puis s'éloigne au pas de course.

—A nous deux, M. de Gaillac! murmure-t-il, les mâchoires serrées, les yeux pleins d'éclairs.

XIII

Debout, près de la fenêtre de son cabinet de travail, Kermeur, qui vient de revêtir une tenue civile d'une simplicité puritaine, effectue un triage parmi des brochures et des revues illustrées, rejetant les unes sur la table, gardant les autres sous sa main. "L'Antiquaire", de Walter Scott; "L'Oiseau", de Michelet; un traité de botanique et l'"Eugénie Grandet", de Balzac, se trouvent ainsi réunis par un choix qui témoigne d'un éclectisme étendu et intelligent; pas un de ces livres qui ne soit apte à développer l'esprit ou à grandir le cœur. Cette opération accomplie, Kermeur, souriant à une arrière-pensée douce, ajuste, enveloppe, ficelle ce petit paquet avec l'adresse minutieuse d'un soldat, puis, saisissant ses gants fauves et sa canne d'un geste pressé, il se dirige vers la porte. Mais il s'arrête dans son élan, en voyant émerger de l'escalier la tête ronde et placide de son ordonnance.

—Mon commandant, annonce le brave garçon, c'est le lieutenant Le Sénéchal qui demande si mon commandant veut bien le recevoir cinq minutes?

—Faites-le monter! répond laconiquement Kermeur, entrant dans son bureau.

Une ride s'est creusée entre ses sourcils et, tout en se déchargeant de sa canne et de son petit colis, il jette un regard soucieux sur le cartel posé contre le mur, et se demande ce qui lui vaut cette visite anormale.

Depuis son bannissement du Bois-Fleury, Rémy, en effet, évite l'ami de sa famille dans lequel il semble voir un censeur tacite, quoique Kermeur ne lui ait jamais adressé un blâme ou un conseil. Quel mobile impérieux détermine donc aujourd'hui le jeune homme à une telle démarche, et suscite chez lui cette agitation, évidente dès les premières paroles qu'il prononce?

Rémy ne prend pas le temps de s'installer sur le siège qui lui est offert et entame aussitôt son explication:

—Mon commandant, dit-il, parlant rapidement, par saccades qui hachent ses mots, pardonnez-moi de vous déranger ainsi. Je suis certain que vous excuserez cette importunité dès que vous en connaîtrez le motif. Il s'agit non de moi, mais de votre filleule que personne ne saura mieux sau-

garder que vous, dans les circonstances délicates qui se produisent.

Troublé par cette phrase entortillée, Kermeur relève la tête brusquement et fixe sur Rémy des yeux interrogateurs. Alors, très rouge, poussé par la surexcitation intérieure qui se révèle dans son regard et dans sa voix à la fois haute et voilée, le lieutenant raconte les faits dont le hasard l'a rendu témoin, l'après-midi même, l'impertinence de Gaillac, l'épisode du charretier, sa propre intervention... Sa colère mal étouffée se rallume au fur et à mesure de son récit, de sorte que cette narration, animée par le ressentiment et l'indignation de Le Sénéchal, ressemble à un véritable réquisitoire destiné à mettre en évidence la perversité, la perfidie, l'audace inouïe, exécrable, subversive de ce petit serpent de Gaillac. Kermeur, appuyé à la cheminée, la tête appuyée sur sa main ouverte, l'écoute sans bouger, et ce calme contrastant avec sa propre irritation, finit par déconcerter Rémy qui, à tout prix, voudrait l'é-mouvoir...

—Songez donc! fait-il avec véhémence, Songez que, si je ne me fusse trouvé là, c'était lui qui venait secourir Nicole et qui, sans aucun doute, se proposait pour l'accompagner jusqu'à ce qu'elle fût à l'abri de pareilles incartades!

—Et c'est vous qui l'avez conduite à bon port?

—Sans doute... Moi, c'était mon devoir... et mon droit...

—Et alors, répond lentement Kermeur, c'est à ce propos que vous venez m'engager à surveiller ma filleule et à lui adresser une remontrance pour lui démontrer le danger de sortir seule?... Très bien... Mais il me semble que la leçon a été assez forte pour porter profit, et que les menaces du charretier ont dû suffisamment effrayer Nicole pour qu'elle ne soit plus tentée d'ici longtemps, — malgré son amour pour les bêtes, — de requérir inconsidérément l'application de la loi Grammont?... Que vous en semble?..

—Peut-être, mais ces photographies?

—Puisqu'elles ont été faites à son insu, à quoi bon la troubler par cette histoire?

—Mais, insiste Rémy, perdant patience, est-il admissible que ces clichés restent dans la possession de M. de Gaillac?...

Kermeur médite une seconde, puis, levant les épaules légèrement:

—Je n'y vois pas grand inconvénient! répond-il. Etant données les mœurs actuelles et l'extension immodérée de la manie photographique, ces choses-là n'ont plus la même importance que dans le passé. D'ailleurs, le fond même de l'épreuve, la vue du porche de l'église, de la place, indiqueront assez de quelle façon cet instantané a été

obteau, et je ne trouve rien là-dedans qui puisse attenter au repos ou à la réputation d'une jeune fille... On ne peut vraiment exiger qu'elle chemine engloutie sous une capuche, pour se dissimuler aux objectifs indiscrets... D'ailleurs, M. de Gaillac est un franc étourdi, mais je le crois assez homme d'honneur pour...

—Ah! commandant, vous n'avez pas eu occasion de l'apprécier comme moi! riposte Rémy avec la chaleur de la conviction. M. de Gaillac appartient à cette race pernicieuse et méprisante de fets égoïstes qui prennent le plus vif plaisir à troubler les imaginations jeunes et naïves, en feignant les dehors d'un sentiment qu'ils sont incapables d'éprouver. Il lui suffit d'entrevoir un joli visage, près d'une fenêtre, pour essayer d'attirer l'attention. De sorte que, dans tous les coins de la ville, il existe de malheureuses petites cervelles, bâtissant des romans imaginaires qui ne se réaliseront jamais, et dont M. de Gaillac est le héros. De son propre aveu, il ne connaît pas de meilleure distraction que ce qu'il appelle son pèlerinage quotidien au pays du Tendre, et il jouit délicieusement de la satisfaction de voir épier anxieusement son passage à tous les coins de rue ou de faubourg... Eh bien! je ne tolérerai certainement pas qu'il prenne pour jouet quelqu'un de ma famille!... conclut le jeune homme avec colère.

—Soyez tranquille! dit Kermeur, inclinant la tête, je veillerai... D'ailleurs, l'éloignement relatif du Bois-Floury et la situation retirée, de la maison mettront obstacle aux manœuvres de ce petit neveu de Don Juan. De quelque audace qu'il soit pourvu, M. de Gaillac n'osera cependant, je présume, enfile l'avenue et mener son cheval jusqu'à la cour d'honneur pour entrevoir Nicole.

—Je ne sais ce qu'il peut imaginer après ce qu'il a eu l'ontrecuidance de me répondre, fait Rémy, dubitatif et mystérieux.

—Comment? interrompt Kermeur, dévisageant le jeune officier de son regard scrutateur, lui auriez-vous demandé quelque compte?

Rémy rougit violemment, et, après avoir hésité une seconde:

—Sous le coup de mon indignation, dit-il, je suis en effet allé droit à lui et l'ai sommé de briser les clichés frauduleusement obtenus. Il s'y est d'ailleurs refusé avec la plus flegmatique insolence, poissant le cynisme jusqu'à reconnaître qu'il guettait depuis longtemps l'occasion trouvée aujourd'hui, que jamais aucune jeune fille ne lui avait inspiré un sentiment comparable, qu'il y rêvait depuis le mariage de Duplessis, et que...

—Que? interroge Kermeur.

—Qu'il serait enchanté d'épouser Nicole!... profère Le Sénéchal avec éclat.

Les dernières vibrations de sa voix s'éteignent dans le silence; Kermeur n'a pas bronché, le plafond ne s'est pas écroulé à l'audition de cette énormité scandaleuse, et, un peu honteux de cette violence qui détonne dans le calme environnant imperturbable, Rémy continue d'un ton moins élevé:

—Fasse le Ciel que ce beau projet ne se réalise jamais, car la pauvre Nicole serait la plus malheureuse des femmes avec ce garçon lunatique! Mais, fanfaron tel que je le connais, Gaillac, maintenant qu'il s'est avancé si loin, fera tout au monde pour assurer le succès de sa forfanterie. Avant d'agir directement, il serait fort capable de chercher à captiver l'esprit de Nicole, et y parviendrait invraisemblablement. Elle est jeune, confiante et enthousiaste; lui, adroit comédien, roué, insinuant, et j'avais déjà remarqué, aux fêtes de Valoyseau, quelle bonne entente s'était rapidement établie entre eux... Il ne se déclarerait sans doute que lorsqu'il serait certain de l'adhésion de Nicole à ses plans, et alors quelle difficulté pour la désabuser, pour effacer l'impression produite en elle!

Il reprend haleine,—puis une rougeur ardente couvre soudain son visage. Peut-être s'avise-t-il de réfléchir qu'il vient de raconter sa propre histoire dans cette dernière phrase! Lui aussi, rien n'a pu le détourner de son projet!... Il se hâte de poursuivre, avant que Kermeur ait placé un mot qui contiendrait peut-être une allusion:

—Bref, commandant, vous comprenez maintenant le vrai but de ma visite. Je vous ai exposé franchement mon opinion sur M. de Gaillac. Vous seul possédez l'autorité morale nécessaire pour intervenir près de Nicole, et la mettre en garde contre les machinations possibles. Je sais, ajoutait-il avec un petit sourire, avec quel respect religieux votre filleule acceptera vos instructions; si ma cousine n'obéit qu'à vous, du moins cette soumission est-elle sans limites.

Un reflet furtif éclaire le regard et le front du commandant, quoiqu'il garde toujours la même attitude recueillie.

—Et maintenant, dit Rémy, s'inclinant et esquissant un mouvement de retraite, je puis m'en aller la conscience en repos. Ma mission est remplie.

Mais Kermeur fait deux pas vers lui, la main tendue.

—Lieutenant, prononce-t-il de sa belle voix aux notes graves, vous avez sagement pensé et bien agi en venant me confier ces choses. Je vous remercie du service que vous rendez à Nicole.

A cette approbation inattendue, les yeux du jeune homme s'attendrissent d'une émotion heureuse, presque reconnaissante.

Et tout en répondant à la ferme étreinte de son vieil ami, Rémy dit d'un ton pénétré :

— Vous me connaissiez mal, commandant, si vous supposiez que je puisse rester indifférent alors qu'un des miens encourt un danger... et me soustraire aux devoirs qu'impose la solidarité de famille.

— Je vous estime trop pour en douter ! réplique simplement Kermeur, avec un nouveau serrement de mains.

Il accompagne silencieusement le jeune homme jusqu'à la porte. Un soupçon lui tourmente l'esprit. La conduite de Rémy s'interprète fort logiquement, mais cependant le commandant pressent que la confiance n'est pas complète : quelque chose de troublé, de fiévreux dans le regard du lieutenant lui reste inexpliqué et poussé par un désir de savoir, il lui demande, au moment de se séparer, du ton le plus naturel :

— Et votre mariage, quand donc aura-t-il lieu ?

De nouveau, tout le blond visage de Le Sénéchal s'enflamme, mais, sans détourner les yeux, il répond rapidement :

— Vers la mi-avril, vraisemblablement dans la semaine de Pâques... La date n'en est pas encore définitivement arrêtée.

Puis, après un dernier salut, il s'éloigne d'un pas pressé, tandis que Kermeur, rentrant dans son cabinet, avec l'intime persuasion que Le Sénéchal désire esquisser un supplément d'explication, conclut mentalement :

— Il se bat demain avec Gaillac. Je le jure-rais !

Ses livres sous le bras, il sort à son tour de la maison, descend les rues qui mènent vers la rivière. Vigoureux et maigre, il adore la marche, c'est un jeu pour lui de franchir les trois kilomètres qui s'allongent depuis la ville jusqu'au Bois-Fleury, et, à moins de cas exceptionnels, il ne daigne pas employer d'autres moyens de locomotion, heureux de retrouver, comme il le dit, ses anciennes jambes de sous-lieutenant, deux fois par semaine.

Cet itinéraire, à travers des boulevards et des quais déserts, un faubourg populeux, une grande route rectiligne plantée de poudreux platanes, est assurément fort banal, et néanmoins Kermeur le suit toujours avec plaisir.

L'attrait du but répand un charme sur le trajet tout entier, fomenté chez le commandant un sentiment de joyeuse attente. Dès qu'à un tournant apparaît la masse du petit bois d'où pointe la tourelle du vieux logis, le pas de Kermeur s'ac-

célère à son insu ; il sourit d'avance à la réception qui lui sera faite tout à l'heure ; il lui semble entendre déjà la voix claire qui lui oriera du plus loin : — Bonsoir, parrain !... Qu'il me tardait de vous voir arriver !... et le pas léger qui accourra à sa rencontre...

Et tout à coup, amenée par la dernière scène, se dresse une question terrifiante : Que deviendrait-il si tout cela venait à lui manquer ?...

En un éclair, il se figure la maison amie déserte, Mme Marfeau disparue, Nicole mariée... Il se sent glacé, ses jambes faiblissent, un nuage passe, tout s'éteint...

... Kermeur essuie la sueur froide perlant à son front, se ressaisit avec effort, reprend sa marche et contraint son esprit à s'arrêter sur l'idée redoutée. Quel affaîssement de sa raison et de sa volonté s'est donc produit pour qu'il n'ait osé jusqu'ici envisager cette éventualité, qui rentre pourtant dans la catégorie des choses possibles ? Si, durant son séjour à Château-sur-Maine, il a pu jouir d'un bonheur dont, soldat errant, il ne connaissait plus le goût ; s'il a retrouvé, — quelques heures par semaine, — les joies de la vie de famille, embellies d'un charme indéfinissable, devait-il perdre un instant la pensée que cette félicité n'était que temporaire, à la merci de mille événements : changement de garnison ou de régiment, mariage de Nicole ?... Qu'avait-il donc fait de la prudence stoïque qui lui sert d'ordinaire de règle de conduite et par laquelle il s'oblige, — pessimiste volontaire, — à considérer en toute conjoncture les pires déceptions comme admissibles ? Cette force d'âme qui l'a soutenu pendant quarante ans, va-t-elle donc l'abandonner dans cet instant critique ?... Mais non !... il en est temps encore... Cette alerte lui a démontré, du moins, le point resté vulnérable chez lui... On peut amortir le coup qu'en prévoit... et il ne cessera désormais de se préparer au choc attendu, afin de le recevoir de pied ferme.

Il chemine à grands pas, les yeux à terre, tout en arrêtant ces sages résolutions, puis frémit des pieds à la tête et change de couleur. Une voix lui a crié, de l'autre côté du chemin :

— Comment, parrain, vous dépassez la porte ?... Où allez-vous ainsi ?

Keeper, le chien favori de Nicole Marfeau, saute déjà dans les jambes du commandant avec des abois aigus. La jeune fille, un burnous blanc sur les épaules, se tient debout, appuyée contre la barrière.

— Vraiment, quelle distraction singulière ! dit Kermeur, s'avançant rapidement vers elle et se forçant à sourire.

—Impardonnable!... Cela prouve comme votre pensée était loin de nous!... fait-elle en se suspendant à son bras. Quel ennui ce doit être pour vous aussi de venir passer votre soirée en compagnie d'une petite sotte... et d'une pauvre vieille amie!... Et comme vous êtes bon de vous imposer ce dérangement!

—Nicole! tu dis des absurdités... murmure-t-il.

—Ne vous ai-je pas dit que j'étais une petite sottel!...

Elle hésite une seconde, puis, levant sur lui un regard humble:

—Bien plus sotte encore que vous ne pouvez l'imaginer!... Si vous saviez quelle aventure m'est arrivée!...

Et d'un trait, dans l'entraînement de sa sincérité, elle lui raconte l'histoire, que le commandant connaît déjà par le compte-rendu de Le Sénéchal. Mais Rémy avait deviné juste: Nicole ne s'est aucunement aperçue de la présence et des agissements impertinents de Gaillac. Son récit ne relate que deux faits: l'incident du charretier et l'apparition de son cousin.

—Je n'ai vraiment pas de chance, résume-t-elle. Pour cinq pas que je risque seule en ville, il m'advient deux rencontres également désagérables... Je crois que j'eusse préféré me voir battre par ce roulier, que de "lui" être redevable à "lui"—d'un service quelconque... Et je regrette infiniment de ne pas le "lui" avoir dit... à "lui-même".

Sa voix siffle entre ses petites dents serrées et ses yeux brillent sous le capuchon de sa mante: ce mot vague, "lui", qui représente Rémy, — elle l'articule avec une rancune et une aigreur incroyables, dont Kermeur est inconsciemment satisfait—inconsciemment, car, certes, il se blâmerait d'éprouver un tel sentiment.

—Je voulais vous confesser tout cela, c'est dans cette intention que je suis venue au-devant de vous jusqu'à la route, achève-t-elle après une petite pause.

—Tu as d'autant mieux fait que je désirais moi-même te parler... puisque, malheureusement, la pauvre grand-mère ne peut plus posséder voix consultative au conseil, dit Kermeur... Et, comme ton tuteur, M. Mauréan, reste presque continuellement absent; que c'est sur moi, ton subrogé-tuteur et ton parrain, que retombe toute responsabilité de t'entretenir aujourd'hui de choses très graves concernant ton avenir.

Instinctivement, ils ont ralenti le pas pour prolonger ce tête à tête. En ce moment, ils sont parvenus au milieu de l'avenue dont les branches nues se croisent au-dessus de leurs têtes, en laissant entrevoir le ciel d'un bleu terne et doux, où s'allument de pâles étoiles. Les nuages ont dis-

paru: les dernières lueurs flottantes ont été remplacées par la blanche clarté de la lune, sans que la transition du jour à la nuit ait amené d'obscurité... Autour d'eux, le silence imposant d'un soir d'hiver: pas une voix d'oiseau dans les buissons, pas un cri d'insecte dans les champs voisins, rien que le craquement des feuilles sèches sous les pas.

—Prenons par là! dit Nicole, montrant un petit chemin transversal qui tourne autour des jardins pour venir s'ouvrir à l'extrémité opposée du verger, assez loin derrière la maison.

Une émotion altère sa voix et Kermeur sent trembler le bras mince posé sur le sien.

—Fillette! reprend-il, après quelques minutes de silence, dis-moi donc un peu ton opinion sur M. de Gaillac? Que penses-tu de lui?...

—Moi? fait-elle étonnée, à cent lieues de soupçonner où il veut en venir. Mais je le connais si peu... Il bostonne très bien; il dit des choses amusantes et cocasses; il m'a confié qu'il possédait un caniche étonnamment dressé...

—Ah! fort bien... Ce doit être ce même caniche qu'il lui prit un jour fantaisie de teindre en vert... Sur quoi, le colonel le fit mander et le prévint que le propriétaire de ce toutou fantastique resterait aux arrêts, tant que l'animal n'aurait pas repris sa nuance naturelle...

—C'est bien digne de lui!... répond Nicole, avec une gaieté. Ne m'a-t-il pas avoué, en outre, qu'il envoyait cet empereur romain qui avait fait nommer son cheval consul.

—De mieux en mieux! prononce Kermeur—déjà rassuré par le ton dégagé de sa filleule, et jugeant qu'il peut sans crainte brûler ses vaisseaux. Eh bien! aimerais-tu un mari de ce genre?

La jeune fille reste un moment suffoquée de surprise, puis elle éclate d'un fort rire, inextinguible.

—Oh parrain! parrain! bégaye-t-elle, en essuyant des larmes joyeuses, sans parvenir à calmer son hilarité. Et moi, qui tremblais de crainte! Vous étiez si grave d'abord!... Et aboutir à une pareille plaisanterie?

—Mais, reprend le commandant, enhardi, je ne sais pas si M. de Gaillac considère tout-à-fait cette question comme une plaisanterie!...

—Oh! j'espère bien que si! dit vivement Nicole, redevenant sérieuse... Il n'est pas possible qu'il se mette en tête cette ridicule lubie...

—Les très jeunes filles — surtout de nature franche et primesautière comme toi — ne s'imaginent pas tout ce qu'un sourire un tant soit peu accentué, un regard aimable, peuvent encourager d'espérances dans un cerveau masculin. Et alors qu'elles agissent en toute innocence, sans arrière-

pensée, elles s'exposent ainsi à se faire accuser de coquetterie. M. de Gaillao croit occuper la première place dans tes rêves parce que vous avez bavardé, dansé et ri ensemble, l'espace d'un bal... Un autre d'un caractère tout différent se berce des mêmes illusions à ton égard.

—Qui ça encore! demande Nicole inquiète.

—Imagine-toi tout l'opposé de M. de Gaillao... aussi compassé, aussi froid, aussi solennel que l'autre est remuant, versatile et original. Ce monsieur grave, exerçant une profession très grave, est venu me demander gravement l'autre jour si ta main était libre... Tu ne devines pas? Le docteur Trydelle...

—Ah! mon Dieu! s'exclame la jeune fille consternée... Comment cette idée-là a-t-elle pu lui venir?... Peut-être, parce que je l'ai remercié trop chaleureusement quand il a déclaré que grand-mère était sauvée... Oui, je me souviens de lui avoir serré les deux mains!... Pendant combien de temps? Ça, je l'ignore!

—Tu vois le résultat?

—Mais, c'est terrifiant! s'écrie-t-elle, absolument furlibonde... Alors, aussitôt qu'on se montre un peu aimable avec quelqu'un, oao! on vous décoche une demande en mariage?... Ne peuvent-ils laisser les gens en repos et serai-je obligée, à cause d'eux, de me mettre, désormais, un cadenas sur les lèvres et des lunettes de mécanicien de chemin de fer?... Comme ça, ils ne pourraient plus m'accuser de leur sourire ou de les regarder!... Qu'en pensez-vous, parrain?

—Alors, il t'est désagréable d'être demandée en mariage?

—Où! fait-elle brièvement... je ne veux pas me marier...

—Je pense, qu'au contraire, répond doucement Kermeur, il te sera plus nécessaire qu'à aucun autre de te marier—et de te marier jeune!...

Nicole arrache son bras de celui de son parrain et marche un instant sans rien dire, le front baissé.

—Et pourquoi? demande-t-elle enfin, d'une voix presque rauque.

—Pourquoi, ma pauvre petite?... Ecoute-moi avec calme... car nous allons aborder les choses sérieuses que je t'annonçais au début de notre entretien... j'aurais pu te laisser ignorer les intentions qu'on prête à M. de Gaillao et la démarche du docteur. Mais, en y réfléchissant, j'ai cru bon de t'amener à méditer sur ce sujet, dès maintenant... Ces deux partis sont inacceptables, mais lorsqu'il se présentera un homme loyal, intelligent, capable de comprendre et d'aimer la petite sensitive qu'est ma filleule, malgré ses allures décadées de petit hussard, je serai le premier à...

—Je ne veux pas! s'écrie violemment Nicole, frappant du pied et se mordant les lèvres pour refouler les sanglots nerveux prêts à éclater... Ne m'en parlez plus...

—Soit!... plus aujourd'hui...

—Tout le monde n'est pas forcé de se marier... Vous êtes bien resté célibataire, vous, parrain?...

—Qui te dit que ce soit de mon plein gré... et sais-tu si je ne l'ai pas regretté! répond Kermeur... Pais, comprends mon anxiété, Niquette! Ta situation diffère malheureusement de celle de la plupart des jeunes filles... Oh! pardonne-moi! s'écrie-t-il éperdu, en la voyant, soudain, cacher son visage dans ses mains. Je m'explique mal... Fais effort une seconde pour m'écouter... N'as-tu pas confiance en ton parrain?

—Grand Dieu! en qui me confierais-je alors? murmure-t-elle sourdement à travers ses larmes.

—Eh bien! continue-t-il, horriblement malheureux de la faire pleurer, imagine-toi que je vienne à te manquer aussi... Qu'on m'appelle à un autre poste... Qu'une guerre se déclare... alors.

Eplorée, elle se jette vers lui:

—Oh! Non! Non! Ne dites pas cela! s'écrie-t-elle, haletante de sanglots... Que deviendrais-je?

—Comprends-tu, maintenant, pourquoi je te dis: Marie-toi! fait-il tout bas.

Un instant, elle pleure en silence, puis se plaignant en face de lui, élève ses mains vers les hautes épaules de son ami et fixe ses yeux humides dans les siens. Son capuchon, glissé en arrière, laisse à découvert son front nacré, ses cheveux fluides et argentés sous les rayons de la lune et ses joues où luit encore le sillage des larmes.

—Je vous en prie, dit-elle, d'un accent suppliant, laissons cela! Jamais, je ne consentirai à donner ma vie à un étanger dont le cœur et le caractère contiendront une foule de choses qui me seront inconnues,—et peut-être si antipathiques que je mourrais de chagrin, quand elles se révéleraient. Si je me mariaais, ce serait avec quelqu'un en qui j'aurais une confiance illimitée, auquel j'obéirais avec joie et orgueil, comme au maître absolu de mes pensées, de ma volonté, de mon âme... et dont la tendresse me serait si douce, si indulgente que je m'y blottirais sans un doute, sans une inquiétude... comme un petit enfant dans les bras de sa mère...

—Nicole! peut-il à peine murmurer, bouleversé par la plus intense émotion de sa vie, et fermant les yeux pour échapper à la fascination du front pur levé vers lui.

Il lui semble que des éclairs lui traversent le cerveau... serait-ce possible?... Il doit avoir mal compris... Ce bonheur, qu'elle ambitionne et qu'elle dépeint en termes si touchants, ne se sent-il

pas capable de le lui donner? Cette affection si patiente, si miséricordieuse, dont elle voudrait s'envelopper, ne lui est-elle pas depuis longtemps acquise? Oh! lui dire tout cela...

Mais, dans l'effroi d'une erreur navrante, il concentre toute son énergie pour résister au vertige, calmer les folles espérances soulevées dans son âme et retenir les paroles qui lui brûlent les lèvres...

Se doute-t-elle du trouble qui fait battre à grands coups le cœur de cet ami si hautement sage?... Au bout de quelques secondes, Nicole laisse retomber ses mains et, se tournant vers les fenêtres qui brillent au bout du verger dénudé, elle dit, d'une voix toute différente, quoique encore voilée:

—Rentrons, voulez-vous, parrain? Grand'mère doit s'inquiéter de mon absence...

Ils achèvent le chemin en pressant leur marche, sans échanger un mot. Dès que le pas de Kermeur résonne dans le vestibule, Mme Marfeau se montre à la porte du petit salon:

—Venez vite, retardataire! Niquette, sans doute, vous a fait part de la bonne nouvelle?

—Je vous en ai laissé le plaisir, grand-maman! répond Nicole avec la gaieté sereine qu'elle affecte toujours en parlant à son aïeule.

—Eh bien! proclame Grand'maman Tambour triomphante. Rémy a écrit ce matin!..

La lettre en main—cette fameuse lettre qu'elle caresse du regard cent fois par jour, sans fatiguer ses yeux obscurcis et son esprit paresseux à en déchiffrer les détails—la bonne dame commente les détails—la bonne dame commente les nouvelles...

L'ennemi fuit toujours devant le détachement qui s'enforce de plus en plus dans la brousse... L'état sanitaire est excellent... Rémy a eu la distraction d'une chasse à la panthère... Le commandant écoute patiemment ce long verbiage, qui suffit à remplir la conversation et le dispense d'un effort d'esprit dont il se croit incapable.

Les mots qu'il prononce ou qu'il entend lui paraissent vides de sens, tandis qu'il contemple une jeune tête, éclairée par la lueur rosée de la lampe... Tout est irréel, extraordinaire... Une inflexion de voix, une lueur entre les cils, l'attendent comme des promesses... Effrayé de ce désordre mental, il se retire de bonne heure pour se soustraire à l'éblouissement, et entendre ses pensées, dans la solitude...

Il marche, il rêve... il essaie de raisonner. Attiré d'abord vers Nicole par le souvenir mélancolique et doux du sentiment — jama's avoué — éprouvé jadis pour celle qui devint la femme de son camarade Marfeau—combien de fois, depuis

que cette petite âme limpide se livre naïvement à lui, Kermeur, me s'est-il pas répété avec un amer regret:

—Que n'ai-je rencontré, quinze ans plus tôt, une jeune fille simple, loyale et tendre comme celle-là?... Pourquoi fait-il que la fatalité ait mis une telle distance entre nos deux destinées?

Maintenant, il se dit:

— Pourquoi ce bonheur serait-il impossible après tout?... Qui l'appréciera, qui l'aimera mieux que moi? Qui la préservera, avec autant de vigilance des vilenies, des méchancetés de la vie?

...Ah! qu'il vibre encore de jeunesse, ce cœur austère et tendre, qui n'a jamais connu le bonheur de l'amour partagé!... Kermeur essaie d'étouffer ces espoirs séduisants, de chasser ces idées chimériques... La plaie de l'ancienne déception se ravive, lui faisant redouter un nouveau déchirement... Mais sa volonté est impuissante contre les visions radieuses qui se jouent sur son chemin, ensoleillant la nuit.

XIV

"Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne!..." Ainsi murmuraient les roseaux de Phrygie, en confiant aux vents moqueurs la disgrâce du souverain.

Ce prodige, par lequel se sèment aux quatre vents du ciel les secrets les mieux gardés, se reproduit journellement. Une maligne puissance occulte semble se jouer de toutes les précautions, pénétrer tous les mystères et propager au plus vite les choses soigneusement cachées.

Rapide comme une trainée de poudre, une nouvelle se répand donc, un beau matin, du haut en bas de Château-sur-Maine. C'est d'abord un chuchotement presque insensible, grossissant peu à peu, qui court bientôt d'une oreille à l'autre, remplit les places, galope le long des rues, s'engouffre dans les maisons, sort par toutes les issues, emploie toutes les voix:—Vous ne le savez pas? —Comment, un duel?—Est-ce bien prouvé? —Rien n'est plus certain!... A la Guillochère, deux jeunes officiers de chasseurs... MM. de Gaillac et Le Sénéchal...—Celui qui doit se marier prochainement?...—Parfaitement!— Quel scandale!... —Et connaît-on le sujet?—Non, des suppositions seulement!... Enfin, heureusement, pas de résultat fâcheux: M. de Gaillac en est quitte pour une égratignure à l'avant-bras... Et M. Le Sénéchal pour dix jours d'arrêts. Le colonel qui gouverne son régiment, en bon père de famille, ayant voulu faire un exemple pour empêcher le retour trop fréquent de pareilles équipées. Le châtimement en somme n'a rien de bien féroce...

La rumeur s'infiltra jusqu'aux Barlette, jusqu'à Magda qui n'en paraît pas autrement troublée. Au contraire, un étrange sourire s'allume dans ses yeux... Quand tout le monde épilogue sur le motif présumé de la rencontre, la cause du conflit qui met aux prises le prétendant favorisé et un rival malheureux, peut-elle rester une énigme pour Mlle Paroly?

Il lui semble d'ailleurs tout naturel que son inestimable personne suscite des convoitises et des rages belliqueuses. Ne voit-on pas de telles luttes se renouveler quotidiennement depuis la mémorable guerre de Troie?... Et, quel que fût le charme transcendant de la belle Hélène, Magda Paroly pense n'avoir rien à lui envier!

Rémy connaît trop bien les habitudes de Château-sur-Maine pour ne pas pressentir que son aventure va devenir l'aliment de toutes les conversations et donner lieu à mille commentaires baroques. Pour éviter toute fausse interprétation, — avec la maladresse de la loyauté qui juge les autres d'après soi-même, — le jeune homme s'est empressé d'exposer simplement la vérité dans une longue lettre adressée à Magda, en déplorant la rigueur imprévue du colonel qui l'empêche d'aller se justifier de vive voix.

Une journée se passe, puis une autre encore. La réponse si avidement attendue n'arrive pas... L'imagination de Rémy, surexcitée par la solitude, s'échauffe... entasse Ossa sur Pélée... Anxieusement, le jeune officier prête l'oreille au moindre bruit, tourne dans son appartement comme un tigre en cage, énervé, incapable de se livrer à aucun travail. Des idées folles lui traversent l'esprit, surtout la tentation hallucinante de s'échapper, pour courir implorer le mot de pardon et de paix dont il a besoin... Enfin, le soir du second jour, son ordonnance lui remet une lettre sur laquelle se reconnaît l'élégante écriture qu'il n'a guère aperçue jusqu'ici que sur des invitations de bal ou de dîner.

Ses doigts tremblent si fort qu'il a peine à ouvrir l'enveloppe. Dès les premières lignes entravées, son visage se décolore et ses yeux se dilatent de stupeur.

Les mots ont une physionomie; ceux-ci grimaçant moqueusement et semblent sauter une sarabande diabolique. Rémy s'angoisse déjà avant d'avoir pu comprendre:—Voyons, voyons, qu'est-ce là? Que prétend-elle dire?

Il faut qu'il relise plusieurs fois ces phrases fantastiques pour que leur sens pénètre son esprit troublé... Cette épistole n'est qu'un long persiflage dans lequel, en termes savamment calculés pour blesser le jeune homme dans sa fierté et

dans son cœur, Mlle Paroly lui rend sa parole, ou plutôt se dégage de la sienne.

Avec un accent de triomphe, elle lui annonce en outre son immédiat départ pour Paris, où la ramène une irrésistible vocation dramatique un instant contrecarrée par les projets de la tante Barlette...

Quelle joie de retourner à cette existence délicateusement fiévreuse, de goûter à nouveau l'excitation de la lutte et de l'ambition, après avoir subi la torpeur soporifique de Château-sur-Maine! Magda le confesse... De tout son bon vouloir, elle a essayé, pour complaire aux vœux de ses parents et de Mme Barlette, de se plier aux habitudes monotones, au genre de vie étroit, routinier, incolore, qui est celui de la société provinciale, civile ou militaire... Vain effort!... Elle ne sent vraiment pas le courage de mener jusqu'au bout l'expérience et de consommer le sacrifice... "en effectuant le mariage projeté", précisent nettement les insolents points de suspension.

Et comme péroraïson à ces impertinences, Mlle Paroly, louant railleusement son ex-fiancé de la farouche et chevaleresque susceptibilité avec laquelle il s'est institué gardien de l'honneur familial, lui donne ce conseil inouï, en bonne camarade obligeante:—Croyez-moi!... Vous vous êtes battu pour votre petite cousine... Epousez-la... C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre...

Le lieutenant laisse tomber le papier sur la table, s'accoude, regarde fixement devant lui et dit à haute voix:—Je suis fou!...

Tout à coup la clarté jaillit. D'un sursaut, il se lève, lance sa chaise à l'extrémité de la pièce, marche à grands pas, les nerfs crispés, les membres tordus de temps à autre par des frémissements convulsifs.

Ainsi, c'est une rupture... Et déterminée, sans aucun doute, par ce duel dont le motif a prodigieusement froissé la vanité jalouse de Mlle Paroly. Cette mauvaise querelle donne la preuve d'une petitesse d'âme qui indigne le jeune homme. En même temps, une autre vérité s'impose à lui, dans sa brutalité cruelle: non seulement Magda ne l'a pas apprécié ni compris, mais elle ne l'a jamais aimé!...

Elle ne l'a jamais aimé!... En l'acceptant, elle cédait uniquement à l'instigation de sa famille. Le lieutenant Le Sénéchal représentait le parti sérieux, honorable. Elle n'envisageait chez lui que les avantages de la situation sociale, du nom et de la fortune qu'il lui apportait. Elle ne l'avait jamais aimé!... Sa réserve n'était que de l'indifférence, sa gaieté, de l'ironie, son silence, du dédain, et lui, pauvre dupe fanatisée, avait cru bon-

nement ce qu'on voulait lui faire croire, interprétant tout suivant le désir de son cœur...

Sa fureur contre lui-même redouble... En passant devant une glace, sa propre image l'arrête. Il se contemple d'un air de dérision:—Pauvre benêt! se prononce-t-il en levant les épaules, t'es-tu montré suffisamment crédule?

La colère le grise trop pour qu'il se sente souffrir... Magda vient de l'atteindre au plus sensible de sa fierté. L'orgueil irrité ne pardonne pas et demeure implacable dans son ressentiment: la blessure du cœur n'en guérira que plus vite. Non, Rémy ne peut concevoir les faibles, qui, en de semblables crises, tendent lâchement les bras, prêts à toutes les miséricordes et murmurent en longs appels sanglotés le nom de l'aimée. Les illusions sont dissipées, le prestige aveuglant, éteint, la belle image déchue du sanctuaire intime où il l'idolâtrait...

Comment a-t-il pu se leurrer si longtemps?... Le jeune homme remonte aux origines nébuleuses de cet amour, en revoit rapidement la fiévreuse histoire... Les effets de cette passion ne ressemblaient-ils pas aux maléfices des anciens sortilèges? N'était-il pas entièrement dominé par un charme qui anéantissait chez lui toute clairvoyance et tout raisonnement, et le rendait sourd aux avertissements de ceux qui tentaient de le mettre sur ses gardes... Duplessis, Cécile, Kermeur, Mme Marfeau?... Son maudit orgueil ne se cabrait-il pas alors pour l'engager plus avant dans la voie, d'où l'on prétendait l'écarter?...

Rémy baisse son front humilié... Son pas alourdi martelle sa pénible méditation. Le dîner que lui apporte son ordonnance reste intact sur la table. La nuit est tout à fait tombée quand on lui remet une lettre de Mme Barlette, un gémissement en quatre pages sur l'ingratitude noire de sa nièce, sur la faiblesse maternelle de sa sœur, cédant aux instances de Magda dont elle s'est constamment montrée l'idolâtre esclave...

Excédé, le jeune homme rejette bientôt l'épître de la tante dans le tiroir où gît déjà la missive de la nièce. Une minute, il fixe avec mépris et rancune ces deux feuillets de papier, froissés dans ses mains énervées, et qui ont suffi pour changer son destin, pour déterminer une évolution complète des idées et des sentiments qui vivent en lui depuis des mois... En peu de mots, que de choses s'éclaircissent!

—Documents pour servir à mon histoire passionnelle..., dit-il avec un rire amer, en repoussant le tiroir et en tournant la clé. Ah! je rêvais du grand amour!... Ah! l'inconnu m'attirait!... Eh bien! la voici déchiffrée, l'énigme du beau sphinx!...

La tête dans ses mains, il essaie de réfléchir. Si brusque, si profonde, a été la chute que Le Sénéchal éprouve surtout un étourdissement bizarre,—comme si, après avoir roulé du haut d'une montagne, il se retrouvait meurtri, moulu, mais vivant,—avec la conscience d'échapper à un péril mortel... Oui, mortel!... Qu'eût été son avenir si cette femme qui vient de se démasquer fût devenue sienne?... Et c'est pour en arriver à cette déception qu'il a rompu les plus chères attaches de famille!...

Un afflux de sang lui brûle soudain le visage, et tout son être est ébranlé d'un tressaillement douloureux. Rémy se jette sur son lit, la face contre le traversin, cherchant à ne plus penser, mais la lourde torpeur physique qui l'engourdit ne suspend pas le travail impitoyable de la songerie qui tourne et retourne dans son cerveau, avec l'effervescence du délire...

...Aux premières lueurs de l'aube, il se lève, faible et glacé. Machinalement, il s'approche de la fenêtre. Dans le demi-jour gris, des ombres s'agitent, des ouvriers se rendent à leur travail, sifflant pour rythmer le claquement des sabots sur le pavé; de lourdes carrioles de maraîchers traversent le carrefour; d'humbles boutiques ouvrent leurs volets; des voix montent, de toutes parts reprend l'activité de la vie... L'angoisse de l'isolement, l'énervement de l'oïveté forcée étirent subitement Le Sénéchal. Son existence lui apparaît affreusement vide, dénué de tout ce qui en faisait l'intérêt et la joie... Très jeune, il va naturellement aux extrêmes. La secousse est trop rude et trop récente pour que l'avenir lui semble ménager aucune chance heureuse. Et s'il envisage le passé, ses meilleurs souvenirs se dressent devant lui, à l'heure actuelle, comme des remords... Pendant une minute de défaillance, il touche ce fond du désespoir que toute âme humaine entrevoit un jour ou l'autre.

—Vais-je me laisser aller ainsi à la dérive? se demande Rémy en pressant son front dans ses mains..

La cloche de la chapelle voisine égrène tout à coup ses appels dans la paix matinale, et au même instant, de la caserne prochaine, file une sonnerie de clairon qui mêle ses notes alertes et oui-vrées aux doux tintements du bronze. La fanfare militaire et la mélodie religieuse s'envolent fraternellement vers les nues, dorées par le lever tardif du soleil, et ces deux voix respectées font vibrer un écho dans l'âme découragée de l'officier.

—Quand tout manque, il reste le devoir!

Il articule ces mots comme s'il sortait d'un rêve. Il lui semble qu'une source inconnue d'énergie et de force vient de sourdre en lui. Rémy en-

tre dans son cabinet de toilette, baigne à grande eau son front brûlant d'insomnie, puis revient s'asseoir devant son bureau et attire résolument des livres et des cahiers qu'il n'a guère ouverts depuis son départ de Saint-Cyr. Il a compris que le premier de ses devoirs envers lui-même était de sortir de cette dangereuse dépression morale, et qu'il n'y peut employer de meilleur auxiliaire que le travail. Mais on ne rentre pas de prime-saut dans des habitudes laborieuses depuis longtemps perdues, et, en dépit de sa volonté, Rémy ne reste pas toujours maître de son esprit, qui vagabonde dans de capricieux détours où se rencontrent trop fréquemment des idées troublantes.

...Du dehors, arrive vers lui un air rustique, lentement modulé sur des intonations berceuses, ainsi que les refrains prolongés dont les laboureurs charment leurs attelages:

—Au cresson, cresson de fontaine?
Allons, mesdames, de vos balcons,
Descendez chercher du beau cresson...

Ce cri évêque, en pleine ville, de fraîches visions champêtres, le mirage des larges horizons et des coins ombreux, mais, par une secrète affinité, cette impression s'augmente chez le jeune homme, dans l'excitation de la sensibilité, d'un émoi profond.

Un tableau coloré anime instantanément la solitude de sa chambre. Il aperçoit la petite flaque d'eau, entourée de saules, où la bonne femme qui passe en ce moment au pied de la maison, vient approvisionner d'ordinaire ses paniers, avec la bienveillante permission de Mme Marfeau... Il voit aussi la fillette si accueillante et si secourable aux humbles, faisant elle-même souvent la oeuillette, comme par jeu, mais à seule fin d'épargner cette fatigue à l'échine ankylosée de la pauvre vieille... Et dans le lointain, au-dessus des haies, le pignon et la tourelle en éteignoir du Bois-Fleury.

Le Bois Fleury!... Il y songe actuellement avec l'âpre désir du banni qui cherche un asile... Et il s'en est lui-même fermé la porte pour toujours!... Rémy a été habitué trop longtemps au tiède enveloppement d'affections familiales pour ne pas avoir souffert de son dissentiment avec les sens, même au plus fort de l'aberration qui l'entraînait... Mais, jamais, comme en cet instant de détresse, il n'a éprouvé cette sensation de vide, d'abandon, poignante et glaciale, qui terrasserait la plus virile nature.

Que ne donnerait-il aujourd'hui pour un mot de vraie tendresse!... Son regard, errant autour de la chambre, rencontre les coupes jadis fleuries

en toutes saisons, par les soins de la petite cousine... Comme ces puérilités prévenantes, dont il avait l'ingratitude de se plaindre naguère, ainsi que d'une obsession, lui seraient précieuses aujourd'hui!... Mais personne ne pense à lui, si ce n'est la chère aïeule qui, dans son égarement d'esprit, persiste à l'attendre... Hélas! si elle jouissait encore de sa clairvoyance et de sa raison, quels seraient ses sentiments à l'égard de son neveu?... Il n'ose le conjecturer...

Ses yeux reviennent sur la table nue... Il se rappelle avec amertume la splendeur des roses qu'il y trouva un jour... Il entend la gaie caresse d'une voix rieuse, il revoit des yeux limpides où souriait une âme aimante. En une seconde de cette lucidité où il nous est donné de devenir nos propres juges et d'apprécier le sens et les conséquences de nos actes, Rémy mesure le bonheur qu'il a refusé... pour courir au-devant de quel déboire!

D'un mouvement imprévu, il s'élance vers la porte, donne un rapide tour de clé, puis tombant sur un fauteuil, vaincu, humilié, il laisse enfin éclater ces rauques sanglots qui déchirent un coeur d'homme.

XV

Ce jour-là, il est manifeste que la jeune Mme Duplessis a quelque chose d'extraordinaire. Entrée en coup de vent dans le grand salon du Bois-Fleury, s'agitant sur son siège comme un chardonnet sur une branche, elle raconte mille choses cocasses qui divertissent fort Mme Marfeau, mais Nicole juge cette animation insolite,—mise en éveil, d'ailleurs, par l'étincelle malicieuse qui brille dans les yeux de Océile, et par les signes qu'elle lui envoie derrière le dos de Grand-maman Tambour.

Dès qu'elles sortent toutes deux dans le vestibule, Mme Duplessis, en effet, dit vivement:

—Petite, j'ai du nouveau à t'apprendre.

Très atteignée, la jeune fille entre avec elle dans le parloir. Sa curiosité bat les champs, mais tout ce qu'elle peut imaginer se trouve surpassé par la conduite étrange de son amie qui, après avoir exploré l'appartement d'un coup d'oeil méfiant, se lance tout à coup dans une gigue victorieuse.

—Qu'est-ce qui te prend, Océile? s'écrie Niquette abasourdie.

—Oh! je suis si contente! s'exclame la jeune femme, essouffée à force de rire. S'arrêtant subitement, elle étend un bras tragique et profère avec énergie:

—Tout est rompu, mon gendrel!

Puis, sautant au cou de son amie:

—Tiens, embrasse-moi ! Hein ! comprends-tu maintenant ?

—Eh bien ! pas du tout ! avoue Nicole en toute bonne foi.

—C'est pourtant assez clair ! fait Cécile avec conviction. Comment, petite sosotte, tu ne devines pas ?... Mais le mariage... que tu sais est rompu... C'est pour ça que j'ai l'âme en fête !... L'étoile néfaste a filé sur Paris, avec l'ambition de devenir une émule de Sarah !... Je l'applaudirai de meilleur cœur que je ne l'eusse félicitée, si elle était devenue par malheur la femme de mon vieux camarade de jeu.

Nicole a changé de couleur, mais est demeurée immobile, sans un signe de surprise ni d'émotion.

—Ah ! il faut bien le dire, repart Cécile, grisée de son sujet, il a supporté le choc avec une dignité admirable. Tu devines ce qu'on l'épia, — quand il reparut au quartier après les arrêts dont l'avait gratifié ce bougon de colonel. On connaissait le duel — dont le motif entre parenthèses, reste obscur — le départ de l'ex-fiancée et de sa mère, l'émigration de la pauvre Mme Barlette à la campagne... On était curieux de savoir comment Le Sénéchal prendrait la chose... Impénétrable comme un iceberg, figure-toi !... Ses manières ordinaires, avec quelque chose de plus froid, de plus hautain !... Ses joues creusées et ses yeux caves ont seuls laissé supposer que les méditations de sa retraite n'avaient rien eu de folâtre !

Voilà la supériorité de ces caractères réservés où tout se passe en dedans... Il a repris ses anciennes habitudes, se mêlant juste assez à ses camarades pour n'être pas taxé de singularité, rentrant de bonne heure, ne sortant qu'à cheval... La seule excentricité qu'il ait commise, c'est l'achat de cette vilaine Nelly qui a tué ce pauvre Darlin... Albert eût beau lui représenter le caractère diabolique de la jument, Rémy tint bon ; tu connais sa tranquille obstination de bull-dog qui ne démord pas. — Ça m'amusera ! a-t-il répondu. On verra qui l'emportera, d'elle ou de moi !... — Mon idée à moi, c'est que cette lutte lui donne le change, et qu'il se venge sur la rétive Nelly des colères suscitées par une autre capricieuse... Ah ! quel soulagement de penser que le cauchemar est fini... et que toi, pauvre mignonne, tu n'auras plus à te creuser l'esprit avec ta fameuse correspondance du Sénégal ou du Soudan.

—Pourquoi cela ? demande brièvement Nicole.

—Comment pourquoi ? Parce que rien n'empêchera plus Rémy de revenir ici, j'imagine ?

Nicole bondit.

—En quoi vois-tu que la situation soit changée ? fait-elle avec une sorte de rudesse emportée. Cécile laisse tomber ses bras devant cette question déconcertante.

—Mais... du tout au tout... Je me figure connaître assez Rémy pour deviner qu'il n'attend qu'un mot pour revenir au Bois-Fleury se retremper dans la vie de famille...

—Ce serait donc pour m'en chasser — s'écrie violemment la jeune fille.

Les prunelles azurées de Mme Duplessis s'arondissent de stupeur à cette explosion imprévue.

—Tu devrais comprendre, poursuit Nicole, que nous ne pouvons nous retrouver ici vis-à-vis l'un de l'autre... Puisque, hélas ! les idées de grand-mère n'ont pas varié... et que rien n'a pu les détourner.

—Mais, objecte Cécile, devenue timide devant l'âpreté de son amie, si... enfin... l'obstacle n'existant plus, il revenait...

Nicole se redresse de toute sa petite taille, les yeux flambants...

—Assez, je te prie... N'oublie pas qu'il y a des froissements qui ne se peuvent effacer ou guérir... Mes sentiments ne sont pas à la merci de ma volonté et je ne saurais pardonner à qui m'a reniée.

—Oh ! que de grands mots pour de petits sentiments !... soupire mélancoliquement Mme Duplessis... Saint Pierre aussi a renié... et il a été pardonné, lui... Et c'était son Dieu et son maître qu'il renonçait pourtant ! Et il n'avait pour excuse que la peur !... Je ne te savais pas si intraitable, Niquette, et capable d'une si longue rancune ! Songe de quelle joie tu privas ta pauvre grand-mère... en maintenant cet ostracisme...

Nicole détourne les yeux et ses lèvres tremblent, mais son visage garde son expression opiniâtre.

—Tenez ! vous êtes deux têtus... qui ne méritez pas qu'on travaille à votre bonheur ! conclut Mme Duplessis, tout à fait dépitée et marchant vers la porte. Ne t'imaginer pas au moins que je serve de ministre plénipotentiaire... Mais, dans mon amitié pour vous deux, je pensais à ce rapprochement... Allez, je vous abandonne à votre malheureux sort... Quel qu'il soit, je m'en lave les mains...

Après cette nouvelle citation évangélique, elle gagne fièrement le perron sans daigner retourner la tête. Mais, en dépit de son humeur, pendant que la voiture roule vers la ville, la bonne petite femme ne cesse de songer avec chagrin à ses deux amis d'enfance. Ils devraient être si heureux l'un par l'autre !... N'est-ce pas dommage,

quand la vie est si courte, de gâcher le temps qu'on pourrait donner au bonheur?

Tout en réfléchissant, elle incline gracieusement sa tête blonde pour répondre au salut courtois du parrain de Nicole, qui chemine sur la berne gazonnée, se dirigeant vers le Bois-Fleury.

—Vraiment, pense-t-elle, le commandant semble rajeunir depuis quelque temps... Ah! s'il voulait m'aider!... Je lui en parlerai...

Mais l'occasion ne se présente pas... Les jours, les semaines s'écoulent dans une tranquille monotonie. Chacun suit sa voie. M. et Mme Duplessis continuent de s'aimer à plein coeur. Rémy semble voué corps et âme au dressage de la terrible Nelly, malgré les mauvais tours que l'inférieure bête ne cesse de lui jouer. Nicole ne s'éloigne plus guère du Bois-Fleury, enfermant travaux, études, récréations, dans le cercle étroit décrit autour de la bergère de l'aïeule, qui parle toujours du prochain retour de son neveu. Les vergers sont blancs et roses, l'air devient tiède, et Kermeur écoutant sur sa route les oiseaux revenus peupler les feuillées, se dit que leurs chansons n'ont jamais été aussi douces que ce printemps-là...

Les cloches de Pâques sonnent leur gai carillon. La vieille cathédrale est remplie d'une foule agenouillée où passe le grand frisson de la prière. Les chants liturgiques, les choeurs de la maîtrise, les voix grandioses de l'orgue font vibrer la haute nef sur ses arcs ogivaux, pendant que la vapeur de l'encens plane devant les splendeurs de l'autel d'or. Une remarque soudaine trône le recueillement de Mme Duplessis. A quelques pas, derrière un massif de piliers, elle vient d'apercevoir le lieutenant Le Sénéchal, debout, les bras croisés sur la poitrine, absorbé dans une contemplation dont il est facile de retrouver l'objet, car le regard bleu du jeune homme reste rivé sur un seul point. Très doucement, en s'asseyant, Mme Céleste pousse le coude de son mari, et lui désigne Rémy d'un clin d'oeil, puis Albert, après une rapide constatation, échange avec sa femme un sourire plein d'espoir mystérieux.

Le bon Dieu pardonnera cette distraction profane en faveur de la joie généreuse de ces deux braves coeurs... Ce que leur ami considère avec cette expression pensive, c'est une chevelure bouffante, un peu fauve, relevée sous un chapeau noir, et découvrant l'attache fine d'un cou jeune...

Et cette chevelure suffit pour affirmer l'identité de Mlle Nicolette Marfeau.

XVI

Le vent a hurlé toute la nuit sa complainte autour du Bois-Fleury. Des hordes de monstres aériens semblaient passer, en vociférant des plain-

tes et des menaces. Les hautes cheminées ronflaient comme des tuyaux d'orgue; toute la maison était secouée depuis les fondations jusqu'aux vieux toits dont les ardoises pleuvaient bruyamment sur le pavé, tandis qu'un volet, mal accroché, claquait contre le mur, jusqu'à complet arrachement.

Ce vacarme effrayant a empêché Nicole de dormir, traversé ses courts assoupissements d'atroces cauchemars. Il est passé le temps où le canon, retentissant dans l'avenue, n'eût pas troublé son profond sommeil d'enfant, et où elle s'éveillait une chanson aux lèvres.

Aujourd'hui, l'équilibre est rompu: le corps subit l'ascendant de l'âme, et l'âme tourmentée, blessée, ne connaît plus de repos complet. Ce matin, un rêve brusquement interrompu, dont la jeune fille cherche en vain à se remémorer la fiction, l'a laissée le coeur battant, la gorge brisée, comme si elle eût sangloté tout haut, sous une impression de crainte indéfinissable.

—Que va-t-il m'arriver? pense-t-elle, poursuivie par l'obsession et errant dans le jardin sacagé, aussi triste qu'elle-même. Les plantes, terrassées par la bourrasque, n'ont pas eu le temps de se redresser; les fleurs des cerisiers et des poiriers gisent en amas neigeux autour des arbres, et les allées, trempées de pluie, sont couvertes de menues brindilles et de feuilles déchirées.

Cette mélancolie des choses redouble la sienne, et voulant à tout prix secouer sa morosité avant de s'installer dans le salon, Nicole prolonge sa promenade jusqu'au bout de l'avenue. Elle va atteindre l'extrémité, quand le galop d'un cheval résonne sur la route, masquée par le coin d'un mur, et soudain, Kermeur, monté sur son arabe noir, taché d'écume, franchit l'ouverture de chaque côté de laquelle se replie la barrière, rarement fermée.

Que vient-il faire au Bois-Fleury, à cette heure inusitée, et pourquoi cet air sombre? Un rapport foudroyant s'établit, dans l'esprit de la jeune fille, entre cette visite anormale et le pressentiment qui l'étreint... Une inquiétude étrange la jette au-devant de son parrain...

—Qu'y a-t-il? s'écrie-t-elle, haletante.

En l'apercevant, il tire rudement sur le mors du cheval, que la secousse fait cabrer.

—Toi, Nicole? Ah! quelle chance providentielle t'amène ici!...

Rapidement, le commandant met pied à terre, enroule la bride à un baliveau, et saisissant la main tremblante de la jeune fille, l'entraîne vers le banc de pierre adossé à la muraille de clôture.

—Tu ne sais rien encore?... Et poussant un profond soupir:

Ah! tant mieux! Je craignais tant que tu apprisses cela par hasard... avant que quelqu'un d'ami fût près de toi... Et les mauvaises histoires vont si vite!

—Grand Dieu! vous partez! s'écrie-t-elle.

—Il ne s'agit pas de moi! murmure-t-il en détournant les yeux,—touché de ce que son anxiété se fût tout de suite portée vers cette hypothèse. Mais d'une autre... qui te touche de près.

La pensée de Nicole tournoie affolée... puis se fixe aussitôt...

Ni grand'mère, ni Kermeur... "Lui", alors!...

—C'était à prévoir, reprend le commandant à demi-voix. Ton cousin avait entrepris de monter un cheval des plus difficiles... qui a déjà causé de graves accidents... Hier soir, comme il passait sur le pont du chemin de fer, le sifflet de la locomotive, le tourbillon de fumée ont épouvanté sa monture, qui l'a désarçonné et projeté sur le sol.

Elle l'écoute, les yeux affreusement dilatés. En un éclair, le rêve oublié se retrace dans toute son horreur sinistre... Du sang! Qu'elle avait vu de sang répandu!... Et c'était le sien!... —Il est mort, n'est-ce pas? fait-elle d'une voix bizarre, sans timbre, sans inflexions, une voix d'hypnotisée.

En même temps, un grand frisson la parcourt, ses mains se gèlent, ses dents claquent, visibles entre les lèvres blanches entr'ouvertes, tandis que sa tête se renverse en arrière. Epouvanté, il étend le bras pour la soutenir.

—Nicole, mon enfant, ne te frappe pas ainsi!... Il est vivant!...

La rigidité du petit visage se détend, une rougeur fugitive court sous la peau transparente.

—Vivant! répète-t-elle sourdement. Puis un spasme nerveux secoue sa poitrine, et elle se voile les yeux comme si elle avait honte des larmes qui viennent d'en jaillir.

—Il est vivant... reprend lentement Kermeur à voix basse... Et la jeunesse et la science font des miracles.

De nouveau la jeune fille frémit.

—Alors, il y a danger... Dites-moi tout... Je préfère savoir...

—Sois calme, ma pauvre petite... Oui, la chute a été terrible... et la tête a porté sur l'angle d'un trottoir... Les blessures apparentes ne sont pas les plus inquiétantes... Mais on craint que la trépanation ne soit nécessaire... Que le mot ne t'impressionne pas outre mesure... Cette opération se fait aujourd'hui avec une telle perfection!...

Redoutant de la voir tomber en défaillance, il la surveille attentivement, désespéré de lui dire ces choses affligeantes et de lui faire tant de mal; mais il estime qu'il vaut mieux lui apprendre la

vérité que de la leurrer d'illusions... Et devant la détresse visible de la jeune fille, quelque chose agonise en lui,—la chère et craintive espérance qui s'est furtivement glissée dans son cœur, il y a plusieurs semaines, en ce même lieu, un beau soir de lune.

L'air lui manque, il veut se lever, mais d'un geste prompt et suppliant, deux petites mains s'abattent sur son bras.

—Vous allez revenir... aujourd'hui?

—Tantôt... Dès que je saurai le résultat de l'examen définitif du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

Il l'aide à se mettre debout, et, posant une main sur son épaule, la regarde gravement.

—Je compte sur toi... Tu me promets de ne pas te forger de chimère?

—Je vous le promets... A la condition que vous me direz strictement tout.

—Tu seras forte...

—Je serai forte!...

—Songe que ta grand'mère ne doit rien soupçonner.

—Elle ne soupçonnera rien... par ma faute! tout au moins...

Il examine le front courageux, les yeux noirs de tristesse, la petite figure pâle, et remué d'une immense pitié.

—Ma pauvre mignonne, murmura-t-il, comme ton pieux mensonge va devenir difficile!...

—Oh! je pourrai quand même! répond-elle avec une douceur navrante... J'ai l'habitude maintenant de ne plus penser à moi.

Il se remet en selle et s'éloigne, désolé, pendant qu'à pas incertains, Nicole remonte vers les vieux logis.

- - - - -

Oh! la longue et pesante journée, enfermée dans la maison, en compagnie de la pauvre grand'mère, pendant que des torrents d'eau crévent les nues, que les averses fouettent les vitres et que les gargouilles pleurent lamentablement!... Entre deux ondées, Mme Duplessis arrive en larmes et serre sa petite amie dans ses bras:

—Tu sais?

—Je sais! répond Nicole avec un calme glacial qui surprend et indigne Céleste...

—Comment, cet horrible événement ne t'émeut pas davantage!... Es-tu pétrifiée par la ranoune?

La jeune fille met un doigt sur ses lèvres, et d'un regard, désignant le salon:

—Fais tes reproches moins haut... Tu oublies, en effet, que je m'applique à me pétrifier... Ne rends pas ma tâche impossible.

Vers le soir, Kermeur revient, apportant des nouvelles. La situation n'a guère changé. L'état comateux persiste.

Mais le praticien a reconnu, à la base de la troisième circonvolution frontale gauche, où réside la faculté du langage, l'existence d'un abcès qui détermine une aphasie complète chez le blessé. Pour éviter la méningite imminente, la trépanation est inévitable... Et, dès le lendemain, on effectuera cette opération... qui peut et doit amener le salut.

Kermeur essaie d'encourager la jeune fille en affectant une confiance qu'il ne possède guère. Mais il voit bien qu'elle ne s'y trompe pas, et que sa pensée ne cesse de faire face au malheur probable. Figée dans la stupeur de la lugubre idée, Nicole en est arrivée à ce degré de surexcitation à froid où les nerfs sont trop montés pour rester encore sensibles.

Le lendemain est un de ces cruels jours d'attente pendant lesquels la vie reste comme suspendue. Le temps se traîne, monotone, accablant. Nicole, les mains molles, inconsciente comme une somnambule, passe de la torpeur qui la cloue dans un fauteuil, en face de l'aïeule, à une agitation sans but qui la pousse d'un côté à l'autre de la maison, pendant que les domestiques pleurent dans tous les coins, et que Mme Marfeau, sereine, récite à tout venant la dernière lettre de son neveu.—Il nous a écrit de Bok... de Ka... Comment donc, Nicole ? Ta migraine te rend-elle muette?... Enfin, ils ont établi un poste, et Rémy occupe la case royale! conclut-elle avec un rire satisfait qui fait frissonner Mme Duplessis...

—Et s'il meurt! demande Cécile très bas à son amie.

—Elle continuera à recevoir des lettres! répond Niquette dont les narines amincies palpitent. Penses-tu que ce sera beaucoup plus difficile de les écrire... alors, qu'à présent!...

...Elle est seule quand Kermeur arrive enfin... Elle s'élance, les mains instinctivement jointes, sans oser interroger... Il se hâte de soulager son angoisse.

L'opération a pleinement réussi... Le patient, aussitôt après, a pu articuler quelques mots... A moins de complications inattendues et peu probables, on le considère désormais comme sauvé.

—Sauvé! répète-t-elle comme en délire. Et la tension de tout son être s'amollit soudain dans quelques sanglots... Mais elle maîtrise son émotion comme elle a dominé sa douleur, et ce court accès passé, reprend ce calme automatique, si surprenant pour ceux qui ont connu l'exubérante Nicole d'autrefois.

Dès qu'elle le sait hors de danger, elle ne questionne plus personne, et reçoit, sans émettre aucune réflexion, le bulletin journalier, de plus en plus rassurant, que lui apportent Kermeur et Mme Duplessis. L'opération donne tous les résultats espérés. La méningite écartée, peu à peu la fièvre tombe. Rémy va entrer en convalescence... Et, un jour d'avril, Mme Duplessis débarque au Bois-Fleury, radieuse.

—Ma chère! s'écrie-t-elle avec transport, Albert a pu le voir hier!... Quelques minutes seulement, pour lui serrer la main... Rémy lui a dit: Merci, vieux!... Albert pleurait comme une Madeleine en me narrant leur entrevue... C'est beau, ces amitiés d'hommes, si tranquilles, si fortes, si peu démonstratives dans l'ordinaire de la vie, et si tendres à l'occasion!... Aujourd'hui, mon mari a dû retourner à l'hôpital. Rémy a demandé aussi le commandant Kermeur... Et bientôt, on nous permettra d'y aller! Nous irons toutes deux avec Albert, hein?...

—Toi, si tu veux! réplique Nicole brusquement... Mais moi, qu'irais-je faire là-bas?

Cécile pense tomber de son haut.

—Comment! s'écrie-t-elle interloquée... Tu bouderas donc jusqu'à la fin de tes jours. Oh! l'horrible sentiment!

Nicole n'oppose à ces véhémentes objurgations qu'un silence farouche, mais ses sourcils rapprochés soulignent d'une barre l'inflexible opiniâtreté de son front... Quand elle juge Cécile à bout de souffle, la jeune fille desserre un peu les dents, et dit d'une voix coupante:

—A quoi bon s'enflammer ainsi?... Tu te bats contre des moulins à vent... Qui te dit que ma visite lui serait agréable?

Un peu ébranlée par la fermeté de cette réponse convaincue, mais ne voulant pas s'avouer à elle-même que sa perspicacité a pu être en défaut, Mme Duplessis se fâche de plus belle.

—Tiens, fait-elle en saisissant son ombrelle d'un geste furieux, je ne te connaissais pas, mais tu as un mauvais fond... Ah! commandant, s'exclame-t-elle, alors que Kermeur paraît sur le seuil, vous arrivez à point pour prêcher votre filleule! Je n'ai jamais vu un cœur si dur... En granit, comme la tête!

Et, dans un résumé virulent et indigné, Mme Duplessis met l'officier au courant de la discussion précédente pendant que Nicole, très pâle, les yeux à terre, garde sur son visage une imperturbable obstination. Kermeur ne la quitte pas du regard, pénétré d'une émotion indélébile.

Hélas! la jeune fille a pu déjouer la sagacité d'une amie, mais peut-elle tromper l'instinct sûr et puissant qui l'avertit, lui, de ce qui se passe

en elle? Elle a eu beau s'en défendre... Les récentes angoisses ont rouvert son cœur à celui qu'elle en voulait bannir!... Et maintenant, elle s'épuise dans une lutte secrète, pour terrasser l'amour revenu, avant qu'il parvienne à la dominer. Si elle repousse avec tant d'énergie désespérée l'idée de revoir son cousin, c'est qu'elle a peur, peur de lui, affaibli et brisé—par cela même formidable—peur d'elle-même... peur de se reprendre à aimer... et d'aimer seule encore...

Oh! quels souvenirs s'agitent douloureusement chez Kermeur! Quels mirages repassent pour lui faire mieux regretter—à cette heure de sacrifice—l'enchantement d'un soir?... Un sourire amer crispe sa lèvre en se rappelant sa folle rêverie au clair de lune... C'est fini!... Peut-il empêcher l'irrésistible appel de la jeunesse vers la jeunesse?

Quand Mme Duplessis se tait, Kermeur, après un court silence rêveur, se tourne vers sa filleule:

—Nicole, dit-il simplement, nous irons ensemble, demain!

Elle tressaute, le feu au visage, les prunelles agrandies, d'effroi et de colère, et répète:

—Je n'irai pas... Cela ne se peut... Non, non!

Il lui prend les mains, l'oblige à s'asseoir en face de lui. Cramponnée à sa résistance, elle se débat éperdument.

—Pourquoi ne viendrais-tu pas? reprend le commandant avec sa calme autorité. Puisque ton cousin lui-même m'a exprimé le désir de te voir?

Elle reste soudain immobile, baisse la tête, tous ses membres fléchissant sous ce coup imprévu.

—Il te demande, continue l'officier..., et il veut obtenir de toi la permission d'achever sa convalescence au Bois-Fleury.

—Au Bois-Fleury!... profère-t-elle avec un regard de biche traquée... Et, agitée d'une nouvelle secousse: C'est impossible... Je ne veux pas... Je m'en irai...

—Ce serait mal, ce serait injuste et ingrat! réplique Kermeur avec sévérité... Demande-toi ce que ta grand'mère eût fait en pareille occurrence, et reçois ton cousin comme elle l'eût accueilli elle-même...

—Mais vous savez bien... articule-t-elle avec effort, en l'implorant des yeux.

—Je sais beaucoup de choses que tu ignores! fait le commandant, parvenant à sourire... Et quand tu connaîtras la preuve de dévouement... fraternel que Rémy t'a donnée à ton insu, j'imaginerai que tes sentiments s'adouciront quelque peu.

Une minute, il recueille ses forces pour l'effort suprême. Depuis des années, membre de la grande famille armée—il s'efforce d'atteindre à l'austère et silencieuse grandeur, faite surtout d'abnégation passive. Il a envié l'héroïsme des éclatants sa-

crifices en s'habituant à la résignation — mais aujourd'hui il lui est donné de goûter pleinement l'âcre volupté du renoncement.

S'élevant au-dessus de tout souci personnel, Kermeur raconte, sans négliger aucun des détails qui peuvent mettre en lumière la sollicitude du jeune lieutenant, la démarche spontanée de Rémy venant le conjurer de veiller sur sa cousine et dévoile enfin, aux joyeuses acclamations de Mme Duplessis qui bat des mains dans son ravissement, le véritable motif du duel qui provoqua la rupture du mariage.

—A cause d'elle, c'est à cause d'elle... Les mains sur les yeux, Nicole écoute, et se croit hallucinée... Alors qu'elle se supposait dédaignée, oubliée, indifférente... lui veillait donc jalousement sur son honneur, écartant l'ombre qui pouvait tomber sur sa pureté de jeune fille. Son Rémy... son frère Rémy!... Avidement, elle recueille les paroles qui font germer en elle tant de joies confuses... Quel bonheur de chasser enfin de son cœur les méchants sentiments qu'elle y retenait avec tant de peine!... Des larmes filèrent entre ses doigts, chaudes, pressées, sans fin... mais jamais elle n'a éprouvé jusqu'ici la jouissance que lui donnent ces larmes-là.

—Et à présent, refuseras-tu de m'accompagner demain? demande Kermeur, avec une douceur assourdie dans la voix.

—Non, répond-elle d'un signe de tête, sans que ses lèvres puissent proférer aucun son.

—Es-tu sotte, petite, de pleurer comme ça, alors que tout le monde est si heureux! fait Mme Duplessis, refrénant vigoureusement son attendrissement par une petite grimace riieuse.

Tous heureux?... Vraiment tous?... Quelque chose qui ressemble à un remords mal défini et à un regret, étire le cœur de la jeune fille? Peut-être—à l'aube de l'espoir nouveau—se souvient-elle de l'aveu qui contenait presque une promesse?... Elle relève ses longs cils qui gardent à chaque pointe une gouttelette brillante, et dans ses prunelles grises tremble une supplication.

Il comprend ce qui la trouble, et, d'un sourire, tranquillise la petite âme en peine. Il ne faut pas qu'un seul nuage obscurcisse sa joie et, pour éclaircir le front rougissant, incliné devant lui, Kermeur y pose un paternel baiser... Ne l'aime-t-il pas assez pour que cette félicité devienne un peu la sienne?...

XVII

Le rideau blanc, flottant devant la croisée ouverte, laisse à découvert un grand morceau bleu du ciel d'avril, d'une douceur de velours. Un

faisceau de rayons tamisés par la mousseline, se projette sur le parquet luisant et sur la muraille blanche de la chambre des lieutenants,—une salle de l'hôpital militaire, sans autre luxe que sa scrupuleuse propreté et la vue du lilas, secouant devant la fenêtre ses touffes odorantes.

Rémy Le Sénéchal, unique locataire actuellement de la vaste pièce, adossé à ses oreillers, rêve avec le nonchaloir des convalescents. Ses pensées voguent, indécises comme les nuages, paresseuses et presque enfantines. Il s'abandonne au fil des heures,—avec le souvenir d'autres jours passés ainsi dans la flânerie tiède des draps, pendant quelques bénignes indispositions de son enfance et de sa petite jeunesse. Ce sont les réminiscences de ce temps-là qui s'évoquent de préférence devant lui en visions animées, sur l'écran clair du rideau ou du mur récrépi... jamais celles des derniers mois...

La terrible commotion physique qu'il vient de subir l'a guéri de la fièvre qui le consumait mentalement. L'image maudite semble sortie de sa mémoire avec tous les sentiments amers, exaltés, douloureux ou angoissés qui gravissaient autour d'elle. Toute cette fatale période tombe dans le passé et, Rémy le voulut-il, il ne saurait retrouver dans toute leur intensité les allégresses ou les révoltes de cet autrefois encore si prochain.

Mais ces graves secousses, se succédant à bref intervalle, l'ont brisé de corps et d'âme...

Dans la prostration de la faiblesse, il retrouve les sensations du garçonnet de naguère, qui se complaisait à paraître dolent pour se faire choyer, dorloter à souhait.

Que ne peut-il se délecter aux douces gâteries d'antan?... Sans doute, ici, les soins les plus attentifs lui sont prodigués; tout le monde le traite avec bonté; mais il n'en reste pas moins pour tous le "lieutenant Le Sénéchal"... Pour personne, il n'est simplement "Rémy"... Sa réserve naturelle, toujours rebelle aux expansions, le garde dans une dignité silencieuse alors qu'il lui semblerait si bon de laisser épanouir librement l'âme d'enfant qu'il sent refleurir en lui.

Ah! il sait bien où les retrouver, ces caresses maternelles dont il a soif, ces affections indulgentes et sûres auxquelles il aspire de s'abandonner! Et, dans son cœur, grandit l'impatient, le fougueux désir qui lui fait convoiter le repos de Bois-Fleury.

Le vieux logis et le grand jardin hantent son esprit avec une fraîcheur souriante d'oasis. Mille petits détails, gravés dans son souvenir, sans qu'il y ait pris attention, l'attendrissent comme s'ils étaient des émanations infimes de celle qui personifie l'âme de ce lieu...

Mais une sourde anxiété l'arrête: consentira-t-elle?

Elle, c'est une piquante figure, dans le cadre d'une chevelure rutilante, éclairée d'yeux qui suggèrent les idées simultanées d'eau et de feu, à cause de leur limpidité transparente où passent des flammes.

Elle, c'est la gracieuse image de vignette, arrêtée pour une aumône sous un porche d'église et dont les lignes souples se dessinent avec tant de netteté dans la mémoire du jeune homme. Elle, c'est l'esprit charmant, original et capricieux, mais toujours soumis au cœur qu'il n'entraîne jamais dans son vagabondage—au cœur tendre et vaillant, capable de s'immoler dans l'amour ou dans le devoir.

—Pourquoi ne l'ai-je pas devinée plus tôt?... Pourquoi, l'an dernier, n'était-elle encore qu'une enfant dont l'âge ingrat se prolongeait? se demande Rémy, accablé, fermant à demi les yeux... Que de malheurs eussent été évités!...

"Que n'ai-je su? Que n'ai-je prévu?" Eternelle excuse de toutes nos erreurs et de toutes nos fautes!... Mais non! "Savoir" ne prémunirait pas les humains... Il faut lutter, souffrir pour apprendre la science de la vie et le prix de la joie...

—Viendra-t-elle?... Il secoue la tête, n'ose espérer. Puis une autre préoccupation le tracasse bientôt.

Il étend la main, prend un petit miroir, et examine curieusement sa figure ravagée, barrée d'une cicatrice encore sanguinolente et couronnée d'une bandelette de gaze.

—Je suis à faire peur! murmure-t-il, soucieux. J'aurais dû attendre un peu avant de la demander...

Toute la matinée, Rémy s'est ainsi tourmenté de son physique et il a conjuré le major de lui envoyer un figaro quelconque, afin de le débarrasser de la barbe folle qui lui couvre le visage.

—A-t-on jamais vu un malade si coquet! s'est écrié le médecin, se croisant les bras avec une feinte indignation. Vous n'allez pas dans le monde ce soir, j'imagine.

—Non, mais... j'attends des visites!...

—Ah! féminines, je le jurerais?

—Oui... ma cousine, qui viendra probablement avec le commandant Kermeur.

—Bon! une vieille demoiselle, alors?

—Ma cousine a juste dix-huit ans!.., répond le jeune homme, qui ne peut se retenir de sourire.

—Humph! une cousine de dix-huit ans!... fait le major avec un reniflement menaçant... Je ne sais pas si je dois permettre...

—Mais, c'est ma soeur d'adoption! explique Rémy inquiet.

—Bon! Bon... surtout, pas d'émotion, hein?...

Et, enchanté de taquiner un peu son malade, le brave docteur s'en va, avec des hochements de tête furibonds, et grommelant jusqu'à la porte! — Une cousine de dix-huit ans! Ouais!... Ça me paraît diantrement agitant, cette visite-là!

Le barbier est cependant venu, envoyé par le major une heure après... Si experte et si légère qu'il ait été sa main, l'opération n'en a pas moins extrêmement fatigué Rémy. Renversé sur ses oreillers, il se dit qu'il eût peut-être mieux valu conserver cette végétation intempestive qui cachait du moins l'amaigrissement du visage...

—Cette figure de revenant va l'impressionner. Mais à quoi bon m'inquiéter de ces sottises... "Elle" ne viendra pas...

Ce refrain désolé revient sans cesse à ses lèvres... Les cloches de midi traversent l'air de leur gai carillon et répètent, goguenardes: "Elle" ne viendra pas! "Elle" ne viendra pas!...

Soudain, derrière la cloison, dans le couloir, un faible bruit—le frolement d'une jupe contre le paroi—tire le jeune homme de son inertie désespérée. Il se redresse un peu pour respirer plus à l'aise, car son cœur bat à grands coups à travers d'autres pas, il a perçu un trotinement lesté bien connu. La porte s'ouvre et les visiteurs introduits par l'infirmier paraissent dans la baie claire: deux silhouettes, une très haute et très imposante, et une très fluette.

Au seuil de cette chambre que sa pensée habite depuis tant de jours, Nicole s'arrête, étouffant d'émotion. La voix de Rémy s'élève; le timbre est gai, mais un peu chevrotant.

—Approche, Niquette! Toi qui aimes si fort les gens laids, j'espère que tu prendras plaisir à regarder ma tête de Carême-Prenant!

Dans la demi-teinte opaline des blancs rideaux, elle aperçoit une pâle figure émaciée, sous un tortil de bandelettes et des yeux clairs immensément grands, dont le regard appelle et prie. Tout le reste de l'univers disparaît en dehors de cette couche... Et elle s'élance avec un ori jailli du cœur: —Mon petit Rémy!...

Frémissant d'un émoi ineffable, il ferme les yeux; ce cri de tendresse et de pitié s'est enfoncé au plus profond de son âme.

La voilà, la vraie femme, naïvement maternelle, malgré sa jeunesse et sa faiblesse, instinctivement protectrice et consolante,—crée pour relever le courage abattu ou le cœur affligé dans les jours difficiles!... Sans rouvrir les paupières, il étend la main; elle la saisit dans les siennes,—ses petites mains fermes et tièdes, dont le contact communique aux doigts amaigris qu'elles pressent, un fluide vivifiant, délicieux, que Rémy

sent se répandre dans tout son être, affluer à son cœur et rafraîchir son cerveau. Dans un ravissement silencieux, il savoure la douceur de cette extase où se régénèrent son corps et son âme, et pendant que ses lèvres sourient avec une expression de béatitude, une petite larme glisse jusqu'à sa moustache blonde.

Un regard, un long regard où se rencontrent prunelles bleues et yeux gris... et des uns aux autres, s'échangent mille confidences que les voix ne sauraient traduire qu'imparfaitement.

Kermeur, debout dans l'angle de la fenêtre, soulève le rideau et regarde au dehors. Mais le choc des anneaux glissant sur la tringle rompt l'enchantement du muet entretien. Nicole, confuse, baisse les yeux et retire ses mains, mais pas assez vite pour que Rémy n'ait rapidement effleuré les petits doigts d'un fugitif baiser de remerciement.

—Et ma tante? demande-t-il à demi-voix.

—Oh! grand'mère se porte étonnamment bien! fait vivement la jeune fille, comme si sa volubilité actuelle pouvait racheter le silence des minutes précédentes. Le docteur, lui-même en est surpris... Elle mange avec appétit, marche sans difficulté; seulement, c'est toujours sa pauvre tête qui s'étourdit vite... Aussi, ne sort-elle plus guère du Bois-Fleury, ne pouvant supporter la voiture... Mais elle a d'excellents moments où je puis causer avec elle, comme autrefois.

Les pommettes de Rémy se colorent.

—Pauvre tante! Pauvre Nicole! murmure-t-il. Et dire que... Il s'interrompt en soupirant et reprenant la main de sa cousine:

—Tu t'es conduite comme un ange de dévouement, Niquette! ajoute-t-il avec élan.

—Singulier ange, vraiment! répond-elle avec un léger rire embarrassé. Toutes les jeunes filles en eussent fait autant que moi.

—Non! pas toutes, certes! dit-il entre les dents.

Après une petite pause, il reprend:

—Et ma tante me croit toujours là-bas?

—Toujours!

—Mais... mais... ne penses-tu pas qu'il serait temps de pacifier le pays... et de rappeler le corps expéditionnaire?

Il s'efforce de plaisanter pour dissimuler sa réelle anxiété, mais sa voix tremble, en hasardant cette requête. Un sourire involontaire creuse les espiègles fossettes de Nicole, depuis si longtemps invisibles.

—On pourrait toujours rapatrier quelques blessés? répond-elle en levant les sourcils d'un air indifférent.

—Vraiment? demande-t-il avec ardeur, tu accueillerais la volatile malheureuse, "demi-morte et demi-boiteuse" qui désire rentrer au logis?

—Le colombier est toujours ouvert! répliquet-elle, en se détournant...

—Alors, quand le docteur voudra bien me renvoyer, je puis me faire transporter au Bois-Fleury? insiste-t-il, n'osant encore croire à cette joie...

—Sans doute... Je vais dès ce soir, préparer tout doucement grand'mère à l'idée de te recevoir bientôt... Quand espères-tu sortir d'ici?

—Dans sept ou huit jours, je pense... sera-ce suffisant pour me faire revenir du Sénégal?...

—Oh! les moyens de locomotion sont si perfectionnés aujourd'hui! dit-elle en riant tout haut, dans la griserie de l'émotion et du bonheur.

Il rit aussi, ravi de la même ivresse jeune et douce... Il la considère, comme s'il ne l'avait jamais vue... Quelle baguette magique l'a donc récemment touchée, ou bien ses yeux à lui se sont-ils dessillés?

Kermeur a tourné la tête vers eux, et regardé sa montre, puis il a repris sa faction discrète. Mais Rémy prévoit que le terme de l'entrevue approche, et pressant plus fort la main amie, il demande très bas, les yeux pâlis, la voix petite comme un enfant suppliant:

—Nicole, refuserais-tu de m'embrasser?... Je serais si heureux...

Sans répondre, elle s'incline, et, de tout coeur, appuie ses lèvres sur le coin du front laissé à découvert par le bandeau.

—Ah! fait-il, avec un soupir de soulagement, voilà donc le mauvais baiser d'autrefois effacé. Te rappelles-tu ce soir de ta fête?... Etais-tu colère contre moi, Nicole!... Eh bien! je crois que c'est de ce jour-là que j'ai commencé à t'aimer... autrement... J'étais bien méchant en ce temps-là, mais toutes mes mauvaises idées se sont écoulées par le grand trou fait à ma tête...

Et toi, tu m'as détesté, avoue-le?

—Oui, dit-elle franchement. Puis se penchant, elle lui glisse dans l'oreille:

—Seulement, je crois bien que je te détestais, à force de t'aimer!...

Là-dessus, rose jusqu'à la racine des cheveux, s'échappant aux doigts qui veulent encore la retenir, Nicole s'enfuit à l'autre bout de la chambre. Kermeur s'approche alors, estimant que l'explication a donné des résultats satisfaisants à en juger par la rayonnante physionomie des deux interlocuteurs. Il ne se méprend pas à la clarté qui illumine les prunelles de Rémy—tout à l'heure encore si noyées de langueur.—Dieu soit béni!... Il l'aime comme elle mérite d'être aimée!... Qu'ils soient heureux!

Et allant au blessé, il lui serre cordialement la main:

—A bientôt! Au Bois-Fleury!... dit-il d'une voix amicale. Je ne vous y verrai pas tout de suite... Je pars aux écoles à feu après-demain... à mon retour!

EPILOGUE

Une gaieté de ruche affairée emplit le Bois-Fleury. Du haut en bas de la maison, ce ne sont que montées et descentes, courses empressées, appels, fracas de placards ouverts, de portes claquées, de marches et contre-marches précipitées où la tête suit les jambes sans trop savoir où elles la mènent.

Il y a de l'allégresse dans l'air même; la joie du dehors et le contentement du dedans se mêlent et se confondent à travers les fenêtres ouvertes au soleil. Dans le jardin et dans le verger s'étale toute la gloire de mai, et cette floraison se continue dans le vieux logis, où chaque coin s'égaie d'une gerbe pittoresque.

Aujourd'hui l'exilé rentre au bercail. Et c'est, —n'en doutez pas—pour lui faire fête, et lui souhaiter la bienvenue que les haies d'aubépines sont blanches et roses, que la olématite ouvre ses étoiles, que les pinsons et les fauvettes égrenent, parmi les sureaux fleuris, leurs grands airs du répertoire printanier, et que sur les lèvres de Nicole voltigent des refrains depuis longtemps perdus.

Au milieu de cette agitation universelle, Mme Marfeau fait plaisir à voir, avec son visage épanoui dont chaque ride sourit de bonheur. Il semble qu'elle ait des ailes. Elle grimpe dans la chambre de Rémy, pour donner ses recommandations à Héloïse sur la manière de faire le lit: Plat, très plat, sans oreillers... C'est "son" habitude! Puis, prout! la voici en bas de l'escalier tournant, surgissant dans la cuisine, au grand désespoir de Perrine, en plein coup de feu.—Madame, je m'en tirerai bien toute seule! s'écrie le cordon bleu, hérissé en voyant sa maîtresse disposée à s'attaquer aux casseroles...—Bien! bien! Perrine! ne vous fâchez pas!... réplique la chère dame avec bonhomie. Mais rappelez-vous comme il aime les fraises au kirsch?...—Parguienne, madame, je le sais comme vous.—Et les croquettes aux pommes de terres! Perrine! Pensez aux croquettes!... crêe Mme Marfeau, déjà partie et rouvrant la porte pour cette importante observation...—N'ayez crainte, madame, tout sera prêt... Et succulent, je m'en vante!

Rien... Grand'maman Tambour n'a rien oublié des goûts et des préférences de son cher garçon, ainsi que Nicole le remarque avec attendrissement. Maintenant, déraisonnable comme les enfants,

l'aïeule s'en prend aux horloges de la longueur éternelle du temps, ce matin-là.—Es-tu bien sûre, fillette, que cette patraque ne soit pas arrêtée ! fait-elle, en considérant d'un air perplexe le vénérable cartel du vestibule.

Nicole, pour un peu, en dirait autant, énervée par l'attente. Toujours quelque prétexte l'appelle à la fenêtre ou dans la cour...— Rien encore, Blaise ?

—Rien enoore, mademoiselle, répond le factotum du Bois-Fleury qui croit de sa dignité d'homme, au milieu de l'excitation qui grise la garnison féminine du logis, d'affecter un air indifférent et dégagé, tout en ne cessant de se tenir aux aguets, et de surveiller l'avenue du coin de l'œil.

Soudain, les sourcils plus rébarbatifs que jamais pour cacher le plaisir qui le fait sourire malgré lui, il se dirige à pas comptés vers la grille, et, sans mot dire, l'ouvre toute grande, avec solennité.

Evidemment, la voiture vient de paraître à l'horizon. L'avertissement se transmet de proche en proche. Mme Marfeau et sa petite-fille se dirigent en hâte vers le perron contre lequel la calèche s'arrête bientôt.

Rémy, le teint animé par le grand air et l'émotion, descend, suivi de Duplessis, prêt à soutenir son ami, au cas où les forces encore vacillantes du convalescent l'eussent trahi pendant ce court voyage.

Le jeune homme voudrait s'élancer, mais l'excès même de son impatience le paralyse. A pas incertains, il gravit les degrés et se trouve enfin dans les bras de la vieille femme.

—Mon Rémy, mon cher enfant!... Elle rit, elle pleure, elle le presse contre sa poitrine, et il reçoit avec délices ces caresses tant enviées :

—Mon Rémy, que c'est donc bon de se retrouver après une si longue absence!...

Il frémit un peu, sent au milieu de sa joie la piqure d'un remords... La voix de Mme Marfeau est heureuse, mais calme... Elle ne se doute guère que celui qu'elle accueille, avec cette tendre effusion, a failli ne jamais revenir.

—Grand-maman! fait timidement une voix inquiète, Rémy doit être fatigué... Et nous le tenons debout..

—Voyez-vous cette façon de me rappeler à l'ordre! s'exclame l'aïeule avec un retour de son ancienne malice... Tu trouves que je l'accapare... et que ton tour se fait long à venir... Allons, je te le cède.

Elle pousse le cousin vers la cousine, et cette fois la joue de Nicole ne se dérobe pas...

—Pauvre garçon! reprend Mme Marfeau en

conduisant son neveu au salon, c'est vrai que ce long voyage a dû te harasser... Mais, vilain enfant, pourquoi ne pas nous avoir écrit que tu avais été blessé dès le début de l'expédition, qui se termine sans toi ?

—Je craignais tant de vous inquiéter... balbutie Rémy avec effort... Au loin, on est porté à s'exagérer les choses... et alors...

—Oh! moi! déclare la vieille dame avec une sérénité superbe, je suis très raisonnable... mais c'est cette petite tête-là, ajoute-t-elle en désignant Nicole, qui eût battu la campagne!

La jeune fille échange un sourire à la dérobée avec Duplessis.

Sérieuse, Mme Marfeau passe le doigt sur la cicatrice qui barre le front de son neveu:—C'est donc là, la marque de ta fêlure... Ça te vaudrait-il au moins quelque récompense, cette égratignure-là? demande-t-elle.

—J'espère que oui... murmure le lieutenant en regardant furtivement sa cousine.

Assise entre les deux enfants, dont la jeunesse éclaire le déclin de sa vie, l'aïeule rayonne. Puis, après les avoir considérés l'un et l'autre, les yeux souriants sous leur voile humide, elle dit tout à coup :

—Eh bien! qu'attendez-vous maintenant?... A mon âge, le temps presse... Et puis la petite Cécile a grand désir de danser un peu, n'est-ce pas, Duplessis?... A quand le mariage, mes enfants ?

Tous deux ont violemment tressailli, et leurs visages s'empourprent, mais non plus du feu de l'indignation et de la colère: c'est la pudeur de l'amour vrai qui leur met au front cette buée rose et s'émane de leurs yeux mi-clos et de leurs lèvres tremblantes. Dans un court et profond silence où les respirations semblent suspendues, éclate le chant moqueur du merle perché dans les lilas.

—Nicole décidera ! murmure craintivement Rémy.

Avec un regard de radieuse tendresse, elle lui tend la main et dit simplement :

—Quand tu voudras!

FIN

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO

NOUS PUBLIERONS :

“ L'Aventure d'Huguette ”

par GUY CHANTEPLEURE

Retenez d'avance chez nos dépositaires votre prochain numéro.

LE LANGAGE DES YEUX

Les yeux, dit-on, sont le miroir de l'âme, et c'est en ce miroir que l'observateur peut voir parfaitement refléchi, le caractère de la personne qu'il cherche à connaître. Lisez bien attentivement ce qui va suivre et vous y apprendrez à juger sur le regard les gens avec lesquels vous serez mis en contact pour la première fois.

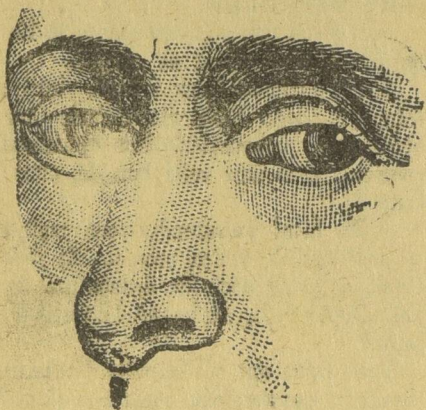


Fig. 1 — L'œil artistique.

Combien de fois, avant même d'avoir lu quoi que ce soit sur le langage des yeux, avez-vous dit: "J'ai bien vu tout de suite par ses yeux qu'il était méchant, hypocrite ou malhonnête".

Mais en fait, les yeux d'une personne peuvent-ils être cruels, honnêtes, braves, amoureux, artistiques, etc.? Tous les physionomistes le prétendent en s'appuyant sur des observations irréfutables.

En cherchant à discerner la signification d'un regard, vous devez observer les détails qui suivent: La forme, la grandeur, la couleur, le degré de leur éclat ou de leur pénétration, la ligne des commissures des paupières,

l'effet que donnent les plis, rides et sourcils et aussi la manière dont l'œil se comporte dans son orbite sans parler de la position relative de la ligne centrale de la perpendiculaire.

Les yeux peuvent être classés en plusieurs catégories. Nous en donnons quelques-unes :

L'œil artistique. (Fig. 1). — Large et rond, dénotant en général un esprit raisonneur et la facilité de parole. Quand la grandeur en est exagérée, il indique une façon désordonnée ou une exagération de la facilité de parole. Si l'œil est trop petit, il montre que l'individu est fourbe, sournois, trompeur et astucieux. Quand le coin intérieur de la paupière supérieure est sensiblement arqué, comme on peut le voir dans le dessin qui accompagne cette description, on peut être assuré que c'est là l'œil d'un bel esprit, lumineux, artistique, à l'idéal

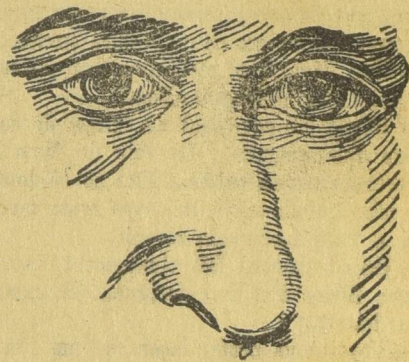


Fig. 2 — L'œil réflecteur.

élevé. Si, par contre, cette ligne est à peine arquée, nous avons l'œil réflecteur (Fig. 2), l'œil de l'homme qui a moins de sensibilité mais dont le ju-

gement et la clairvoyance sont remarquables.

L'oeil agréable. (Fig. 3).—Il est caractérisé par la courbe descendante de la paupière supérieure. Grand sens moral. Des écrivains célèbres en grand



Fig. 3 — L'oeil agréable.

nombre avaient cet oeil. Chose étrange, on trouve le même oeil, l'oeil soi-disant agréable chez les criminels, mais, comme le fait observer M. Stanton, remarquable physionomiste, c'est que les bandits s'entraînent à obtenir un regard agréable dans le seul but de mieux tromper leurs victimes.

L'oeil politique. (Fig. 4).—Cet oeil-là, nous devons tous l'avoir, canadiens-français, car qui de nous n'est pas un

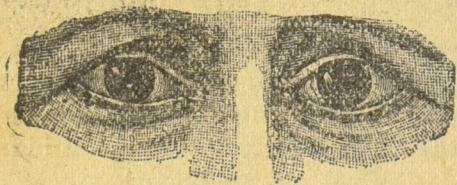


Fig. 4 — L'oeil politique.

peu politicien? Nous avons ça dans le sang la politique, mais l'avons-nous tous dans l'oeil? Voyez plutôt. Quand l'oeil agréable prend une apparence oblique, il devient l'oeil d'un homme qui veut être agréable à tout prix, en dépit de la vérité. Les politiciens n'ai-

ment pas en général à donner de mauvaises nouvelles, à apprendre par exemple à quelqu'un de leurs électeurs que la position demandée a été refusée, etc., c'est pourquoi ils ont la façon, avec le regard, la parole, de rendre intéressante, en la gazant, en l'estompant, la nouvelle la plus désagréable. Ce sont des yeux de charmeurs. Ce sont aussi les yeux des gens qui veulent plaire à tout le monde, la veille des élections.

L'oeil faux. (Fig. 5).—La paupière supérieure recouvre davantage l'oeil, à son extrémité gauche. Cette paupière qui dissimule en partie le globe de l'oeil suit la loi de la "courbe imparfaite" et trahit l'oeil qui ne travaille que pour ses propres intérêts et dont

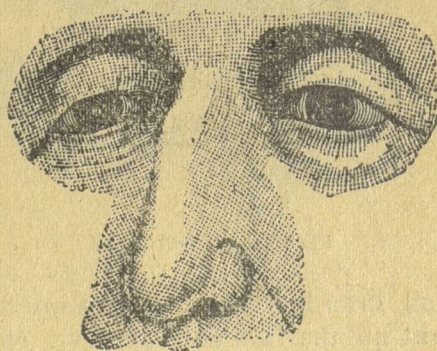


Fig. 5 — L'oeil faux.

l'ambition est de réussir dans les affaires ou dans le monde, coûte que coûte, per fas et nefas, c'est-à-dire par l'emploi de tous les moyens, honnêtes et malhonnêtes.

L'oeil loyal. (Fig. 6).—Les angles des coins de l'oeil sont très prononcés, formant presque un carré, il exprime la sincérité (dans les déclarations d'amour, par exemple), la bonne foi, la loyauté, la fidélité (à la suite des déclarations d'amour, ce qui est

rare), la probité, la constance, l'exactitude. C'est l'oeil que je vous souhaite, lecteur.

L'oeil anormal. (Fig. 7).—Ici, c'est la paupière inférieure qui le caractérise. Cette paupière, en effet, est en ligne droite; elle court tout droit le long de la prunelle, formant, avec la paupière supérieure, une ouverture étroite, pareille à une fente. Ce sont les yeux des criminels-nés, des gens sans conscience.

L'oeil conjugal.—Nous ne dirons que quelques mots de cet œil et nous n'en donnerons pas le portrait de peur de vous causer des ennuis dans votre ménage... La ligne des paupières s'élève brusquement en haut et en bas. C'est



Fig. 6 — L'oeil loyal.

l'oeil, grand ouvert, des gens qui n'aiment qu'une fois dans leur vie et qui ne sont attachés qu'à leur conjoint. En général, de grands yeux convexes dénotent la passion, tandis que les yeux plats sont des personnes peu portées aux sentiments et aux choses de l'amour.

S'il y a beaucoup de blanc autour de la pupille, l'individu est d'un caractère passionné, superficiel et hésitant. C'est le caractère de Hamlet. Instré et humide, il est l'indice d'un corps et d'un esprit sains; sec, il dénote une grande faiblesse physique et mentale.

Enfin les Cils.—Longs, courbés, réguliers et soyeux, ils appartiennent aux caractères délicats et sentimentaux. Droits, grossiers, épais, ils sont des gens qui ont plus de vigueur, d'énergie, de détermination que de raffi-

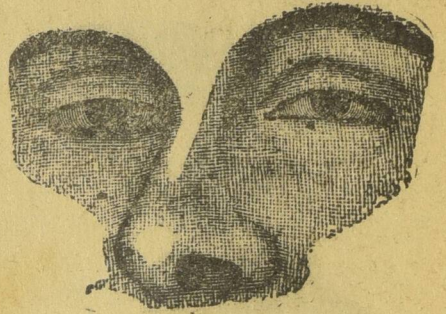


Fig. 7 — L'oeil anormal.

nement. Minces, écartés, clairs, ils dénotent une santé délicate et souvent les indices d'une prédisposition à la consommation. Si les cils sont clairsemés et bruns de couleur, ils peuvent dénoter un certain degré de force physique, mais par contre, ils indiquent un système nerveux défectueux.

—o—

Conduis-toi avec les autres non d'après l'opinion que tu as des autres, mais d'après l'opinion que tu as de toi.

Alfred Capus.

—o—

Les sentences sont comme des clous aigus qui enfoncent la vérité dans notre souvenir.

Diderot.

—o—

Les deux mots les plus courts à prononcer, oui ou non, sont ceux qui demandent le plus d'examen. Pythagore.

—o—

C'est une manière de science de savoir qu'on ne sait rien!

La bibliothèque Nationale de France

Protégée par les Rois, la Bibliothèque Nationale de Paris, la plus riche et l'une des plus vieilles du monde, n'est pas très hospitalière. Les rois qui l'ont formée, patronnée, régentée, ont légué au conservateur actuel et à tous les membres de son personnel leur façon plutôt brusque de se comporter avec le public. En effet, la formidable entrée de la bibliothèque ferme à 4 heures, durant les mois d'hiver. Au temps de Pâques, tout est fermé pendant deux semaines entières. Le dimanche, quelques salles seulement sont accessibles au public. Les plus importantes collections ne peuvent être vues que deux fois par semaine; de plus, un permis est nécessaire pour pénétrer dans la Salle de Travail, la plus importante salle de lecture "publique" de l'établissement.

Après nous être permis de critiquer cette merveille, pour cette raison qu'il ne nous est pas donné de l'admirer suffisamment, parlons de sa fondation et de son histoire à travers les siècles.

Son origine est fort ancienne, puisqu'elle est l'héritière directe de la Bibliothèque des rois de France dont la plupart s'étaient attachés à réunir des livres généralement dispersés de nouveau à leur mort. La première mention d'une bibliothèque royale remonte à Charlemagne; mais, jusqu'à Louis XII, qui peut être considéré comme le fondateur de la Bibliothèque Nationale (voir son portrait ci-contre), on n'y trouve guère que des livres manuscrits, et la plus célèbre collection a

été formée par Charles V, dont on possède encore le précieux catalogue rédigé par Giles Malet. A partir du XVII^e siècle, les différents gardes de la "bibliothèque royale" donnent une importance de plus en plus grande aux livres imprimés et jettent la base de ce merveilleux dépôt, unique au monde par la richesse et par le nombre.

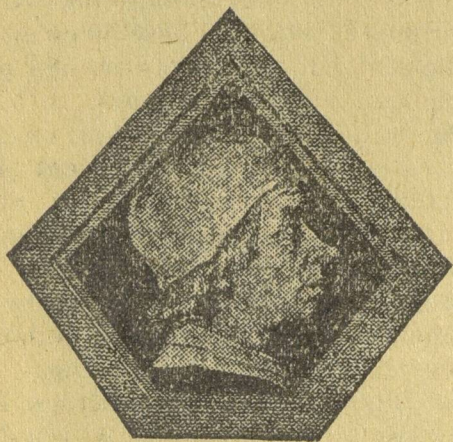
Par le nombre, disons-nous; en effet, cette Bibliothèque contient 4,000,000 de volumes imprimés; plus de 100,000 volumes manuscrits (sans compter les innombrables chartes et autres documents isolés), près de 3 millions d'estampes, près de 300,000 pièces de monnaies et médailles.

La Bibliothèque occupa divers locaux avant d'être installée dans la demeure définitive qu'elle occupe actuellement. Sous Charles V, elle était dans la Tour du Louvre; sous François I^{er}, à Fontainebleau; sous Louis XIII, rue de Laharpe; sous Louis XIV, dans une maison de la rue Vivienne; puis Colbert, le célèbre Jean-Baptiste Colbert, ministre de Louis XIV qui appartient à notre histoire du Canada, en quelque sorte, acheta l'hôtel de Nevers qui devint libre à la suite de la faillite de Law pour le convertir en une somptueuse bibliothèque. De 1854 à 1875, sous la direction de l'architecte Labrousse, la plupart de ces constructions furent remaniées et on donna à la Bibliothèque son aspect actuel.

La Bibliothèque Nationale renferme cinq départements distincts: 1^o, les imprimés; 2^o, les manuscrits; 3^o,

les estampes; 40, les cartes géographiques; 50, les monnaies et médailles.

La Bibliothèque Nationale s'accroît: 10, par le dépôt (chaque imprimeur de France devant déposer deux exemplaires de tout ce qu'il imprime, un exemplaire est envoyé à la Bibliothèque); 20, par les dons; 30, par voie d'acquisition.



Louis XII, qu'on considère à juste titre comme le fondateur de la Bibliothèque.

Chaque département a une salle de travail pour le public; celui des imprimés en a deux, l'une entièrement publique, rue Colbert, mais ne contenant qu'une centaine de places; l'autre, à laquelle on n'a accès qu'avec une carte délivrée par l'administration contient 344 places et date de 1868. Les livres se consultent sur place; il n'y a pas de prêt à l'extérieur. La Bibliothèque du roi ne commença à être ouverte au public qu'en 1692, deux fois par semaine et, ce jour-là, l'abbé de Louvois régala plusieurs savants d'un "magnifique repas".

Rentrons maintenant dans les détails de la fondation de cette bibliothèque, qui est certainement l'un des plus beaux monuments de France.

L'amour que certains rois portèrent aux livres rendit possible la réalisation d'une bibliothèque vraiment nationale et si le dernier des citoyens peut aujourd'hui manipuler des manuscrits si précieux qu'aucune fortune ne pourrait les acheter, c'est à des rois qu'il le doit.

Pepin le Bref fut le premier roi à posséder quelques manuscrits qu'il transmit à son fils Charlemagne avec le goût des livres. Ce valeureux roi se monta une fort belle bibliothèque, mais malheureusement, et cela dans une bonne pensée, il ordonna qu'elle fût vendue à sa mort pour l'argent en être distribué aux pauvres du royaume. Bien que ses manuscrits aient été par là dispersés un peu partout, plusieurs sont rentrés en possession de la Bibliothèque Nationale.

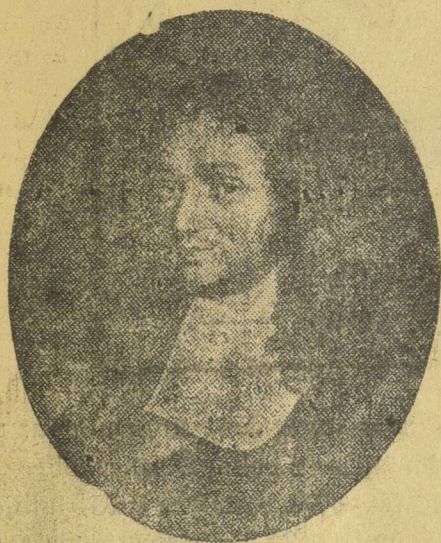


François Ier, qui dota la Bibliothèque de célèbres collections de manuscrits italiens, illustrés et enluminés par les plus grands artistes de la Renaissance.

C'est Louis IX qui, le premier, comprit l'importance de la littérature. Il s'était aménagé un appartement spécial pour y disposer ses manuscrits à proximité de la Sainte-Chapelle et

c'est là que Saint-Louis aimait à se retirer dans ses moments de loisir. Mais tous ces livres allaient ensuite aux monastères et aux abbayes.

Le premier roi qui fonda une "bibliothèque" dont les livres ne tombèrent pas ensuite à d'autres mains fut Charles V. Elle contenait 910 manuscrits qui furent tous achetés par la suite par le duc de Bedford pour la somme de 12,000 francs. Il les avait logés dans une des tours du Louvre dans le but d'en faire bénéficier tout le peu-



Jean-Baptiste Colbert, ministre de Louis XIV, qui convertit l'hôtel de Nevers en un somptueux local pour la Bibliothèque.

ple, mais, comme nous venons de le voir, n'y restèrent pas longtemps. Ils eussent été plus en sûreté dans un monastère. Ils restèrent en Angleterre jusqu'au jour où Charles VIII les rapporta en France.

Le règne de Louis XI est d'une très grande importance dans les annales de la Bibliothèque, car, comme on sait, c'est sous ce roi que fut "inventée" l'imprimerie et c'est lui qui répandit l'imprimerie en France en dépit de vives oppositions.

Charles VIII, fils de Louis, rapporta de Naples dont il avait fait la conquête des richesses incalculables.

Mais c'est en réalité Louis XII qui doit être considéré comme le véritable fondateur de la Bibliothèque Nationale.

La bibliothèque de François 1er comptait 2,000 volumes, dont plusieurs illustrés par les plus grands artistes de la Renaissance italienne.

Avant la révolution, la bibliothèque portait le nom de Bibliothèque du Roi. Elle en fit la Bibliothèque Nationale. La guerre apporta aussi de nombreux volumes à cette cité des livres. Tous les ouvrages que les Allemands ont enlevés des universités de Louvain et Soissons et gardés dans leurs lignes à Valenciennes ont été plus tard envoyés à Paris.

Un catalogue imprimé commencé en 1897 en est aujourd'hui à la lettre J. On n'avance pas plus vite à la Bibliothèque Nationale qu'à l'Académie française. Mais, par contre, il se trouve dans la grande salle de travail des fiches portant tous les titres des ouvrages.

La Bibliothèque Nationale qui s'élève au centre de Paris n'est pas seulement un palais qui renferme les plus grandes richesses de la France; elle est pour ainsi dire le cœur de cette nation.

—o—

Paul de Saint-Victor redoutait le teneur.

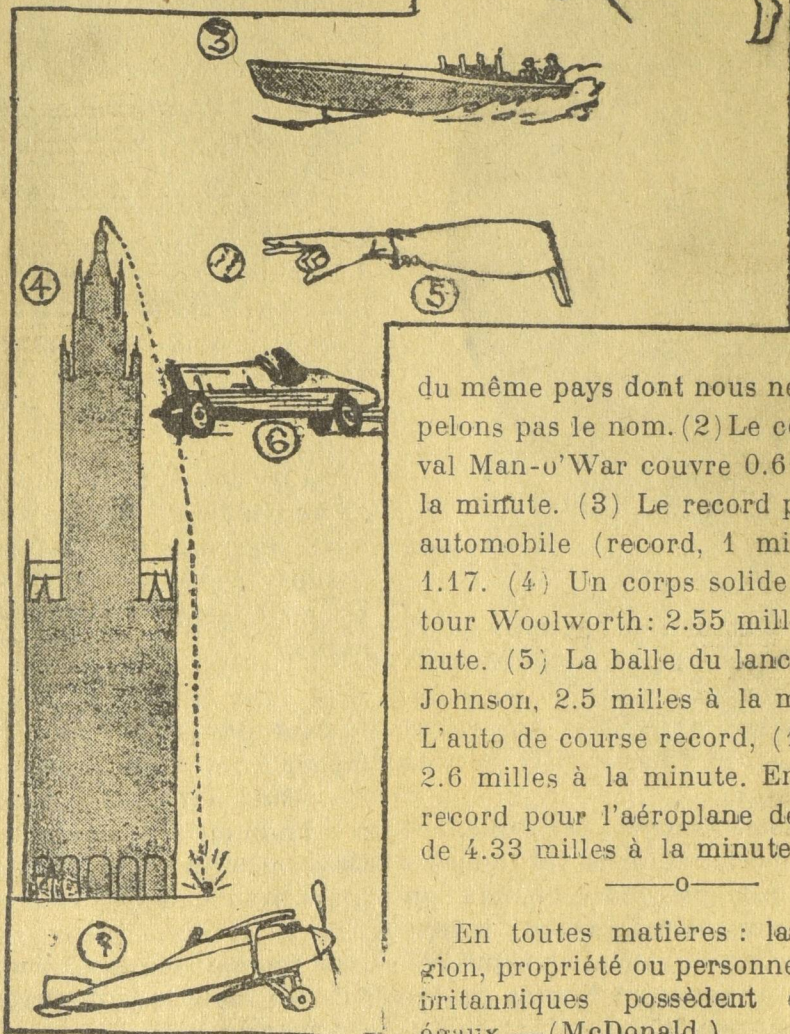
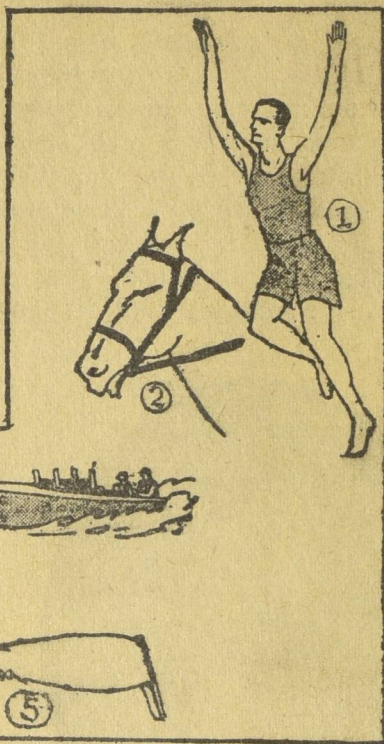
—Rien d'insatiable, disait-il, comme l'homme qui cherche cent sous. On a beau les lui donner; il en a toujours besoin.

—o—

La femme domine l'homme quelquefois, de toute la hauteur de son énergie morale.

DES EXEMPLES DE VITESSE

Tenez-vous à savoir ~~ce qu'il y a~~ de plus rapide au monde? Nous pouvons vous l'indiquer par sept exemples. La rapidité de l'homme n'est rien auprès de certaines choses et des machines qu'il a lui-même inventées. (1) Frank Hussey, champion américain, court 100 verges en 9 m. 6 secondes. Il a été dépassé depuis par un autre coureur



du même pays dont nous ne nous rappelons pas le nom. (2) Le célèbre cheval Man-o'War couvre 0.615 milles à la minute. (3) Le record pour canot-automobile (record, 1 mille) est de 1.17. (4) Un corps solide jeté de la tour Woolworth: 2.55 milles à la minute. (5) La balle du lanceur Walter Johnson, 2.5 milles à la minute. (6) L'auto de course record, (1 mille) fait 2.6 milles à la minute. Enfin, (7) le record pour l'aéroplane de 5.8m, est de 4.33 milles à la minute.

—o—
En toutes matières : langue, religion, propriété ou personne, les sujets britanniques possèdent des droits égaux.—(McDonald.)



LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU



A propos du chien de berger malinois Deux mises au point

Dans son rapport sur les chiens malinois à l'exposition du Kynos Club Liégeois ("Chasse et Pêche", no 3 du 18 juin dernier), M. Huyghebaert s'exprime comme suit:

"Connaissez-vous rien de plus anti-esthétique qu'un **chien long** — comme le malinois doit être — qui, etc."

Je ne puis laisser passer sans la relever, cette affirmation qui est absolument contraire aux énonciations du standard du chien de berger belge, non pas seulement à celles du standard révisé par le K. C. B., en 1914, mais encore, à celles du standard primitif, toujours suivi par les clubs affiliés à la S. R. S. H.

Ces deux standards sont en effet d'accord pour admettre, en des termes identiques, que la "ligne de dessus, dos, rein, croupe, doit être **horizontale**, large et puissante, de **longueur moyenne**". Le standard du K. C. B. complète la pensée des amateurs de cette monographie en disant que l'apparence générale de notre chien de berger indigène est celle d'un "chien symétriquement charpenté", c'est-à-dire que sa hauteur mesurée au garot doit être sensiblement égale à sa longueur mesurée de la pointe du sternum à la pointe de la fesse. En outre, pour l'édification complète des amateurs, les commentaires de ce standard précisent que "le **dos** délimité par les treize vertèbres dorsales sur lesquelles les côtes sont attachées **doit être plutôt long**, et sa longueur doit au moins égaler

celle du rein et de la croupe réunis", ces commentaires expliquent aussi que "c'est de la proportion convenable de cette partie du tronc, que dépend l'aisance des mouvements exécutés par l'avant-main, en réponse aux efforts de propulsion produits par les membres postérieurs".

Le **dos** du chien de berger doit donc être **long**, et ce, non seulement pour la raison énoncée ci-dessus, mais encore, parce que cette conformation est la seule apte à produire "**la poitrine profonde**" (chez un chien la profondeur de poitrine se mesure d'avant en arrière et non du haut en bas), réclamée par les standards.

Or, c'est la poitrine profonde qui court à donner au thorax du chien de berger belge l'ampleur permettant d'y loger à l'aise les organes de la respiration et de la circulation; c'est également cette conformation qui permet à l'appareil respiratoire des vastes mouvements d'inspirations, propres à favoriser les allures rapides ou les grands efforts de déplacement auxquels sont astreints ceux de nos chiens de berger indigène, qui sont commis à la garde des troupeaux et des propriétés ou utilisés à la défense de l'homme.

Ce qui est inesthétique, chez nos chiens, c'est au contraire l'apparence longue qui est toujours la conséquence du développement anormal du rein; celui-ci, dans ce cas, est généralement mal sondé, et cette malformation en produisant un fléchissement de la ligne

du dessus, nuit particulièrement à la régularité des allures.

Viendra-t-il à l'esprit de quiconque, de comparer l'apparence générale de notre chien de berger belge à celle du chien de berger allemand (ou d'Alsace) qui est un chien nettement plus long que le nôtre? Or, si nous consultons des documents de date toute récente traitant de cette race de chiens (cfr. "Vie à la Campagne", vol. XV), nous trouvons dans la description de leur apparence générale, l'expression

déclare M. le Dr A. Beaumais dans "l'Eleveur".

Le standard du chien de berger belge signale au contraire, comme caractéristique de notre chien de berger indigène, qu'il présente une tendance marquée à se mouvoir en cercles plutôt qu'en ligne droite". Je me souviens qu'il y a vingt ans, alors que des concours de dressage sur moutons étaient encore organisés, le règlement prévoyait une pénalisation pour le chien qui, dans le mouvement de con-



Type sélectionné conforme au standard

"corps assez allongé" et la monographie réclame un "corps plutôt long", une "croupe longue et légèrement avalée".

Cette structure anatomique est voulue par les amateurs de chien de berger allemand, parce qu' "elle facilite les changements de direction et les demi-tours, dit M. Barais, dans "Vie à la Campagne"; "elle favorise la flexibilité dans le sens latéral, d'où dérive la facilité à faire demis-tours",

duite ou de garde, aurait fait un "demi-tour" ou un "crochet".

Cette tendance à se mouvoir en cercle est évidemment la conséquence naturelle de la structure anatomique "symétrique" de notre chien. Nous ne pouvons admettre que celle-ci soit modifiée dans le sens préconisé par M. Huyghebaert, sans, du même coup, dénaturer complètement l'apparence générale et le type si caractéristique de notre chien, si élégant dans ses allu-

res, au pas court, peut-être, mais tellement nerveux!! Cette dernière réflexion me fait établir une comparaison puisée dans le domaine militaire; je l'exprimerai comme suit : Notre chien de berger belge est au berger allemand, ce qu'étaient en 1914 nos carabiniers comparés aux grenadiers! Il est donc avéré qu'en exprimant son opinion dans les termes reproduits ci-dessus, M. Huyghebaert a proféré une hérésie!

Je me plais à croire que sa plume n'a pas reproduit sa pensée.

* * *

Dans un article intitulé: "Le Chien de berger malinois", ("Chasse et Pêche", n° 4, du 26 juin), M. J.-M. Panési déclare péremptoirement: "Le standard du chien de berger belge nous apprend que le chien de berger malinois doit être fauve charbonné sous masque noir."

Volontairement ou involontairement, M. Panési fait du standard une citation inexacte; celui-ci a toujours spécifié sous la rubrique "Couleur" de la variété à poil court (malinois): "fauve charbonné" (à masque noir "cape de maure" autant que possible): Le masque noir a donc toujours été désiré, mais il n'a "jamais été exigé!" il ne peut l'être encore.

Je ne suivrai pas M. Panési dans sa diatribe contre le berger malinois; le but qu'il poursuit est clairement étalé dans la finale de l'article visé: "Nous avons fait, dit-il, un grand progrès (!) en admettant toutes les couleurs pour notre chien de berger, mais il est aussi nécessaire que nous fassions davantage encore, en étant plus exigeants pour nos malinois, puisque leurs produits ne seront pas de ce fait déclarés nuls: ils iront grossir (!) les rangs des

bergers belges à poil court d'autres couleurs."

Et voilà! C'est simple comme bonjour! Devant l'incommensurable insuccès obtenu par l'innovation à laquelle le Conseil des délégués de la S. R. S. H. accorda la consécration en 1920, on suggère comme moyen de "former le rang" (car il est impossible de grossir une chose inexistante) des bergers à poil court d'autres couleurs, par l'appoint des malinois peu ou pas masqués, comme aussi des peu charbonnés; il va de soi que les malinois trop masqués ou trop charbonnés les y auront déjà précédés!

Il apparaît, clair comme le jour, que c'est un premier jalon posé dans la voie qui mène à la suppression pure et simple de la distinction consentie par la S. R. S. H., en faveur du maintien, en marge de la loi nouvelle, de la variété malinoise.

Je ne m'attarderai pas à dissenter sur ce que doit être le charbonné de nos chiens de berger malinois; j'y perdrais mon temps, car il n'y a pire sourd... Je me bornerai à exprimer l'étonnement que j'éprouve en constatant l'insidieuse insistance avec laquelle on nous sert à chaque repas du "masque noir" et du "charbonné" (un autre membre du Conseil des délégués a émis des idées identiques dans "l'Eleveur", Paris), au point de finir par faire accroire aux novices bénévoles, lecteurs de "Chasse et Pêche", qu'en dehors du "masque noir" et du "charbonné" "caractéristiques extérieures du malinois, seules qualités du reste qui le différencient des autres chiens de berger à poil court", il n'y a plus de malinois, ceux-ci devant être "franchement charbonnés et avec un masque noir bien typique". De l'avis donc de M. Panési, le masque est la carac-

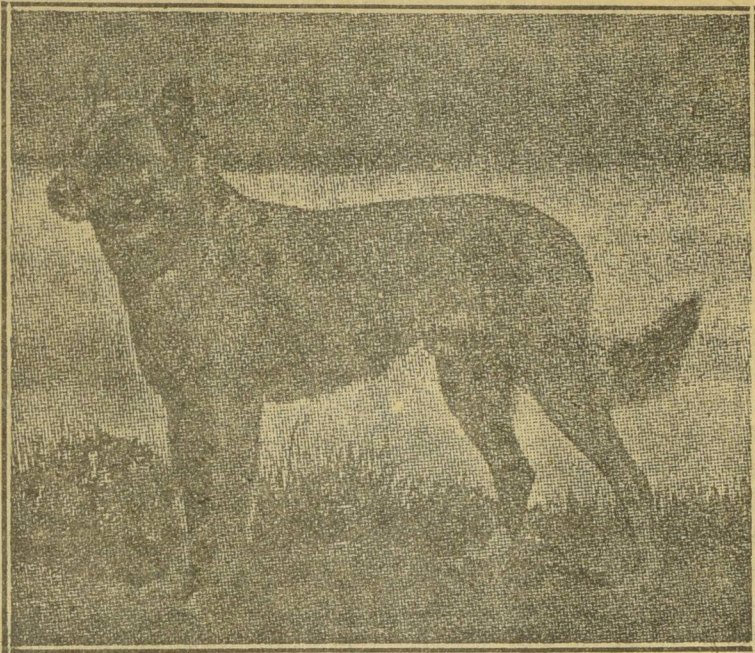
téristique du type malinois. Pauvres malinois; pauvres amateurs et éleveurs, vous voilà bien livrés!

Où donc est le temps où je pouvais lire: "d'autre part, l'excès de charbonné, même uniformément disséminé, est un défaut parce que dans ce cas il est évident que la robe n'est plus fauve"?

Où donc est le temps où les juges de malinois se faisaient secouer par la perruque, lorsque d'aventure ils justi-

désignés comme prototypes de la variété n'étaient que bien peu masqués, pour ne pas dire qu'ils ne l'étaient pas!

Mais, quelle opinion M. Panési doit-il avoir des connaissances de M. Huyghebaert, qui, à la récente exposition du Kynos Club Liégeois, a relégué dans les M. H. le chien n° 54 au sujet duquel il s'exprimait comme suit: "Est très bien bâti, mais il a du charbonné en excès; on dirait que le museau et les membres ont été teints en noir. Ce



Type commun à écarter: Tête trop courte, mauvais port de queue.

faient un classement basé sur l'existence ou l'absence de masque, ou de charbonné? Il ne me faudrait pas remonter bien haut dans les collections de "Chasse et Pêche" encore en ma possession, pour retrouver des articles critiques signés de noms connus, dans lesquels on blâmait vertement les juges de s'arrêter à ce que l'on qualifiait alors de "fantaisies du standard"!

Et dire qu'à l'époque dont j'entre-

n'est pas plaisant à l'oeil, je ne puis accorder qu'une M. H."

Si M. Huyghebaert est dans le vrai, je ne vois pas bien comment les amateurs parviendront jamais à dévider cet écheveau!

Mon avis? Avec masque (peu ou prou) ou sans masque, un chien de berger à poil court fauve charbonné "bien typé", est toujours un malinois. Le masque est sans contredit un "accessoire de toilette" qui donne un ca-

chet distingué et du relief à l'animal qui en est doté; il produit sur celui-ci le même effet que la voilette dont nos élégantes jugent bon de se recouvrir le visage (cfr. Commentaires du standard adopté par le K. C. B. en 1914).

Quant au charbonné, il en faut, c'est évident (tous les malinois en ont d'ailleurs), mais l'exagération n'est pas désirable. La difficulté réside dans la possibilité de déterminer l'importance que peut avoir le charbonné. Si je pouvais exprimer ma pensée en empruntant à la musique les termes usités pour la notation des nuances, je dirais que l'importance du charbonné admissible s'étend du pianissimo au forte, seuls le *ff.* et le fortissimo n'étant pas désirables!

Mais, pour Dieu! croyez-m'en, ce sont là bagatelles de la porte. Ce qui importe avant tout, c'est une structure parfaite et "du type".

* * *

Ces discussions byzantines sont tout juste bonnes à dérouter les débutants qui se sentent ballottés et qui, ahuris en présence de l'incohérence des jugements prononcés et des critiques émises, finissent par se décourager et abandonnent le sport; elles ne se produiraient pas, si les juges...

Mais à quoi bon ressasser d'inutiles objurgations, jamais écoutées!

* * *

Le coeur de maint "puriste" saigne, au spectacle des erreurs qui sont la conséquence de l'innovation (r...) évolutionnaire décrétée en 1920. Il ne se passe plus d'exposition où l'on ne rencontre par demi-douzaine (sinon plus) des malinois incontestablement métisés de berger allemand.

Ici, dans le pays d'origine de notre favori, on ferme les yeux sur le mé-

tissage et on fait glisser ceux de ces métis qui sont trop apparemment "heimatlos", dans la catégorie des "autres couleurs", au grand dam de la pureté du type et avec la certitude qu'affublés de premiers prix, voire de C. A. C., ils perpétueront leur tare originelle!!

Les Français, mieux avisés, insistent dans leurs instructions sur la conduite de l'élevage du chien de berger de Malines, sur la nécessité, pour les amateurs, "de ne faire aucun croisement avec le berger d'Alsace!! (Vie à la Campagne; le parfait Eleveur, vol. XV.) Encore une fois, vérité en deçà serait erreur au delà! C'est profondément regrettable! Aussi, ne devons-nous pas nous étonner qu'un juge belge, d'une haute réputation de science, constatant les progrès réalisés par l'élevage français, ait pu s'écrier que: "les bergers belges du Nord de la France étaient supérieurs à ceux de Belgique!" (cfr. "l'Eleveur", n° 1887)

Si le fait est exact, il appartient à ceux qui furent les artisans de la défaite proclamée dans les termes reproduits ci-dessus, de faire leur "mea culpa" et de prendre telles mesures que de besoin pour regagner le terrain perdu.

Edgard COUVREUR (Amougies).

—o—

Une visite au Central Dog Kennels

Sur une invitation de Monsieur Maurice DeGouzillon, nous avons visité le chenil et la salle de vente du Central Dog Kennels, situé 58 rue Demontigny Est.

Nous avons été reçu par Madame et Monsieur DeGouzillon, qui avec leur amabilité ordinaire, nous firent voir leur établissement qui se compose d'une

bâtisse à deux étages avec une grande cour où leurs élèves prennent leurs ébats sous la surveillance du maître.

La salle de vente située au rez-de-chaussée, se compose d'une grande pièce subdivisée en stalls, où l'on voit des chiens de toutes races et de toutes les nuances. Ces pauvres toutous qui, d'un moment à l'autre vont changer de domicile vous regardent d'un air inquiet, et semblent se demander si vous êtes leur nouveau maître.

L'établissement est d'une propreté irréprochable.

Parmi les élèves de Monsieur DeGouzillon, nous avons tout particulièrement remarqué un couple de chiens loups "Coyotes" procréateur d'une nouvelle race dont Monsieur DeGouzillon seul possède le secret.

Ces chiens ont l'apparence du renard, de taille plus grande, une fourrure argentée d'une valeur inestimable, ces types nous rappellent assez bien le chien primitif, ou le Cabéru, auteur supposé de nos chiens domestiques.

Monsieur DeGouzillon doit faire subir encore quelques transformations à la race avant de la présenter au public, comme race constante. Espérons qu'il saura lui conserver la richesse de sa fourrure et son apparence générale actuelle.

LIVRE DES ORIGINES

de la Société Royale Saint-Hubert pour l'amélioration des races canines en Belgique.

No 391, Chaussée Saint-Pierre. A Bruxelles.

Nous accusons réception du Livre des Origines de la Société Royale Saint-Hubert de Bruxelles, pour 1923. Ce volume de 236 pages contient une liste des sociétés reconnues par elle. Nous constatons une augmentation de 2,320 enregistrements sur l'année 1922, ce qui est tout à l'honneur des éleveurs Belges.

Notons spécialement les Bouviers des Flandres qui figurent pour un nombre très considérable (près de 100) pour une année.

Le Groenendaël qui le suit de près, en nombre. Le record dans les chiens de Berger Belges revient aux Malinois dont le nombre est près de 200.

Nous profitons de l'occasion qui nous est donnée pour publier un article très intéressant sur ce dernier que nous empruntons à "Chasse et Pêche", de Bruxelles. Ces trois races de chiens de Berger Belges sont bien connues et très appréciées. Au Canada nous possédons des sujets de hautes origines et bien typés, dans les chenils de MM. E. Rouly, M. G. Domus, J. E. Pilon, Cyrille Laurin et R. Goyette.



LE LOUP, chien Berger Malinois, un des gagnants de la dernière Exposition.—Propriété de M. R. Goyette.

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE

Le Service fédéral de la statistique nous fournit d'intéressants renseignements sur ce sujet. L'industrie automobile au Canada, où \$40,060,269 sont engagés, paie \$13,331,084 de salaires et brûle pour \$703,736 de combustible. En 1922, elle a livré 101,007 voitures, soit 53 pour cent de plus qu'en 1921, et 7 pour cent de plus qu'au cours de la meilleure année qu'elle eût connue jusque-là. Il y avait l'an dernier, au Canada, 514,092 véhicules automobiles de toutes sortes, ainsi répartis par provinces: Ile du Prince-Edouard, 2,167; Nouvelle-Ecosse, 16,159; Nouveau-Brunswick, 12,611; Québec, 66,000; Ontario, 241,986; Manitoba, 42,230; Saskatchewan, 61,267; Alberta, 40,642; Colombie britannique, 33,630; Yukon, 85.



PAGES CANADIENNES



LA PREMIERE MENTION DU NOM QUÉBEC

Le premier qui fasse mention du mot Québec, pour désigner la vieille capitale, est Champlain, dans son ouvrage: Des Sauvages, ou voyage de Samuel Champlain, de Brouage, fait en la France Nouvelle, l'an mil six cent trois. Il écrit : "Nous vinsmes mouiller l'ancre à Québec, qui est un destroit ne la ditte rivière de Canadas, qui a quelque trois cens pas de large."

L'abbé Laverdière fait les réflexions suivantes au sujet de ce passage de Champlain: "C'est ici la première fois que l'on rencontre le nom de Québec, pour désigner ce que Jacques Cartier appelle tantôt Stadaconé, tantôt Canada. Tous ces noms, sans se contredire ou s'exclure, expriment, suivant la langue ou le génie des Sauvages, comme une nuance particulière du tableau pittoresque que présente le site de Québec. Stadaconé était bâti sur l'**alle** que forme la pointe du cap aux Diamants; or, suivant Mgr Lafleche, **stadacon**, dans le dialecte cris ou algonquin, veut dire **alle**, quoique d'autres linguistes prétendent reconnaître dans ce mot une origine huronne. Le mot Canada, dont Cartier nous donne lui-même la signification. ("Ils appellent une ville Canada") semble avoir désigné l'importance relative que devait avoir Stadaconé par

l'avantage même de sa position. Enfin, il est naturel de supposer que les Sauvages, après la disparition ou le déplacement de Stadaconé, n'aient pas trouvé, pour désigner le même lieu, d'expression plus juste que celle de Kébec ou Québec, qui veut dire, comme le remarque ici Champlain, **détroit, rétrécissement**, et même quelque chose de plus expressif, **c'est bouché**. Ce passage resserré entre deux côtes escarpées, est peut-être ce qui frappe davantage le voyageur qui remonte le Saint-Laurent, jusque-là si large et si majestueux. Or, les Sauvages du bas du fleuve, et les Miomacs en particulier, se servent encore actuellement du même mot Kébec, pour signifier un **lieu où l'eau se rétrécit ou se referme**."

Ailleurs, l'abbé Laverdière dit encore:

"Par ces mots "ainsi appelé des sauvages", l'auteur (Champlain) veut dire, suivant nous, que le mot Québec est sauvage, et c'est ainsi que Lescarbot (le premier historien du Canada) l'a compris. Dans les différents dialectes de la langue algonquienne, le mot Kébec ou Kepac, signifie rétrécissement. Cette pointe de Québec, où est maintenant l'église de la basse-ville, n'est presque plus reconnaissable, par suite de la disparition du Cul-de-Sac, à la place duquel on a fait le marché Champlain."

LE PREMIER PATRON DU CANADA

Ce ne fut pas Saint-Jean-Baptiste. Le premier patron du Canada fut saint Joseph. M. l'abbé Ferland écrit dans son Cours d'histoire du Canada: "L'année 1624 fut marquée, à Québec, par une solennité religieuse, à laquelle assistèrent tous les Français et plusieurs Sauvages. Elle fut célébrée en exécution d'un vœu fait à l'honneur de saint Joseph qui, dans cette occasion, fut choisi comme premier patron de la Nouvelle-France. Depuis ce temps, la dévotion envers saint Joseph s'est toujours conservée vive et effluente parmi les Canadiens, ainsi que l'attestent les nombreuses églises placées sous sa protection, et les confréries établies en son honneur."

M. Benjamin Sulte, commentant ces lignes de M. l'abbé Ferland, explique que les premiers colons du Canada emportèrent de la vieille France la coutume de fêter la Saint-Jean. Cette célébration était plutôt mondaine que religieuse. Elle amenait même certains désordres. Ce qui fait dire à M. Sulte que, dans la pensée de ses fondateurs, la Saint-Joseph devait finir par supplanter la Saint-Jean. Ceci n'est qu'une supposition, mais elle peut tomber juste.

LE PREMIER PEINTRE CANADIEN
ELEVÉ DES GRANDS MAÎTRES

M. Henry J. Morgan, dans sa brochure "The Place British Americans Have Won in History", parle d'un peintre canadien-français du nom de Blancours qui, vers la fin du siècle dernier, aurait eu de grands succès en Russie. L'auteur ajoute: "Blancours was the first Canadian who studied painting in Europe, where he carried off a prize at one of the Academies."

Il n'y a jamais eu de peintre du nom de Blancours au Canada, croyons-nous. M. Morgan voulait probablement parler du peintre Beaucours dont il y a encore un certain nombre de peintures dans la région de Montréal.

Bibaud écrivait dans son Panthéon Canadien, en 1858:

"Le premier Canadien qui ait étudié en Europe et qui y ait remporté un prix, est Beaucours, dont le commandeur Viger conserve le portrait dans sa collection et dont l'auteur de ce livre a vu la veuve dans son enfance. Il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe."

Le peintre Beaucours se nommait François Malepart de Beaucours. Il était né à Laprairie le 25 février 1740 ainsi que nous le constatons par le document suivant retracé par M. E. Z. Massicotte:

"L'an mil sept cens quarante, le vingt-cinquième jour de février, je sousigné prêtre ai baptisé François, né led. jour, fils de Beaucourt, sergent des troupes, et de Marguerite Haguenier, sa femme. Le parrain François Haguenier a déclaré ne savoir signer et la marraine Charlotte Longuetain a signé.— Charlotte Lontin, Jacques Desligneris, ptre."

On ignore à quelle époque Beaucours se rendit en Europe pour étudier la peinture. M. E. Z. Massicotte a publié l'acte de son mariage contracté à Bordeaux, le 12 juillet 1773. Cette pièce ne nous permet-elle pas de supposer que Beaucours traversa la mer un peu avant 1773?

On ne sait pas même où et quand mourut le peintre Beaucours. M. Massicotte signale le mariage de sa veuve, Benoîte Gaétan, à Montréal, le 5 juillet 1810, avec le célèbre voyageur Gabriel Franchère.

Comme on le voit, les renseignements sur le peintre Beaucours sont plutôt maigres. La peinture canadienne était alors dans son extrême enfance et les peintres étaient peut-être des personnages plus méritants que connus.

NOTE IMPORTANTE.—Les deux petits articles qui précèdent ont été tirés du livre de M. Pierre Georges Roy, archiviste de la province de Québec: *Les Petites Choses de notre Histoire* (5e série.)

— o —

LA COURTE HISTOIRE DE NAPOLEON II, DUC DE REICHSTADT ET ROI DE ROME

Napoléon II, connu sous le nom de l'Aiglon, né au château des Tuileries en 1811 est mort en Autriche, au château de Schoenbrunn en 1832. Le fils de Napoléon et de Marie-Louise porta à sa naissance le nom superbe de "roi de Rome". Il allait ajouter un nom de plus à la liste de ces enfants de douleur nés sur les marches du trône. Les désastres de l'empire et l'abdication de l'Empereur le forcèrent à quitter, en avril 1814, la France qu'il ne devait plus revoir. Le jeune prince, confié par les Alliés à la garde de son grand-père François II, porta d'abord le titre de prince de Parme, puis en 1818, celui de duc de Reichstadt avec lequel il est mort. La Chambre des Cent-Jours le 3 juin 1815, le reconnut empereur sous le nom de Napoléon II. Malgré les supplications de Napoléon à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, jamais l'Autriche ne consentit à lui rendre son fils. On a dit que le jeune prince avait été élevé sans une éducation sérieuse. On a même affirmé qu'on avait étioilé et défloré par les manoeuvres les plus coupables sa naïve adolescence. Il n'y a dans ces affirmations, pas un mot de vrai. Sans au-

cun doute, le duc de Reichstadt fut éloigné de tous ceux qui auraient pu le mettre en rapports directs avec la France; mais son éducation fut aussi étendue, aussi soignée que celle des autres archiducs. Contrairement à une légende aussi fausse que tenace, il put lire tout ce qui de son vivant fut écrit sur son père et sur ses compagnes. Il en conçut un véritable culte pour lui et ne désira plus qu'une chose : lui ressembler. Ne pouvant être empereur des Français il aurait volontiers



L'AIGLON (1811-1832)

accepté, comme il en fut un instant question, le trône de Grèce ou de Pologne. Si une maladie incurable déterminait sa fin on peut assurer qu'elle fut aggravée par l'impossibilité de donner satisfaction aux plus grands et aux plus ardents désirs. Ses dernières années furent consolées par l'archiduchesse Sophie, mère de l'infortuné Maximilien. Le 22 juillet 1832, il mourut à Schoenbrunn en appelant une dernière fois sa mère qui était revenue de son duché de Parme pour assister à son agonie.



CARNET DE FEMMES

On déteste un jeune homme parce qu'on ne le connaît pas, et on ne le connaît pas parce qu'on le déteste.

* * *

La jeune fille qui a l'air d'un ange ne se conduit pas toujours comme un ange.

* * *

Une jeune fille choisira avec soin son danseur, mais elle épousera le premier homme qui se présentera.

* * *

Les jeunes filles sont comme les perles; elles demandent beaucoup d'attentions.

* * *

Il est toujours difficile à une jeune fille d'avouer qu'elle aime, lorsqu'elle aime pour la seconde fois.

* * *

Pour conserver un mari il faut le rendre un tout petit peu jaloux; pour le perdre il faut le rendre très jaloux.

* * *

Lorsqu'une femme commence à croire les excuses de son mari pour être rentré tard, le mari commence à suspecter sa femme.

Une femme sera toujours plus heureuse avec son second mari qu'elle l'est avec son premier, et elle a toujours été plus heureuse avec son premier mari qu'elle l'est avec son second.

* * *

Après tout, il vaut encore mieux se marier tard que jamais.

* * *

Il arrive une fois sur cent qu'on épouse son premier amour; alors à quoi bon avoir un premier amour?

* * *

Même lorsqu'une femme perd un mauvais mari, elle est malheureuse.

* * *

En amour il existe des situations où il est sage de ne pas l'être.

CELIBATAIRES

HOMMES

Dans un ménage l'homme conduit et la femme gouverne.

* * *

Sur cent hommes mariés on n'en trouvera pas quatre-vingt-quinze qui pourront donner la raison pour laquelle ils se sont mariés.

* * *

Le célibataire qui demande un baiser ignore qu'il existe des choses qu'on prend mais qu'on ne demande pas.

* * *

Avec les femmes un homme intelligent peut devenir absolument idiot tandis qu'un imbécile peut être très intelligent.

* * *

Le célibataire connaît mieux les femmes que l'homme marié sans quoi il serait marié lui aussi.

* * *

Le secret du bonheur en amour pour un célibataire est de n'être jamais jaloux parce qu'un autre a épousé l'objet de ses amours.

* * *

Un célibataire est un homme qui veut prendre femme, mais qui ne se décide jamais.



Il faut toujours remplacer une brunette par une blondinette; c'est la loi des contrastes.

* * *

Si un autre homme apprécie notre femme, c'est un compliment à notre bon goût.

* * *

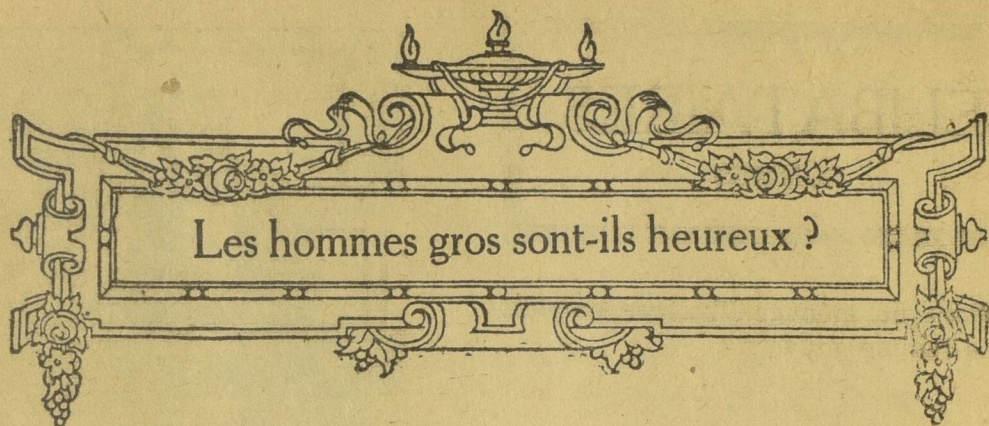
Il est absolument impossible de traiter sa femme comme on l'a traitée lorsqu'elle n'était que notre fiancée.

* * *

Souvent la jeune fille au teint de pêche a une figure de poire.

* * *

Il n'y aurait pas d'hommes malheureux en ménage si les femmes faisaient autant d'efforts pour tenir leur mari qu'elles en ont fait pour l'attraper autrefois.



Pour répondre au roman de cet écrivain français intitulé: "Le Martyre de l'Obèse", des savants prétendent que l'homme gras, souffrant moins de la chaleur et des nerfs que l'homme maigre, est plus heureux que lui.

Il fut un temps où l'on croyait communément que la maléria, fièvre paludéenne très répandue dans les marais Pontins, la campagne romaine en général, provenait de l'air malsain ; on sait maintenant qu'une piqure d'insecte peut la propager, car cette fièvre est très contagieuse. Il fut un temps aussi, alors que le mordant Le Sage écrivait son *Gil Blas*, où l'on recourait à la saignée et à l'eau froide pour soigner toutes les maladies. Les hommes et les animaux étaient traités de la même manière par des médecins-charlatans que Molière n'a pas épargnés. Autant de théories fausses détruites aujourd'hui. De même, n'avons-nous pas toujours cru que les hommes gras souffraient plus de la chaleur que les hommes maigres. Ce fut toujours à nos yeux le plus grand martyre de l'obèse.

Il serait pourtant démontré irréfutablement que les hommes maigres souffrent plus de la chaleur que les

gros hommes. Des expériences pratiquées sur ces deux catégories d'hommes, soumis à une très haute température, ont renversé l'ancienne théorie.

On ne comprend pas encore très bien pourquoi il en serait ainsi et il faudra que l'on poursuive ces recherches plus avant pour nous convaincre.

La baleine—pardon pour la comparaison—montre bien la sollicitude de la Nature pour la création. Pour protéger ce mammifère à sang chaud contre la rigueur des eaux glacées, il a été pourvu d'une huile isolante qui tient son sang et ses tissus bien chauds comme le ferait un bon tricot de laine. Logiquement, il faudrait avancer que la baleine fût plus à son aise dans une eau très chaude qu'un vulgaire poisson.

Les sujets qui servirent à cette expérience furent enfermés dans une "chambre chaude" spécialement aménagée à cet effet. On leur recommanda de résister à la chaleur le plus longtemps qu'ils le pourraient.

Pendant cette expérience, les hommes maigres, au bout de quelques secondes, commençaient à manquer d'air; leur cœur battait à pulsations rapides. Ils sortirent les uns après les autres, pendant que le groupe des gros

hommes restait en place. Ils perdaient du poids mais pouvaient supporter assez bien la chaleur. La température de leur corps était alors de 104 degrés Fahrenheit.

Comme nous le disions au début, ces savants qui contrôlèrent l'expérience faite ne purent donner de leurs résultats obtenus sur les hommes gras des explications suffisantes. La perte du poids varie avec l'individu, l'homme gros et gras en perdant naturelle-

viennent tout de suite irritables sous l'effet de la chaleur, les gros prennent assez bien la chose. Affaire de nerfs!

Ces savants voulaient savoir combien longtemps des hommes pourraient tenir sans perdre connaissance à une température susceptible de surchauffer le corps humain.

Ils firent cet été de nombreuses observations sur l'influence qu'exerce la température sur les malheureux mor-



Une chaleur excessive irrite et abat les homme maigres; elle n'affecte que médiocrement les gros hommes!

ment beaucoup plus dans le même temp que l'homme maigrelet. Ce qui permet aux gros hommes de supporter plus longtemps une chaleur élevée, puisqu'ils ont plus de graisse protectrice à perdre que les maigres avant de trop en souffrir.

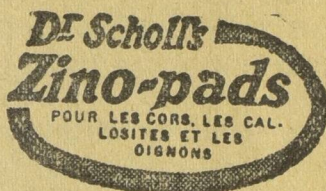
Il se pourrait aussi que les hommes gras pussent endurer mieux une chaleur excessive parce que, suivant la croyance populaire, ils ont de meilleurs nerfs. Alors que les maigres de-

tels. C'est ainsi qu'ils ont recommandé au genre humain—au genre humain qui habite des pays chauds, s'entend—de ne jamais travailler d'une façon ininterrompue pendant les chaleurs. Selon eux, mieux vaut fournir de gros efforts de temps à autre. La chaleur affecte beaucoup les yeux et ces malaises que l'on ressent l'été aux yeux sont provoqués par la transpiration acide qui tombe du front aux yeux.

CORS

Ne coupez pas les cors ni les callosités et ne vous servez pas d'acides corrosifs. Ces moyens sont dangereux et n'enlèvent pas le mal.

Les ZINO-PADS du Dr Scholl, une découverte récente, arrêtent instantanément la douleur et la guérison commence immédiatement. Ils protègent contre la pression et l'irritation; ils sont minces, antiseptiques, imperméables, absolument inoffensifs.



La douleur disparaît aussitôt qu'on les applique.

GRANDEURS SPECIALES pour les Cors, les Callosités ou les Oignons

Si ces savants nous fournissent de leurs expériences renversantes de meilleures explications, nous vous en ferons part. Mais, malheureusement, ils ne nous ont pas encore convaincus que le sort des hommes gras est plus doux que celui des maigres.

—o—

LES JEUNES FRELUQUETS

Essayons de contenter tout le monde. Le mois dernier, nous parlions des jeunes "flappers" du temps présent et de l'antiquité; abordons cette fois un sujet beaucoup moins intéressant. Disons quelque chose des freluquets, ou mieux, pour employer l'expression consacrée au pays, des "jeunes frais." Le jeune frais, tel que nous le connaissons, au contraire de la flapper, n'a pas d'ancêtres. Il n'en mérite pas non plus. Des couturiers juifs ont lancé sur le marché des modes grotesques, ridicules dont s'affublent prétentieusement tous nos jeunes gens illettrés, fainéants et grands amateurs de jazz pour la plupart.

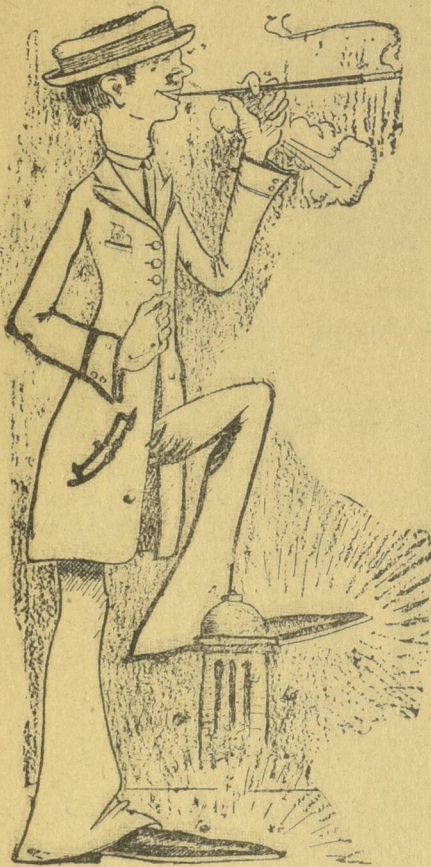
C'est le "male flapper". Il porte le melon à la Valentino, percé de trois œillets de bottine; le même melon que portent les Juifs et que dans le temps on avait l'habitude de leur renfoncer aux oreilles. Pas de moustache, une peau à l'eau de rose massée chaque semaine par le coiffeur. Cheveux cirés, faux-col bas faisant ressortir la pomme d'Adam, un soupçon de cravate dont le noeud est à peine gros comme un bouton de bottine. Gilet échancré, veston pincé à la taille et descendant jusqu'aux genoux, pantalon éléphant, ouvert sur la chaussure cirée et orné de minuscules boutons. Voilà l'homme!

Cette mode n'est heureusement pas portée par les gens distingués. Les coureurs de petites filles, les jeunes gens qui flânent aux coins des rues et insultent au passage les femmes les plus réservées, seuls l'ont adoptée.

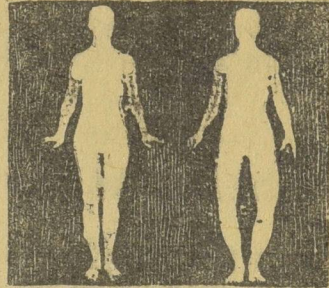
Certains journaux ont voulu rapprocher ces blancs-becs des célèbres dandies, petits-mâtres, muscadins, incroyables, lions et tant d'autres. C'est leur faire insulte. Ces irrépro-

chables élégants n'ont que faire de ces vulgaires descendants. Remarquons en effet que ces catégories de gens n'affectaient pas seulement beaucoup d'élégance dans leur mise, mais avaient de bonnes et jolies manières.

Les incroyables, sous le Directoire, étaient des élégants qui affectaient dans leurs toilettes une recherche ex-



traordinaire et souvent ridicule. Mais ils ne blasphémaient, ni ne parlaient une langue barbare. Ils usaient au contraire d'expressions précieuses, supprimant les r, transformant ch en s et g en z. Ils étaient les rois de la Mode. Immenses habits à basques vert bouteille avec larges boutons; culotte plissée; bas rayés et souliers



L'Apparence Personnelle

est aujourd'hui plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes, jeunes comme vieux, aux jambes arquées et aux genoux cagneux, seront heureux d'apprendre que je suis prêt à mettre sur le marché mon nouvel appareil pour redresser avec succès et en peu de temps les jambes, arquées ou cagneuses, sûrement, rapidement et permanemment, sans douleur, ni opération, ni désagrément. Ne nuit pas à la besogne quotidienne vu qu'il se porte la nuit. Mon nouveau "Lim-Straitner", modèle 18, brevet américain, est facile à ajuster; ses résultats vous éviteront de nouvelles humiliations et augmenteront votre apparence personnelle de 100 pour cent.

Ecrivez aujourd'hui pour demander mon livre breveté, traitant de la physiologie et de l'anatomie, qui vous dira comment corriger les jambes arquées ou cagneuses; vous n'encourez aucune obligation. Envoyez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, *SPECIALISTE*,

823-L

Ackerman Bldg.

Binghamton, N.Y.

pointus; chapeaux à deux cornes. Ces excentriques pouvaient être ridicules; ils n'étaient certainement pas grossiers.

Les XVII^e et XVIII^e siècles eurent les petits-maitres. Ceux-là aussi étaient détestables à cause de leurs prétentions, mais leurs manières étaient irréprochables.

En 1793, ce fut au tour des muscadins. On donna ce nom aux royalistes qui affectaient une mise soignée contrastant avec le débraillé des sans-culottes. Ils se parfumaient de musc.

Au XIX^e siècle, il y eut les freluquets, les lions et les dandies, disciples du beau Brummel et du comte d'Orsay. Le dandysme, inspiré du Byronisme, eut une grande vogue en

France sous les romantiques. Mais qui oserait rapprocher ces superbes éléments, ces plus grands poètes et écrivains du siècle dernier qui en furent, de nos jeunes frais de la rue Sainte-Catherine ?

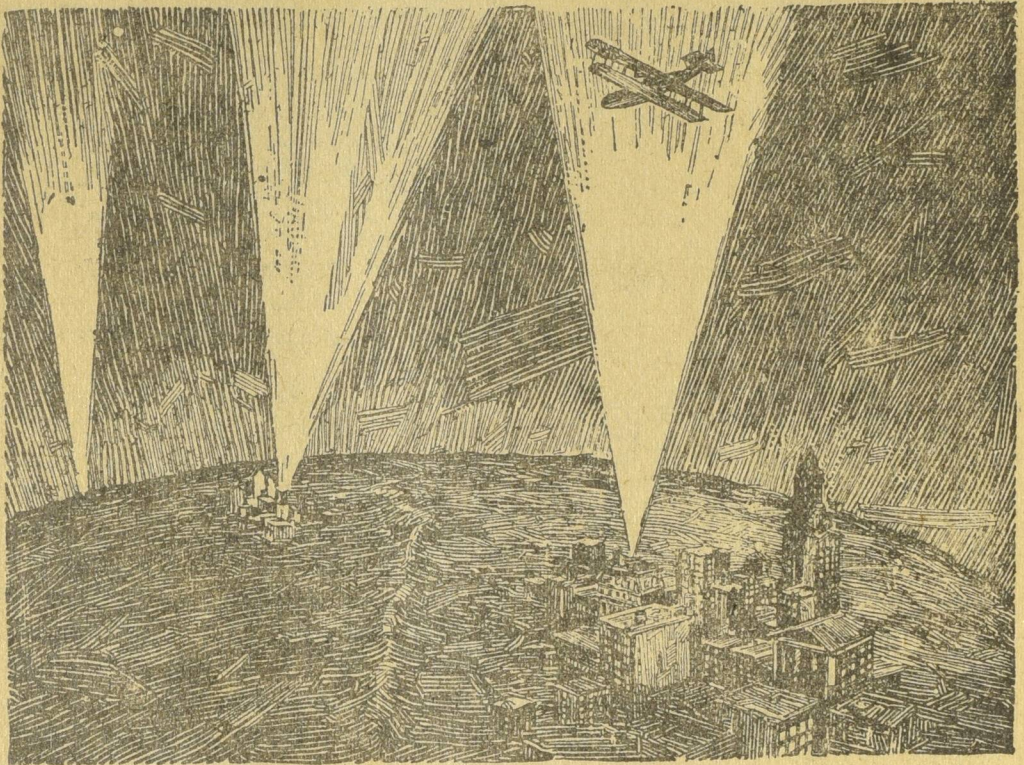
— 0 —

LA ROUTE DES AVIONS DE POSTE

Des phares puissants de 600,000,-000 de bougies indiqueront aux avions qui font le service de la poste sur tout le continent américain, la route à suivre. Les lettres mises à la boîte à New-

York fait de nuit et il a fallu pour cela recourir à un mode d'illumination tout à fait nouveau. De même qu'il faut aux bateaux un chenal éclairé de balises pour leur indiquer la route à suivre pendant la nuit, de même faut-il aux avions des phares puissants pour les conduire.

Mais les phares du service aérien sont bien différents des phares du service maritime. Ces phares nouveau-genre sont élevés au faite des maisons, lançant un rayon puissant à trois degrés au-dessus de l'horizon et faisant trois tours à la minute. Les pilo-



York parviendront à San Francisco 28 heures après. C'est au mois d'août dernier qu'a été inauguré ce nouveau service postal entre ces deux villes du continent américain, à une distance de 3,000 milles l'une de l'autre. Le trajet entre Chicago et Cheyenne se

tes suivent ces phares pour trouver le champ d'atterrissage. Ils ne fonctionnent qu'à l'approche d'un avion. D'autres phares sont installés tous les vingt-cinq milles par le ministère des postes, pour indiquer la route seulement. Ils sont visibles à trente milles.

LES POUDRES MARCEAU

SONT LE COMPLEMENT INDISPENSABLE POUR
LES SOINS DE LA BEAUTE DE LA FEMME

La beauté de la femme réside dans la blancheur, la pureté et la juvénile fraîcheur de son teint. Pour défendre cette beauté contre les intempéries et les outrages du temps, rien ne vaut les POUDRES MARCEAU pures et adhérentes, d'une grande tenacité dans leur parfum, et n'irritant pas la peau, même la plus fine.

AUX PARFUMS

*Diablos Roses — Baiser de Colombine — Kysmy —
Lilas Marceau — Rose Ambrée — Coeur de Jeanne*

OFFRE SPECIALE

Nous vous enverrons, franco, sur réception de 25 cents :

1 boîte de Poudre (modèle échantillon).

1 flacon de Parfum de un seizième d'once

Au parfum de votre choix.

PARFUMERIE MARCEAU, 2, rue Rodney, Montréal

AVIS OPPORTUN

NOTRE METHODE est la plus sûre et la plus **ECONOMIQUE**

Des experts dans tous les départements.

**ESSAYEZ-EN UN ET VOUS VOUDREZ ESSAYER TOUS
LES AUTRES**

Tapis et Carpets nettoyés, battus et teints. Linge et garnitures
de maison, draperies nettoyées. Vêtements et Costumes
nettoyés et teints. Rideaux nettoyés, sans les rétrécir.

Notre système de clarification garantit pour tout article un nettoyage complet et à fond.

TOILET LAUNDRIES LIMITED

PRIX RAISONNABLES

POUR LIVRAISON AUTO :
UPTOWN 7640

Grâce à eux, un pilote pourra faire descendre sa machine, en cas d'urgence.

Certains phares dirigent leurs lumières vers le ciel, comme on le voit dans notre vignette; d'autres éclairent le terrain. Le pilote qui perd de vue les premiers, peut encore se diriger très bien la nuit, grâce aux seconds.

Aux environs de tous les terrains d'atterrissage aménagés sur le parcours entre New-York et San Francisco, des lumières rouges indiquent les obstacles à éviter, maisons, clochers, tours, etc.

Les lettres transportées par le service aérien porteront des timbres spéciaux.

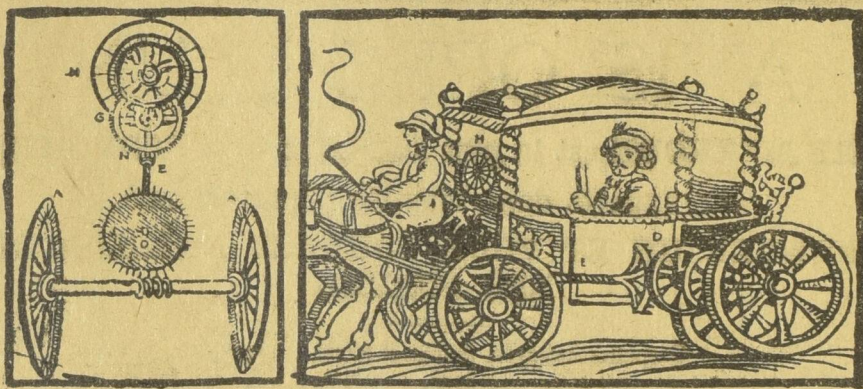
— 0 —

LE PREMIER TAXIMÈTRE

De même que l'immortel Léonard de Vinci conçut le premier, près de quatre siècles avant qu'elle fût heureusement appliquée, l'idée de l'aéroplane et du vol plané, ainsi un savant de son époque—Renaissance italienne—inventa, pour ainsi dire avant la lettre, le taximètre qui sert aujourd'hui à nos autos.

On disait naturellement à cette époque, un compteur. Le terme taximètre n'est venu qu'aux premières années de notre siècle, avec la chose, c'est-à-dire l'automobile de louage.

Le taximètre a tout d'abord été exploité en Allemagne vers 1894 et ce n'est qu'en 1904 qu'il fit son apparition en France.



d'hui à nos autos. Mais le taximètre d'alors était fixé à une grosse voiture à chevaux dont on a l'illustration sous les yeux. A droite la voiture de louage, à gauche, le mécanisme peu compliqué du compteur, indiquant au voyageur du temps, par la distance parcourue, le prix qu'il devait payer.

Il est mis en mouvement par l'auxiliaire d'une transmission flexible s'adaptant au moyeu de la roue (comme dans le cas du premier compteur de l'an 1515), soit par un mouvement d'horlogerie qu'il contient (comme aujourd'hui). Le compteur marque la distance et l'heure.



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine
Le Samedi procure cette aubaine extra-
ordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE : 10 SOUS**



LA FLOTILLE DES REVENANTS RUSSES

Près de deux mille nobles russes, hommes, femmes et enfants, tout ce qui restait de l'aristocratie impériale, fuient devant l'invasion bolchéviste sur une flotille de douze navires de guerre.—Perdus sur les mers d'Orient pendant trois mois.—Une misère affreuse.—Cinq navires coulés.—La fin de cette odyssee.

Depuis le mois d'octobre dernier, une étrange flotille de vaisseaux de guerre rouillés, battus, faisant eau de toutes parts ont navigué sur les mers de l'Extrême-Orient, à la recherche d'un port où ces centaines de nobles russes en guenilles — hommes, femmes et enfants — auraient trouvé un refuge.

Dans une douzaine de ports au moins, mouilla cette étrange flotille, pendant que de leurs yeux soucieux les passagers attendaient et espéraient. Mais la réception qu'on leur faisait était partout la même — les passagers se voyaient refuser le droit de descendre à terre et leur navire devait reprendre la mer.

La Chine, le Japon, la Corée et combien d'autres pays refusèrent de les

recevoir, dans la crainte de s'attirer des ennuis avec le gouvernement soviétique qui avait banni tous les nobles qui se trouvaient à bord de ces vaisseaux.

Sur ces vieux navires de guerre rouillés sont des ducs, des duchesses, nombre d'hommes et de femmes d'un moindre rang, des officiers titrés de l'ancienne armée de terre et de mer du tsar avec leurs femmes et leurs enfants; de savants hommes de science, les plus belles et talentueuses femmes du théâtre russe, des cantatrices d'opéra, partageant la mauvaise fortune des hommes qu'elles aiment. Toutes ces femmes ont été richement élevées, de même que leurs enfants.

Ces hommes et ces femmes portent sur eux des fortunes en bijoux qui ne peuvent leur procurer ni la paix, ni la tranquillité, ni le repos. Elles sont vêtues de somptueuses fourrures ou de guenilles qui furent d'exquis vêtements. Les uniformes militaires des hommes sont en pièces. Sur leurs chemises sales et déchirées, dans un dernier orgueil, ils ont épinglé les décorations qu'ils gagnèrent au service du tsar.

C'est vraiment un étrange spectacle que présente cette flotille quand elle

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons

GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du *Traitement F. Guy*.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 320 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*..

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

MME DENISE ROY, DEPT. 5, BOITE POSTALE 2740, MONTREAL



se trouve en vue d'un port. Une vieille princesse regarde au loin d'une lorgnette incrustée de diamants, la tête recouverte d'un châle comme en portent les émigrants les plus guenilloux. Là se tient un des plus célèbres diplomates de l'ancienne dynastie des Romanoff. Il a conservé son monocle.

Tous ces navires de guerre faisaient partie de l'illustre flotte du tsar qui se sauva sous les canons des japonais à Vladivostock. Tous ses passagers, ruinés par les bolchévistes, sont les revenants de l'ancienne puissance impériale et de l'une des cours les plus brillantes et les plus somptueuses du monde moderne!

L'hiver venu les a heureusement portés vers les mers plus chaudes. La flotille mouille maintenant dans le port de Manille—attendant une communication de Washington qui leur donnera la chance de débarquer et de s'établir colons aux Philippines ou de continuer leur route vagabonde.

Sur douze navires qui composait cette flotille, cinq manquent à l'appel. Et personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Ils portaient 237 officiers, nobles pour la plupart, 31 femmes et 15 enfants. Peut-être ont-ils coulé; peut-être sont-ils tombés aux mains de flibustiers chinois ou japonais.

A Manille, ces nobles réfugiés furent très chaleureusement reçus. Les navires dans le port arborèrent le drapeau impérial; les femmes et les enfants furent accueillis sur la terre ferme par des sociétés de charité qui les vêtirent et leur donnèrent à manger.

On les installa dans des quartiers temporaires. Ces gens qui ont cherché refuge à Manille sont les seuls qui restent de cette armée de nobles de 1,700 hommes qui luttèrent contre les bolchévistes et dut se sauver en Sibérie où ils furent reçus à Vladivostock par les Japonais.

Ces 1,700 hommes étaient la crème de la civilisation russe. Tous avaient combattu, les femmes mêmes, sous Denikine et Wrangel, dans l'espoir de renverser le nouveau régime révolutionnaire.

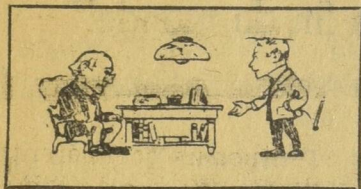
Tant que les Japonais occupèrent Vladivostock, ils n'eurent rien à craindre des armées bolchévistes, mais le Japon ayant dû à la suite d'un traité avec la Russie remettre ce port aux autorités soviétiques, les réfugiés russes se retrouvèrent dans une dangereuse posture.

Mais à Vladivostock à cette époque se trouvaient seize navires de guerre de l'ancienne marine impériale russe. Les Japonais les avaient tous quelque peu démolis, mais ils pouvaient encore tenir la mer. C'est tout ce qui restait de la redoutable "Armada" qui, en 1905, avait tant souffert des canons japonais. Et ils étaient encore en charge de l'amiral Stark, le même qui la commandait au moment de la défaite.

C'étaient de petits navires de mille tonnes environ, faisant de cinq à six noeuds à l'heure. Quelques-uns portaient encore des canons de marine de petit calibre, mais ils étaient sans munitions. Les seuls moyens de défense pratiques étaient une couple de mitrailleuses et des fusils.

L'amiral Stark s'était soumis à la révolution de Kerensky, mais ne pouvait encaisser le régime bolchéviste. C'est pourquoi les bolchévistes rentrant dans Vladivostock, l'amiral se trouvait dans une position aussi dangereuse que les réfugiés de la dernière armée impériale.

Il n'avait qu'à remettre ses navires à Lenine-Trotsky ou à se sauver avec. L'amiral et les nobles préférèrent se risquer en mer. Plusieurs mois plus tard, sept de ces navires mouillaient à Manille.



CE JEUNE HOMME OBTIENDRA TOUT
DE SUITE LA POSITION QU'IL
DEMANDE PARCE QU'IL LIT

La Revue Populaire

la seule revue mensuelle illustrée qui instruit et amuse
en même temps.

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO

15 cents l'exemplaire

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour un an ou 75 cents pour six
mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

PO RIER, BESSETTE & CIE, 131, rue Cadieux, MONTREAL

PRIX DU GROS en LUNETTERIE



EXAMEN
GRATIS

BEAUMIER, l'Opticien

266-EST, RUE SAINTE-CATHERINE,

Résidence, 2e étage, 492 rue Sainte-Catherine Est



OUVERT LE SOIR

IMPORTATEUR. FABRICATION. REPARATIONS A ORDRE

SPECIALITE YEUX ARTIFICIELS.

20 ans de pratique.

“La guerre microbienne” ou “La fin du monde”

Il y a quelques mois le général Degoutte recevait une communication d'une société secrète qui s'intitule “la Conjuraton allemande de la peste”, où il pouvait lire les lignes suivantes :

“Si les Français n'évacuent pas tous les territoires de la Ruhr et du Rhin dans le délai de quatre semaines ne relâchent pas les prisonniers et n'annulent pas le traité de paix, l'Europe entière succombera à la peste dès ce printemps. Le bacille de la peste sera répandu en France d'abord, puis dans le territoire du Rhin et de la Ruhr. Trente villes d'Europe sont en vue comme foyers de contagion. Le peuple allemand, désarmé vis-à-vis de la puissante armée de l'oppresseur gaulois, est contraint à cet acte de désespoir. Comme on lui a enlevé les canons, il est forcé d'avoir recours à cette arme, la plus terrifiante de toutes.”

Il y a neuf ans, une telle fanfaronnade aurait prêté à rire. Nous n'y aurions vu que du “bluff”. Mais, entre temps “il y a eu la guerre”. Nous avons vu les Allemands à l'oeuvre. Nous avons appris à nos dépens que ce peuple de sang et de proie ne recule devant aucune horreur, et nous n'avons pas oublié qu'à Bucarest la guerre infectieuse avait eu un commencement d'exécution, heureusement avorté...

Aussi la menace a-t-elle été prise au sérieux par les esprits avertis, à telles enseignes que la Société des nations elle-même s'en est émue, et que l'un de nos savants les plus autorisés n'a pas craint d'en faire, sous le pseu-

donyme de “Professeur X...”, le sujet d'un livre intitulé: “La guerre microbienne où la fin du monde”, qu'on ne saurait lire sans un frisson d'épouvante.

Certes, ce livre n'est qu'une fiction, mais rien de ce qui est supposé n'est impossible, même dans l'état actuel de la science, abstraction faite des progrès qu'elle poursuit et qui demain, peut-être seront un fait accompli.

Le professeur X... imagine que le grand état-major allemand a entrepris d'organiser la guerre microbienne, en fonction de la guerre aérienne, en vue de l'attaque brusquée de la France, de la Belgique et de l'Angleterre—“Got Strafe England!”—elle-même, de l'extermination des trois peuples et de l'hégémonie germanique. Il a mis, à cet effet, dans son jeu, le célèbre bactériologiste von Bruck, à qui ont été attribués avec un laboratoire ultra-moderne et les plus puissants moyen d'action, des crédits illimités.

Grâce à ces facilités exceptionnelles et à son infernal génie, von Bruck a tôt fait de préparer en quantité énormes un virus effroyable, le virus 246, parfaitement stable et résistant aux plus hautes températures, même à celles qui résultent de la déflagration des explosifs. Produit intensifié du mélange des espèces microbiennes les plus meurtrières, sa virulence, exaltée au maximum par une méthode spéciale, est telle que la moindre piqûre suffit à tuer sans merci le sujet inoculé,

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement comfortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé et fondement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Envoyez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.

dont le cadavre devient immédiatement le foyer d'une infection de nature à donner la mort à la ronde à tous les êtres vivants. Point n'est besoin de contact: la diffusion se fait par l'air.

On emplit de ce virus de petites bombes de verre trempé, munies au culot d'une capsule de fulminate de façon à se briser au choc en innombrables débris minuscules formant autant de projectiles empoisonnés, et à frapper le plus de monde possible. Il n'y a plus qu'à laisser tomber par poignées du haut du ciel ces engins diaboliques pour obtenir le résultat prémédité.

Von Bruck ne s'en est pas tenu là. En bon Aliemand qui ne veut rien laisser à l'imprévu, il a pris soin de préparer parallèlement un vaccin destiné à immuniser les préparateurs et les troupes d'occupation, et un sérum apte à guérir les infectés lorsque le moment paraît venu d'arrêter le fléau.

Tout est donc paré. Par une claire matinée d'août, deux cents avions "commerciaux" à grandes vitesses, montés chacun par deux hommes et pouvant tenir l'espace de six à seize heures, partent de tous les points du territoire allemand pour aller tout droit, sans aucune manifestation prémonitoire, survoler les ports, arsenaux, centres de mobilisation, forteresses et grandes villes de la France, de la Belgique et de la Grande-Bretagne, qu'ils commencent à "arroser" silencieusement, de cinq mille mètres de hauteur.

Quelques heures plus tard, on ne voit plus, d'une extrémité à l'autre de ces trois pays, hier encore si confiants, que des morts et des mourants dont le nombre ne cesse de grossir. De minute en minute, le désastre, devant lequel les plus savants, les plus ingé-

nieux, les plus braves se sentaient paralysés comme frappés d'impuissance, gagne en intensité. C'est partout la panique, l'affolement, le désespoir...

Puis, soudain, un coup de théâtre. L'Allemagne offre, par T. S. F. aux trois gouvernements, la paix ou plutôt la capitulation, moyennant quoi elle va mobiliser tout le personnel nécessaire, congrument pourvu de sérum et de vaccin pour enrayer l'infection et guérir ce qu'il peut encore survivre des populations dans les régions bombardées.

Comment refuser une telle proposition? Comment ne pas passer sous les fourches caudines de l'Allemagne, désormais maîtresse, incontestée, de l'univers; comment ne pas subir ses exigences draconiennes? "Deutschland über alles!"

Mais il était écrit que l'Allemagne ne jouirait pas de son triomphe. Von Bruck n'avait pas su calculer toute la portée de sa conception scélérate. Il s'en croyait le maître: il va bientôt falloir déchanter. L'insuffisance du vaccin qu'il est devenu impossible de fabriquer en quantités aussi colossales, l'insuffisance également des moyens de transport, le personnel ayant été décimé, font que le fléau, gagnant les sauveteurs de vitesse, reflue vers l'Allemagne, qu'il ne tarde guère à dépeupler à son tour. De là, il s'étend telle une traînée d'artifice à la Russie, à l'Asie, aux îles de la Sonde, puis, après une courte halte aux deux Amériques.

En quelques semaines, la boucle est bouclée, l'humanité anéantie. C'est, pour de bon, la fin du monde. A la faveur de l'alliance allemande l'infiniment petit a "eu" le Roi de la Création.

“MA FILLETTE LUI DOIT LA VIE!”

UNE MERE DIT COMMENT SA PETITE ETHEL FUT SAUVÉE

Voici ce que nous a écrit récemment une mère: — “Ethel qui vient d’avoir huit ans, prit un gros rhume au mois d’août dernier. Elle a une constitution extrêmement nerveuse et ne pouvait rester tranquille au lit. Nous avons tout essayé pour guérir sa toux, mais celle-ci est devenue plus mauvaise, de sorte qu’au lieu d’être rose et vigoureuse, l’enfant est devenue pâle et faible. Rien de ce que nous avons fait n’a pu arrêter la toux, qui a ce moment se manifestait par des crises régulières. Ces crises de toux fatiguaient et affaiblissaient considérablement la petite, et je crois que le rhume aurait fini par atteindre les poumons en peu de temps... Après avoir essayé tout ce qu’on me recommandait, je vis une annonce du “Carnol” dans laquelle on vantait la puissance de ce tonique. J’en achetai une bouteille chez le pharmacien et avant même qu’elle ne fut à moitié, ma petite fille était presque entièrement débarrassée de son rhume. Ses joues commençaient à reprendre leurs belles couleurs. Elle engraisait et pouvait courir et jouer toute la journée sans fatigue. Aujourd’hui après avoir pris deux bouteilles de “Carnol”, elle a meilleure mine et se sent mieux que jamais.”

Le “Carnol” est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience, après l’avoir essayé, qu’il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien et il vous rendra votre argent.

4-122



Tel est le résumé—combien incomplet et défectueux!—de ce livre extraordinaire, écrit, d'ailleurs, en une belle langue, nerveuse et claire avec une foi communicative, que je voudrais voir entre les mains de quiconque peut exercer la moindre influence sur les destinées de la patrie.

Il est vraiment incompréhensible qu'il ait passé à peu près inaperçu jusqu'ici. Il est pourtant autrement sensationnel, autrement troublant, que

cette fameuse "Bataille de Dorking", qui, pour avoir, au lendemain de la guerre de 1870, dénoncé le péril allemand, avait mis toutes les têtes britanniques en l'air.

Il est vrai que jusqu'à 1914 la "Bataille de Dorking" n'avait pas servi à grand'chose aux Anglais. Elle ne leur a pas servi davantage depuis... Rien ne sert à rien!

Emile GAUTIER.

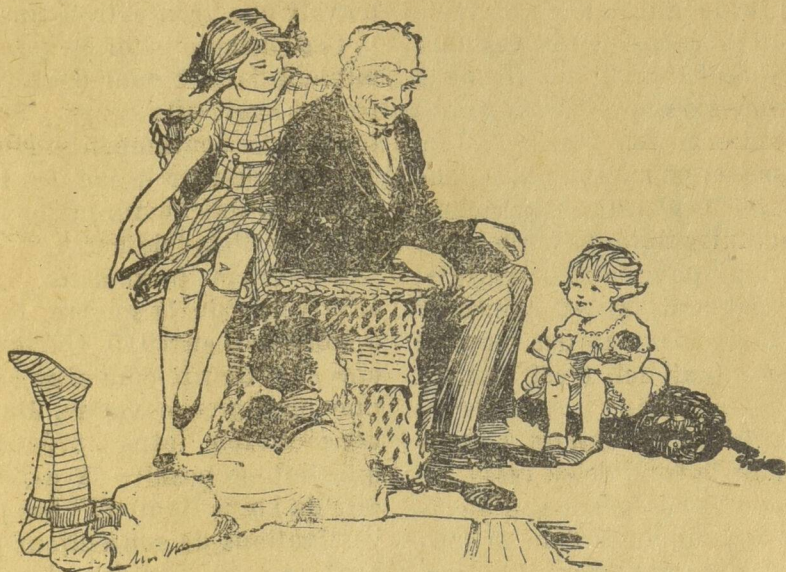
La vie et la mort de Louis Hémon

Maria Chapdelaine, la "Mireille des Neiges", atteint aujourd'hui sa six cent cinquantième édition. Ainsi, ce roman, dont Yvonne Sarcey vous a dit, l'an dernier, la souple puissance et l'idyllique fraîcheur, a, en même temps qu'il emportait de haute lutte l'admiration des lettrés, pénétré dans les couches profondes du public. Le nom de l'auteur, hier ignoré, est sur toutes les lèvres.

Qui était ce Louis Hémon, dont la gloire fulgura soudain, et d'un si vif éclat, au firmament des Lettres? Breton de vieille souche, il naquit à Brest, le 12 octobre 1880. Son père appartenait à l'Université; son oncle et parrain, Louis Hémon, représenta au Parlement le Finistère... On a peu de détails sur la première enfance du futur écrivain. Sa soeur nous le dépeint recherchant la solitude, confiné dans une perpétuelle méditation. Il témoigne d'un goût modéré pour la carrière universitaire. Il fait son droit, suit un cours de langues orientales, conquiert le diplôme pour la langue annamite. Mais il n'était point dans son destin d'aller se fixer aux pays des yeux bri-

dés, des pagodes et des jonques... Un vigoureux besoin de culture physique, à une époque où elle est peu en honneur, le fait s'adonner au sport avec passion. Il dévore "L'Auto". Cet organe entreprend un concours littéraire, en 1906. Hémon y participe et obtient le prix d'honneur. Un peu plus tard, "Le Journal" couronne l'une de ses nouvelles: "La Foire aux Vérités". Ses proches, peu au courant de ses ambitions secrètes, n'apprennent ce double succès que par hasard.

Cependant, l'esprit d'aventures le pousse à franchir le détroit. Il séjourne à Londres, y étudie la vie des quartiers populeux, compose "Lizzie Blaketon", que publie "Le Temps", en mars 1908. Puis, il quitte le continent, où son robuste appétit d'intellectuel ne trouve qu'un aliment médiocre. Le Canada le tente, non le Canada modernisé, jouissant des agréments de la civilisation, mais le Canada primitif, avec ses vastes plaines, ses larges fleuves, ses neiges ouatées, ses tumultueux rapides, ses trappeurs silencieux, ses coureurs de forêts, ses marchands de pelleteries, ses pionniers amoureux de



Pourquoi Grand-Père est si populaire

LA bonne santé et la bonne humeur ordinairement vont de pair. Celui qui souffre d'un foie inactif, d'indigestion ou d'irritation nerveuse, ne peut conserver facilement sa bonne humeur, et sa gaité habituelle, qu'il soit jeune ou vieux.

Le grand-père représenté dans la vignette a réussi à conserver sa bonne santé et sa bonne humeur, grâce à l'emploi de la *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, pour tenir son sang riche et sa vitalité en meilleur état possible.

Les hommes et les femmes âgés connaissent de plus en plus le bien qu'ils retirent de l'emploi de ce grand

reconstituant. Il semble fournir exactement ce qui leur manque pour se tenir en bonne santé et heureux.

M. D. F. Armstrong, R. R. No 3, Mallorytown, Ont., écrit:

"Le surmenage et une très forte tension d'esprit m'avaient rendu très nerveux et m'avaient épuisé. Je commençai à prendre de la *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, et ce remède m'a certainement fait un grand bien. Il sembla pendant un certain temps que je ne pourrais vivre qu'avec ce remède, et je puis recommander fortement ce traitement à quiconque a besoin d'un remède semblable. J'ai plus de 61 ans maintenant."

(Assermenté devant moi à Mallorytown, ce 7e jour de mars 1921. — D. S. Clow, J. P.)

La *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, 50 cents la boîte, chez tous les marchands, ou d'Edmanson, Bates & Co., Limited, Toronto. 14

la terre, son sol vivace où persistent, intactes, les ancestrales qualités, les rudes vertus de l'ancienne France. Délaissant les grands centres, il s'enfonce vers l'extrémité nord, arrive à Péribonka. Il s'engage chez des fermiers, s'adaptant d'un coeur ferme à la fruste existence de ces braves gens dont la droiture morale l'émeut. Lui, homme de pensée, il maniera la pioche et la scie dans les chantiers défrichés, prendra place, le soir, à la table commune. Il se loue pour la nourriture et huit dollars par mois. Est-il heureux? Il l'affirme à sa soeur en ces termes:

"Ce qui me plaît ici, c'est que les manières sont simples et dépourvues de toute affectation. Quand on a quelque chose dans le fond de sa tasse, on la vide poliment par-dessus son épau-le; et quant aux mouches dans la soupe, il n'y a que les gens des villes, maniaques, un peu poseurs, qui les ôtent. On couche tout habillé pour ne pas avoir la peine de faire sa toilette le matin, et on se lave à grande eau le dimanche. C'est tout."

Est-ce bien tout? Ce que Hémon ne dit pas, c'est qu'il vit au coeur même du roman qu'il porte en lui. Il observe, prend des notes. Il joue avec les enfants de la maison. Il assiste aux veillées, écoute les merveilleux récits des batteurs de bois. Le dimanche, à la cuisine, il écrit. Il reste dix-huit mois auprès de ses personnages : Samuel Bédard (Samuel Chapdelaine), Mlle Eva Bouchard (Maria Chapdelaine), Eusèbe Simard (Tit'Séb le ramancheur), François Lemieux (François Paradis), Eutrope Gaudrault (Eutrope Gagnon) ... Il expédie son manuscrit à Adrien Hébrard, qui annonce à l'auteur: "Votre roman est accepté." Mais la bienheureuse lettre revient avec la sinistre mention: "Décédé."

Louis Hémon, ayant dit adieu aux Chapdelaine, suivait à pied la voie ferrée du Transcanadien, lorsque, surpris par un express, il fut broyé... Il n'avait que trente-trois ans.

Les Canadiens lui élevèrent un monument dans la cour de la ferme où le roman avait pris corps. Suivant leur touchante coutume, ils débaptisèrent en son honneur le lac des Islets et le lac Vert, qui devinrent le lac Hémon et le lac Chapdelaine.

L'ouvrage, paru dans "Le Temps" à la veille de la guerre, fut imprimé à Montréal, en 1915. Quelques années après, il devait connaître chez nous une prodigieuse vogue. Devant cette consécration sans précédent, une question se posait: "Y a-t-il des inédits de Louis Hémon?" Les pieuses investigations de son éditeur lui permirent de retrouver dans les papiers du défunt une série de nouvelles où se confirme une maîtrise incontestée. Il les offre à l'immense armée des admirateurs de Louis Hémon sous ce titre charmeur: "La Belle que voilà"... En lisant ce volume, on déplore davantage encore la fin tragique de cet homme jeune, aimé des dieux, sur la tombe duquel, tardive et douloureuse, la gloire a déposé ses palmes immortelles.

Gaston GUILLOT.

—o—

Un homme qui ne sait qu'une langue n'en vaut qu'un; un homme qui sait quatre langues en vaut quatre.

(Frédéric-le-Grand.)

—o—

Dans la société instruite, on rougirait d'une incorrection flagrante: Que de fautes déguisées l'on se permet!

(Abbé Chartier.)

TENEZ-VOUS A LIRE UN VRAI MAGAZINE ?

SI OUI, PROCUREZ-VOUS TOUT DE SUITE LE PLUS INTERESSANT
DE TOUS LES MAGAZINES DU CANADA,

Le Samedi

UNE OCCASION UNIQUE

Un dollar de lecture
PAR SEMAINE pour
quatre dollars par année.

qui chaque semaine, apportera la joie dans
votre maison. — Cinquante pages de lecture
gale, sentimentale et instructive. — Un ma-
gnifique roman. Maintenant que nous avons
réduit d'un dollar le prix de l'abonnement,
personne n'est excusable de ne pas recevoir
"LE SAMEDI". Abonnez-vous tout de suite,

si vous voulez bénéficier de notre OFFRE SPECIALE —

CANADA—Abonnement d'un an, \$4.00; 6 mois, \$2.00; 3 mois, \$1.25
ETATS-UNIS—Abonnement: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50; 3 mois \$1.50

EMPLOYEZ LE COUPON CI-DESSOUS

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE SAMEDI", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Ci-inclus \$4.00 pour un abonnement d'un an au magazine "LE SAMEDI";
\$2.00 pour six mois; \$1.25 pour trois mois. — ETATS-UNIS: Un an \$5.00;
six mois, \$2.50; trois mois, \$1.50.

Nom

Adresse

ÊTES-VOUS UN FERVENT DES VUES ?

DEUX MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES
D'ART DE
RAMON NOVARRO ET DE BETTY COMPSON
GRATIS

DEUX PHOTOGRAPHIES
D'ART DE

RAMON NOVARRO
ET
BETTY COMPSON

sur papier de luxe seront
données GRATUITEMENT
contre tout abonnement
d'un an au magazine

LE FILM

"LE FILM" est le seul magazine COMPLET de vues animées publié en langue française tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Il vous entretient de tout ce qui intéresse vos artistes favoris — étoiles populaires ou étoiles de moindre grandeur. Des articles attrayants, des histoires passionnantes, de la première à la dernière page. — Abondamment illustré. Pour quelque temps seulement, moyennant la somme ridicule de \$1.00 nous vous enverrons "LE FILM" pendant toute une année — 12 numéros complets et deux magnifiques photographies d'art de RAMON NOVARRO et BETTY COMPSON, faites pour être encadrées. Employez ce coupon.

DECOUPEZ CE COUPON ET EXPEDIEZ-LE PAR LA POSTE DES
AUJOURD'HUI

"LE FILM", 131, rue Cadieux, Montréal, Qué., Canada

Envoyez-moi GRATUITEMENT vos deux magnifiques photographies d'art de Ramon Novarro et de Betty Compson, imprimées sur papier de luxe. Ci-inclus \$1.00 pour un abonnement d'une année au magazine "LE FILM".

Nom

Adresse



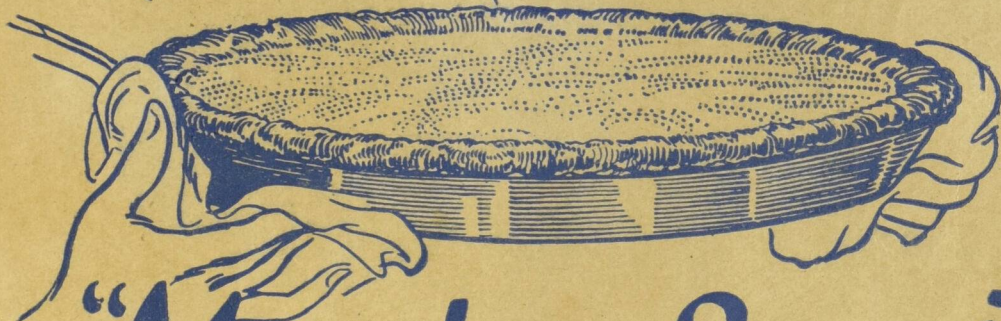
Comme *Dessert Incomparable*

et Facile à Préparer

Rien n'égale les excellentes Tartes au Citron, Orange et Ananas, apprêtées avec la fameuse

PREPARATION

"Meadow-Sweet"



"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

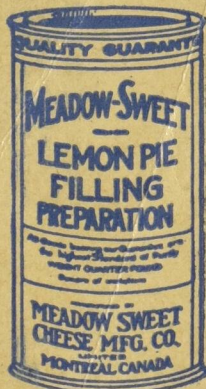
au CITRON, ORANGE et ANANAS

Tout ce que vous avez à faire c'est de suivre seulement les directions bien simples et vos tartes seront plus succulentes, plus crémeuses, plus moelleuses que jamais auparavant, bien plus, elles auront le goût savoureux, et chaque bouchée vous donnera la sensation des fruits mêmes.

Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique

LES MÉDECINS L'APPROUVENT



Les médecins recommandent le Lait Eagle Brand de Borden !

Ils connaissent par expérience le mérite incontesté de cet aliment infantile !

Ils savent

—que depuis trois générations il a rendu force et santé aux bébés rachitiques

—que c'est un produit de confiance

—qu'il se conserve facilement, est facile à préparer et facile à digérer

—qu'il est le meilleur aliment, quand le lait maternel fait défaut.

La vie du bébé dépend de son régime alimentaire.

Sans doute l'alimentation au sein est le meilleur; mais quand cet aliment fait défaut, n'hésitez pas, donnez le Lait Eagle Brand.

Demandez le "BIEN-ETRE DU BEBE" et "LE PLUS BEAU BEBE", deux livrets qui intéressent toutes les mères. Franco sur demande à: Dépt. B. W.

THE BORDEN COMPANY, LIMITED
Montréal

Borden's
EAGLE BRAND
LAIT CONDENSE

Entered March 23 1908 at the Post Office of St. Albans Vt, U. S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Entered March 23 1908 at the Post Office of St. Albans Vt, U. S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.